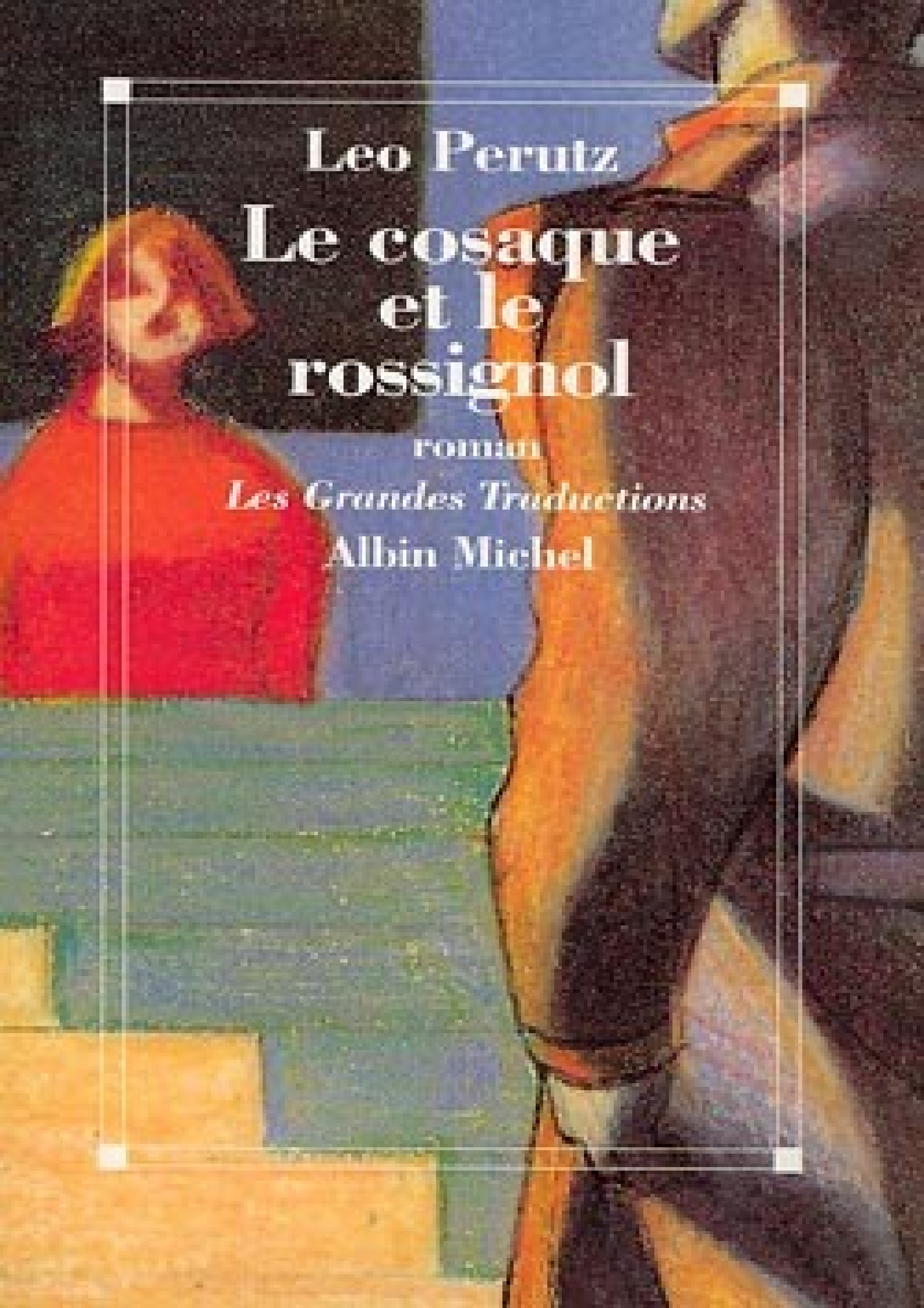
Leo Perutz
Le cosaque et le rossignol
roman
Les Grandes Traductions
Albin Michel

Le Cosaque et le rossignol

DU MÊME AUTEUR

Aux Editions Albin Michel:

Le Marquis de Bolibar
Seigneur, ayez pitié de moi !
Le Miracle du manguier

Léo Perutz et Paul Frank

Le Cosaque et le rossignol

ROMAN

Traduction de l'allemand et postface de Jean-Jacques Pollet

Albin Michel

Edition originale allemande :
DER KOSAK UND DIE NACHTIGALL

© by Langen Muller in der F.A. Herbig
Verlagsbuchhandlung GmbH, München

Traduction française :
© Editions Albin Michel S.A. 1994
22, rue Huyghens, 75014 Paris
ISBN : 2-226-06924-0

La fuite hors d'Athènes

— Qui est à l'appareil ? A qui ai-je l'honneur… ? Je suis bien à l'ambassade du Da… ? Qui êtes-vous ? La pharmacie Marinopulos ? C'est incroyable ! Excusez-moi. C'est une erreur. Mademoiselle ! Mademoiselle ! Vous m'avez encore donné un faux numéro. Je veux que vous me passiez l'ambassade du Danemark, du royaume de Danemark, c'est pourtant clair ! Occupé ? Alors donnez-moi le numéro secret. L'ambassade du Danemark, je le sais, possède un numéro secret. C'est contre le règlement ? C'est possible, mais il s'agit de quelque chose de… Non, c'est même encore plus grave, il faut absolument que je parle à l'ambassade du Danemark ! Chère mademoiselle, je vous en prie, essayez de comprendre… La garce !…

» Nina ? Oui, qu'est-ce qui se passe ? Je t'ai pourtant déjà dit… Le vétérinaire ? Qu'est-ce que tu me chantes maintenant avec le vétérinaire, tu vois bien que je suis à cran ! Mademoiselle ! Je n'ai encore une fois plus personne au bout du fil !… Qu'il attende ! Il n'a qu'à revenir plus tard. Il n'a qu'à voir Topsy chez toi ! Accompagne-le dans l'antichambre ! Fais-le patienter, pose-lui des questions sur sa clientèle… Je n'ai absolument pas le temps, maintenant, pour le vétérinaire…

» Allô ! Mademoiselle ! Vous ne m'entendez donc pas ?

Pourquoi ne répondez-vous pas ? C'est votre métier de m'écouter. Vous n'êtes pas payée pour passer votre temps à discuter de votre prochaine sortie en bateau ! J'ai tout entendu : cela fait une demi-heure que vous parlez avec quelqu'un de l'excursion que vous projetez et pendant ce temps-là je m'égosille dans l'appareil ! Je me plaindrai ! En

attendant… Vous aussi, vous voulez vous plaindre ? Très bien, comme vous voulez… Mais auparavant, passez-moi Lykabetto 1291. L'ambassade du Danemark…

» Elle va le faire exprès, pour se venger… Quelle peste ! Je lui arracherais les yeux, si je l'avais devant moi. Allô ! Qui est à l'appareil ? C'est bien l'ambassade du Danemark ? Dieu soit loué ! Passez-moi, s'il vous plaît, M. Holger Langaard ! Ici, madame van Loo. Il est dans son bureau, je le sais. Faites-le chercher, mais vite, je vous en prie ! C'est urgent, vous comprenez ? Mais qu'est-ce qu'il y a encore, Nina ? Pour l'amour du ciel, qui m'annonces-tu encore ? Tu ne peux donc pas me laisser tranquille pendant cinq minutes… Le peintre ? M. Trionpatis ? Il a vraiment choisi son moment, pour sa première séance. Renvoie-le ! S'il veut, il peut attendre en bas avec le vétérinaire, il n'a qu'à faire le portrait de Topsy…

» Holger ? Ah, c'est toi ! Enfin ! C'est moi, Lydia. Holger, sois courageux, il est arrivé un malheur. Il faut que je parte… Nous ne nous reverrons jamais, plus jamais… Non, Holger, je parle sérieusement. Ecoute-moi, je vais tout t'expliquer. C'est fini. Je sais, Holger. Nous n'aurions pas dû. Ah ! si seulement nous avions réfléchi ! C'est trop tard, maintenant. J'ai toujours su que cela finirait ainsi…

» Qu'est-ce qui te prend ? Non, tu ne peux pas venir ! Pour l'amour du ciel ! Promets-moi que tu ne vas pas venir ! Nous ne devons plus jamais nous revoir. Tu ne comprends donc pas ? Il est là ! Oui, il est là… Non, je ne l'ai pas vu. Personne ne l'a vu, il a l'art de se rendre invisible. Mais son ombre, Holger…, j'ai vu son ombre il y a une heure à peine. Son vieux domestique, qui l'accompagne partout dans le monde, Andruscha. J'en suis sûre. Je l'ai reconnu. Et si Andruscha est là… Holger, au nom du ciel, tu déraisonnes ! Tu ne le connais pas… Crois-moi, il est… Non, Holger, je ne suis pas en danger, pas moi, je te le jure, mais toi, mon chéri, tu risques ta vie !

» Le faire arrêter ? Lui ? Holger, ne fais pas l'enfant ! Tu ne le connais pas, il n'y a personne à Athènes qui oserait le défier. Demande au général Wrangel, demande à Denikine ! Je

peux déjà m'estimer heureuse d'avoir aperçu son domestique et d'avoir pu au moins te prévenir avant que tu… Holger, pourvu qu'il ne soit pas déjà trop tard ! Peut-être nous a-t-il déjà vus ensemble ? Nous avons été si imprudents… Hier, en voiture… Tu étais assis à côté de moi… C'était une voiture découverte… Tu as baisé ma main… Il ne lui en faut pas plus. Holger, tu dois absolument partir d'ici, aujourd'hui même, promets-le-moi ! N'importe où, avec le premier bateau… Un instant, Holger, un instant, on a frappé. Je suis si malheureuse, Holger…

» Entrez !… Entrez !… C'est vous, monsieur le Directeur ? Vous avez une curieuse manière de vous annoncer. Tapez-vous toujours aussi énergiquement à la porte de vos clients ? La chambre avec balcon ? Gardez-la, je n'en ai plus besoin, je pars… Hier ? Oui, mais il s'est passé beaucoup de choses depuis hier. Vous pouvez disposer des chambres, je quitte Athènes… Et maintenant… Excusez-moi, comme vous le voyez, je suis au téléphone, c'est urgent… Au revoir…

» Holger, tu es encore là ? Tu sais comment sont les gens ici, avec leur sans-gêne… J'ai fixé rendez-vous à deux heures et demie au bijoutier pour lui donner mes perles à sertir… Holger, il faut que tu partes… Nous nous reverrons. Si tu pars aujourd'hui, nous nous reverrons, je te le promets… Bientôt, Holger, très bientôt, mon enfant !… Où tu veux, à Palerme, à Londres, à… Mets-toi en congé et prends le prochain bateau ! Il est encore possible que… Oui ? En mission officielle ? C'est d'autant mieux !… Parfait ! Cela tombe merveilleusement bien… Non, ne prononce aucun nom, mon chéri, ne dis rien sur le lieu ! Il faut être prudent. Tu es seul dans la pièce où tu te trouves ? Tout seul ?… Oui. Hôtel des Palmes. Je t'écrirai. Je t'enverrai un télégramme… Moi ? Où est-ce que je vais aller ?… Bruxelles, Varsovie, Zurich, Stockholm… Partout en Europe jusqu'à ce qu'il perde ma trace, avant de te rejoindre. Disons-nous au revoir maintenant, au revoir pour longtemps… Non, Holger, pas pour longtemps…

» On frappe, c'est le bijoutier, j'ai fermé la porte au verrou, il n'a qu'à attendre… Adieu, mon enfant !… Non, je ne peux

pas te quitter comme cela, pas comme cela. Il faut que nous nous revoyions encore une fois, Holger. Je vais… A quelle heure part ton bateau ?… A sept heures, l'Amphitrite. Je vais… On a arrêté de frapper. Il est parti. Où seras-tu avant, à cinq heures, à six heures ?… Au club ? Pour quoi faire ? Tu ferais mieux de rester… Non, non ! C'est très bien ainsi. Va au club, il ne faut pas que tu restes seul un instant jusqu'à ton départ. Fais bien attention : je serai à six heures à la terrasse du Zappion, à droite de la balustrade, tu me verras, tu ne peux pas ne pas me voir lorsque tu passeras en voiture… Mais, pour l'amour du ciel, ne fais aucun signe dans ma direction, pas le moindre geste, promets-le-moi ! Comme si nous étions des étrangers. Que ton regard, simplement, se pose sur moi, pour que je te voie encore une fois, pour que tu emportes mon image avec toi. A six heures, à la terrasse du Zappion… Et maintenant, Holger… Nous nous retrouverons, je te retrouverai… Bientôt, Holger, très bientôt ! Ferme les yeux, Holger, je t'embrasse !

Un signe depuis la rue…

Lydia van Loo sortit du hall de l'hôtel ; elle se retrouva soudain face à un petit homme corpulent, se tordant les mains de désespoir – M. Repiquet, son imprésario.

— Ce n'est pas possible ! fit-il en haletant, c'est absolument impossible ! J'ai dit au chef d'orchestre qu'il devait y avoir un malentendu…

Lydia van Loo avait appelé une voiture d'un geste impatient de la main. Elle se tourna vers l'imprésario :

— Vous désirez, Repiquet ?

— Je reviens à l'instant du théâtre national, s'écria le petit monsieur, on m'a dit que vous ne passeriez pas ce soir. C'est absolument impossible ! On s'est trompé ! Ce midi encore, vous avez répété au piano avec…

— On ne s'est pas trompé. On vous a dit la vérité, interrompit Lydia van Loo, nous partons effectivement.

— Mais, pour l'amour de Dieu, madame, est-ce à dire que vous abandonnez votre tournée ?

— Veuillez avoir l'amabilité, Repiquet, de me laisser monter en voiture, fit Lydia van Loo, je dois être à six heures au Zappion. Vous savez que j'ai horreur d'être en retard !

— C'est une rupture de contrat ! s'écria l'imprésario.

— Au Zappion ! dit Lydia au cocher. Repiquet ! Vous n'allez quand même pas me faire une scène au milieu de la rue ! Montez, vous m'accompagnerez un bout de chemin.

L'imprésario grimpa dans la voiture, se laissa tomber sur le siège en gémissant, essuya la sueur de son front.

— Une rupture de contrat ! répéta-t-il en geignant, encore une !

— Absolument pas, fit la cantatrice d'une voix placide, il faut simplement annuler l'engagement, en toute bonne foi et amitié. C'est votre travail, Repiquet. Je vous fais confiance pour régler cela.

— Très bien. Je vais m'en occuper. C'est tout simple, en effet… Rien n'est plus simple, selon vous. Et le montant du dédit ?

Il eut un sourire crispé qui découvrit ses dents et lui donna l'air d'un petit écureuil irrité.

— C'est exact, reprit Lydia d'un ton songeur, il va falloir que vous acquittiez le dédit…

— Je n'acquitterai rien du tout ! s'écria l'imprésario.

— Eh bien alors, nous serons en dette !

— Je ne paierai pas ! Pas encore une fois ! Cela ne peut plus continuer comme cela, madame !

— Vraiment ? répondit la cantatrice avec la voix d'une petite fille qui se fait gronder, cela me ferait de la peine. Beaucoup de peine. Je m'étais déjà habituée à vous, Repiquet.

— Mais comment voulez-vous que nous continuions, madame ? Vous abandonnez chaque spectacle de la tournée. Sans raison, sans raison aucune.

La cantatrice secoua la tête.

— Vous ne saurez jamais utiliser les mots justes, Repiquet, fit-elle avec un accent de profond regret dans la voix. Vous affirmez que je n'ai aucune raison pour agir ainsi. Vous voulez plutôt dire que vous ne connaissez pas mes raisons ?

— Si je pouvais deviner…

— Est-ce bien nécessaire, Repiquet ?

D'un geste rageur, l'imprésario se prit la tête entre les mains.

— Je ne peux pas travailler ainsi, s'écria-t-il, avec la meilleure volonté du monde, on ne peut pas travailler comme cela ! Et s'il n'y avait pas, en plus, votre manie de toujours changer de nom ! Cela n'était venu à l'esprit de personne avant vous. Depuis que j'ai l'honneur de m'occuper de votre carrière, vous avez changé au moins six fois de nom. A six reprises, vous avez conquis, grâce à mon travail… grâce aussi à votre voix, certes, la notoriété, mais celle-ci n'a duré à chaque fois que quelques jours. C'est grotesque !

— Vous exagérez, Repiquet ! dit la cantatrice, souvenez-vous : je suis passée à Londres sous le même nom qu'à Amsterdam. Durant cinq semaines, cinq bonnes semaines, je me suis appelée Maria Laszanska, alors que ce nom-là ne me plaisait même pas vraiment.

— Si au moins vous vouliez bien conserver celui que vous avez en ce moment ! supplia l'imprésario. « Van Loo »… c'est le meilleur que j'ai trouvé pour vous jusqu'à maintenant.

— C'est vrai, il sonne bien, mais je ne peux malheureusement rien faire pour vous, Repiquet, il faut que vous m'en trouviez un autre.

L'imprésario la dévisagea, complètement abasourdi.

— Encore un autre ! C'est trop ! Je n'en puis plus… Vous n'aurez donc de cesse que je sois interné dans un asile d'aliénés ! Vous ne savez donc pas combien il est difficile d'obtenir des contrats pour des gens qui ne sont pas connus ? Et en plus, je n'ai pas le droit de révéler… de faire la moindre allusion à votre véritable identité.

— Non, Repiquet, vous n'avez pas le droit. Appelez cela une marotte, si vous voulez. Mais comprenez-moi : je ne veux pas être jugée sur une réputation qui me précéderait. Vous n'imaginez pas comme il est grisant de toujours repartir à la conquête du succès… Lydia van Loo monte sur scène, personne ne la connaît, la salle est à moitié vide… Et puis je commence à chanter, les gens m'écoutent. Je sens ma voix qui peu à peu maîtrise ce monstre à mille têtes qui me guette

depuis le parterre… Le deuxième soir, la salle est pleine ; le troisième, on refuse du monde ; le lendemain…

— Le lendemain, madame, le spectacle n'a déjà plus d'intérêt à vos yeux, vous vous décommandez et moi… je dois payer le dédit, n'est-ce pas ? Une position très enviable que vous m'accordez là ! Vraiment, madame, j'ai bien envie…

La voiture s'arrêta. Lydia van Loo en descendit, fit un petit signe de la main à son imprésario et dit :

— Repiquet, ne recommencez pas à philosopher ! Allez plutôt au théâtre pour régler l'affaire… Vous pouvez garder la voiture. Et si vous avez encore un peu de temps ensuite, retenez-moi trois places sur le prochain bateau pour Constantinople… Au revoir, Repiquet, on m'attend. Nous nous retrouverons ce soir.

Une voiture qui passe…

Bien qu'il n'y eût aucun souffle de vent sur la terrasse, la chaleur de juillet ne se faisait pas trop sentir à l'abri des arbres. Depuis sa place, Lydia pouvait apercevoir le boulevard Olga sur toute sa longueur ; aucun des fiacres, aucune des automobiles qui le traversaient n'échappait à son regard ; elle pouvait tous les suivre jusqu'à ce qu'ils disparaissent derrière la masse imposante de la cathédrale Saint-Georges. Les couleurs éclatantes et bigarrées des fleurs, des ombrelles et des toilettes, les livrées immaculées des chauffeurs fatiguaient son regard. L'orchestre sous le kiosque à musique, avec une fantaisie extraite de l'opéra Zampa, produisait des sons barbares qui parvenaient à couvrir les coups de klaxon, le roulement des voitures et les vociférations des cochers.

Aux regards qu'on lui lançait depuis les tables voisines, la cantatrice se rendit compte qu'on l'avait reconnue. Tout Athènes semblait l'avoir entendue dans Gilda, Zerline ou Butterfly. Mais la popularité qu'elle avait si vite conquise ne lui faisait pas vraiment plaisir à cet instant. Elle ne souhaitait qu'une chose : qu'on ne fît pas attention à elle, au moins pendant un petit quart d'heure. Mais là-bas, depuis l'entrée, quelqu'un la saluait d'une manière désagréablement familière, un tout jeune homme qui s'approcha d'elle.

— Vous permettez, chère madame ? Je vois que vous ne me reconnaissez pas. Docteur Tachykopoulos, du Messager d'Athènes.

Elle s'efforça de sourire, mais parvint simplement à prendre un air troublé et désemparé. Puis, sans détourner les yeux du boulevard, elle répondit :

— Ali ! c'est vous, docteur ? Quelle heureuse coïncidence !

— Ce n'est pas une coïncidence, chère madame. Je suis passé deux fois à votre hôtel, on m'a dit à chaque fois que vous n'aviez pas le temps, que vous ne receviez personne. On n'a même pas voulu vous remettre ma carte. Dans mon métier, il faut savoir être patient. Lorsque je suis revenu pour la troisième fois, le portier m'a dit que vous veniez de partir pour le Zappion. J'ai sauté dans une voiture…

— Mon cher, très cher docteur, ne soyez pas fâché, mais je ne peux malheureusement pas vous accorder une minute…

— Que faites-vous ici, chère madame ?

— J'attends quelqu'un.

— Alors permettez-moi de vous tenir compagnie quelques instants… Je vous promets de m'éclipser dès que ce quelqu'un arrivera, en espérant qu'il ne soit pas trop ponctuel. Seulement cinq minutes, madame !

— Cinq minutes. Pour l'amour du ciel…, dit la cantatrice d'un ton résigné.

Il prit place, posa sa canne en travers de la table, retira son gant droit et sortit son calepin.

— Vous imaginez facilement, chère madame, la question que je vais vous poser. On dit que c'est en raison d'une intrigue de Mme Origoni que vous abandonnez votre spectacle…

— C'est insensé ! Il n'y a pas un mot de vrai là-dedans ! s'écria la cantatrice.

Rendue nerveuse par l'attente, elle gardait les yeux fixés sur le boulevard, par-delà le calepin du jeune homme.

— Les gens racontent n'importe quoi, reprit-elle. Mme Origoni, sachez-le, a été pour moi la plus charmante collègue que je puisse souhaiter.

— Je vais m'empresser de démentir cette rumeur dans notre édition du matin, assura le Dr Tachykopoulos. Ce n'est donc pas à cause de Mme Origoni. Mais alors, qu'est-ce qui a pu vous pousser, après un tel succès…

— Un décès, dit Lydia van Loo, le décès d'un homme qui…

Elle s'interrompit. Elle pâlit. Une crainte superstitieuse l'envahit. Elle venait de prétexter un décès, alors qu'elle tremblait pour la vie d'Holger Langaard… Ne venait-elle pas de défier le destin ? Elle joignit ses mains sous la table… « Mon Dieu, pria-t-elle, pardonnez-moi, mon Dieu ! Vous n'avez rien entendu… Je suis sotte, je n'ai pas réfléchi, mon Dieu, ne vous en prenez pas à lui…»

— Sincères condoléances, dit Tachykopoulos.

— Non, il ne s'agit pas d'un décès, n'écrivez pas cela ! s'écria Lydia, je vais vous dire la vérité, docteur : j'ai d'autres engagements, j'ai reçu ce midi un télégramme, l'opéra de Hambourg…

— Vous êtes rappelée par l'opéra de Hambourg ? fit le Dr Tachykopoulos. Notre public, qui est connaisseur, va vous regretter de tout son cœur. Ici, à Athènes, nous aimons la musique…

— Dites-moi, docteur, vous vous y connaissez dans les bateaux ? interrompit la cantatrice, savez-vous quels sont ceux qui partent aujourd'hui ?

— A votre service. Il y a le Columbus, en partance pour l'Amérique du Sud, puis le Bayard, des Messageries, direction Marseille, enfin l'Amphitrite…

— *L'Amphitrite*, c'est à celui-là que je pense. Il part bien pour Naples, n'est-ce pas ? Et à quelle heure ?

Il déplia un journal, parcourut la page des horaires de départ et la renseigna :

— A sept heures, chère madame.

— Et il est maintenant… ?

— Encore cinq minutes avant six heures et demie.

Six heures et demie ! Elle attendait depuis six heures !

Etait-il déjà passé ? Impossible ! Elle n'avait pas quitté des yeux une seule seconde la chaussée. Elle ne pouvait pas l'avoir manqué. A moins qu'il…

— Croyez-vous que l'on puisse encore attraper *l'Amphitrite* ? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

— Certainement, chère madame. En roulant à vitesse normale, on met en automobile une petite demi-heure jusqu'au Pirée.

— Je vous remercie. Tout va bien alors, dit-elle en poussant un soupir de soulagement.

Ses yeux scrutaient toutes les automobiles qui passaient devant la terrasse… Deux dames… Un monsieur en uniforme… Une jeune femme avec un petit garçon. Le voilà… – non, ce n'est pas lui. Holger est plus grand, avec un visage plus hâlé. Une moustache taillée à l'anglaise, un visage d'ailleurs tout-à-fait étrange… II devrait arriver, maintenant ! Encore deux dames. La plus âgée est très élégante. C'est curieux comme les dames sont presque toujours à deux en automobile… J'ai de la fièvre, je le sens… Et regardez-moi ce monstre, ce colosse, renversé sur son siège, à faire des ronds de fumée… Mais je le connais ! C'est Abadjan Dschahid !… Il ne m'a pas vue, heureusement qu'il ne m'a pas vue… Si Holger n'arrive pas bientôt… Non, il sera à l'heure. Une petite demi-heure à vitesse normale. Mais il peut rouler à quatre-vingts, même à cent… Amphitrite, départ à sept heures, sept heures précises, destination Naples, Hôtel des Palmes…

Le silence commençait à peser au journaliste.

— Connaissez-vous, chère madame, ce monsieur là-bas, avec le panama ? demanda-t-il en montrant avec sa canne l'une des voitures qui passaient devant la terrasse. C'est le général Rotaxias, l'une des personnalités les plus intéressantes ici, vous avez certainement déjà entendu parler de lui. Il a failli faire une révolution, l'année dernière. Il avait tout

minutieusement préparé, disposait de puissants alliés, dans les hautes sphères, et puis tout s'est finalement déroulé autrement que prévu, le général a dû prendre sa retraite… Le monsieur là-bas, dans la Cadillac tout en vert, c'est le colonel Skassis, ancien aide de camp du Kronprinz, une excellente famille, et sa fille… Vous pouvez trouver cela triste ou amusant, comme vous voulez… sa fille a une liaison avec Demeter Straros, le célèbre chef du parti socialiste. Le monde est fou, n'est-ce pas, chère madame ? Et la dame, là-bas, dans la voiture blanche, c'est Héléna Logudakis, la toute première cocotte d'Athènes. Elle est en train de ruiner le jeune Miouaulis, et ce n'est pas une mince affaire, son père possède les mines de soufre de Tricale, il est multimillionnaire…

— Croyez-vous sincèrement, docteur, que je m'intéresse à M. Miouau… – à ce monsieur au nom de chat, qu'il m'importe de savoir s'il est riche, ce qui le ruine, qui l'entretient, à qui appartiennent les mines de soufre… ?

— Je suis à vos ordres, chère madame ! Nous pouvons aussi parler de l'Acropole ou de la hausse du prix du café.

— Si vous saviez à quel point je suis nerveuse !

— Quelle raison avez-vous donc de l'être ?

— Dois-je vous l'avouer ? Docteur, ne le prenez pas mal : vos cinq minutes sont écoulées.

— C'est vrai. Je vais tenir ma parole et ne pas vous importuner plus longtemps. Simplement une dernière question, pour mon journal : quel rôle avez-vous choisi pour votre prochain spectacle ?

— Encore aucun. Je ne sais même pas si je vais encore chanter prochainement.

— Mais vous avez un engagement à l'opéra de Hambourg !

— Non. Ne me torturez pas. Je n'ai d'engagement nulle part.

— Mais vous disiez à l'instant… Me voilà revenu à mon point de départ. Ce n'est vraiment pas un métier facile ! Chère madame, que dois-je dire aux lecteurs qui veulent savoir pourquoi vous abandonnez le spectacle ?

— Écrivez ce que vous voulez. Écrivez que je ne supporte pas le climat. Écrivez que je suis brutalement tombée malade. Que j'ai une forte fièvre, des frissons…

— Excusez-moi, chère madame, mais dans ce cas, vous n'auriez pas dû vous montrer ainsi en pleine rue, ici, à la terrasse du Zappion, à cette heure de la journée, où tout Athènes… Les gens vont croire que…

— Les gens croiront ce qu'ils voudront, cela m'est parfaitement égal… Il n'est pas encore là ! Il n'arrive toujours pas !

— Princesse ! s'écria soudain une voix tout près d'elle. Lydia van Loo sursauta. Ses yeux se détachèrent de la cohue des voitures.

A ses côtés, au milieu d'effluves odorants de fleurs d'amandier, se dressait Dschahid, l'importateur de café en gros, colosse aux yeux noirs scintillants et à la moustache pendante et mélancolique.

— Princesse ! répéta-t-il avec un air de surprise et d'étonnement réjoui.

Elle se leva d'un bond, fixa sur lui un regard plein de haine. Elle l'aurait volontiers frappé au visage avec la canne du journaliste.

— Comment osez-vous m'appeler ? éclata-t-elle, ne vous ai-je pas interdit de… Vous le savez…

Il rentra les épaules comme un chien qui a peur d'être battu.

— Excusez-moi. J'avais oublié.

— Que venez-vous faire ici ? l'interpella-t-elle.

— Cela fait deux heures que je suis à Athènes, bredouilla-t-il, je viens de Sofia.

— Retournez-y ! Je n'ai pas besoin de vous.

— C'est tout-à-fait innocemment, je vous le jure, tout-à-fait par hasard que je suis ici. Je vous ai aperçue…

— C'est le diable qui vous envoie ! Disparaissez ! Je n'ai pas de temps à vous consacrer.

— Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Je suis à bout de nerfs.

— Je le vois.

— Eh bien, partez ! Vous ne comprenez donc pas ? Je ne veux pas vous voir maintenant.

— Je comprends… Vous ne m'avez encore jamais traité si sévèrement.

Sous les regards ironiquement compatissants des autres clients assis aux tables voisines, le colosse prit congé maladroitement et se retira. Lydia van Loo s'assit. Elle était toujours aussi pâle et fébrile.

Le Dr Tachykopoulos, qui avait eu la discrétion de ne pas écouter, se tourna vers la cantatrice.

— On vous a saluée, chère madame.

— Oui, une vieille connaissance. Il faut toujours qu'il vienne me relancer…

— Non, je ne veux pas parler de cet homme. Quelqu'un vous a fait signe depuis le boulevard.

Elle saisit son bras.

— Depuis une voiture ?

— Oui. Depuis la voiture de l'ambassade du Danemark.

— Holger Langaard ! s'écria la cantatrice, il est passé ! Et il a fallu justement que ce Dschahid… Vous dites qu'il m'a

saluée ? Quelle imprudence ! Je lui avais pourtant dit de ne pas faire le moindre geste.

— M. Langaard ne vous a pas fait signe, répondit le Dr Tachykopoulos, il a simplement jeté un coup d'œil furtif dans votre direction, c'est le monsieur qui était assis à ses côtés qui vous a saluée.

— Le monsieur qui était assis à ses côtés ? répéta Lydia van Loo d'un air soucieux. C'est étrange. Je ne connais aucun des amis de Holger Langaard… A quoi ressemblait-il ? Pouvez-vous me le décrire ?

— Oui, à peu près. L'automobile est passée lentement devant la terrasse, je me suis demandé où j'avais déjà vu ce visage… Peut-être à Paris, avant la guerre ? C'est un étranger, en tout cas. Avec un visage tout-à-fait paradoxal : une tête de demi-dieu antique, un regard de rapace, la bouche d'un bouledogue, le front d'un intellectuel… Avec, sur sa poitrine, le ruban orange d'un ordre quelconque… Mais qu'avez-vous, chère madame ?

Lydia van Loo avait poussé un cri que l'on entendit sur toute la terrasse. Des gens se levèrent, un monsieur se précipita comme pour lui venir en aide. Mais il s'arrêta brusquement, se retourna, puis regagna sa table à pas lents, hésitants, en hochant la tête. Lydia van Loo n'avait pas besoin d'aide. Elle avait repris contenance.

— Ce n'est rien, dit-elle. Rien du tout, répéta-t-elle à voix basse. Holger Langaard est perdu…

— Comment dois-je comprendre cela ? demanda le Dr Tachykopoulos d'un air embarrassé.

— Il est tombé entre les mains de son ennemi mortel.

— Chère madame, déclara le journaliste avec un sourire entendu, vous vous inquiétez sans raison. Je connais M. Langaard. Comment pourrait-il, avec son charme personnel, avoir un seul ennemi au monde ?

— Il en a un depuis hier, dit la cantatrice.

— Vous en êtes sûre ? s'écria le Dr Tachykopoulos. Alors il faudrait le prévenir…

Lydia van Loo regarda le journaliste d'un air absent.

— Trop tard, murmura-t-elle, cela ne sert plus à rien.

Ses traits se tendirent. Sa bouche se durcit. Elle venait de dire adieu à Holger Langaard. Elle savait qu'elle ne le reverrait jamais plus. Il était sorti de sa vie.

— Peut-être, si cela peut vous rassurer, chère madame, reprit le Dr Tachykopoulos, puis-je appeler l'ambassade, avertir la police portuaire ? Je suis connu. J'ai des relations…

Elle secoua la tête.

— Aucune relation, aucune autorité au monde n'y feront rien.

Le serveur s'approcha de la table.

— Madame van Loo ?

Elle tourna vers lui un visage indifférent.

— On vient d'apporter une lettre pour Madame, dit le serveur.

Une grande enveloppe blanche. Avec un bouquet de cyclamens blancs.

Les fleurs furent aussitôt jetées du haut de la terrasse et s'éparpillèrent dans la rue ; la lettre fut déchirée en mille morceaux.

— Vous ne la lisez pas ? demanda, surpris, le Dr Tachykopoulos.

— Je sais de qui elle émane, répondit-elle.

— Et vous savez ce qu'elle contient ?

— Oui. Un solde de compte, dit-elle avec un petit rire qui ressemblait à un sanglot.

Le médecin de Kordofan

Le Dr Frédéric Hamersvelt – le même Hamersvelt qui, pendant qu'il exerçait à Colombo, a publié des travaux fondamentaux sur l'origine de la kalaazar, dite « maladie noire » –, le Dr Frédéric Hamersvelt, après quatre années de dur labeur à l'hôpital d'El-Obeid, prit quelques vacances pour venir séjourner deux mois dans son pays. Il était hollandais et ses parents habitaient non loin de Haarlem.

Quatre années passées comme médecin dans les paysages sinistres de Kordofan ! Personne ne peut imaginer ce que cela représente. La chaleur moite qui jamais ne désarme, les mouches dont il faut se garder nuit et jour, la monotonie des heures… le dernier cercle de l'enfer. On dit que, sur le Congo supérieur ou en Sénégambie, il y a des régions plus difficiles encore. Mais la vie était quand même plus supportable à Ceylan. Il y avait encore là-bas la possibilité de faire quelques excursions dans les montagnes et vers les régions civilisées toutes proches. Mais à El-Obeid ? Lorsqu'il avait terminé son service dans les locaux de l'hôpital, commençait le travail au laboratoire. Le Dr Wilcox, le médecin-chef, était un ignorant. Son idée d'expatrier, dans les régions contaminées, les indigènes hors de leur village… quelle stupidité ! On ne détruit pas pour autant le germe infectieux… Il est probable que, dans les contrées inhabitées, des antilopes ou des buffles étaient porteurs de la maladie.

Il avait de temps en temps une demi-journée de libre.

Le problème était de trouver à l'occuper. Au début, le Dr Hamersvelt avait fait un peu de musique et les femmes indigènes, dans le voisinage, avaient eu l'occasion d'entendre du Chopin. Mais le piano droit – qui appartenait au médecin-

chef— supportait visiblement très mal la chaleur du climat. Dès la deuxième année de son séjour, le Dr Hamersvelt passa à l'étude livresque des dialectes bantou et dinka, si bien qu'il parvint à se faire comprendre des plus intelligents parmi les nègres bantous – il se révéla malheureusement qu'il n'y avait pas de Dinkas à El-Obeid. Ou bien firent-ils simplement semblant de le comprendre ? Peu importe. Les quatre années étaient passées et il était à cette heure dans un wagon-couchette de première classe, allongé à rêver. Certains de ses rêves anticipaient de plusieurs décennies sur le présent, d'autres concernaient les prochains jours. Ses rêves à long terme étaient dominés par l'image d'une maison superbement décorée de lances et de sagaies, de boucliers et de tambours nègres aux couleurs criardes, une villa de plaisance quelque part entre Haarlem et Leyde. Les images liées aux prochains jours étaient de nature plus modeste. Le simple plaisir de voir, de revoir : les vitrines rutilantes, les rues animées, les automobiles silencieuses, l'ordre, la civilisation et les jolies femmes.

Surtout les jolies femmes. Il y avait bien sûr des Européens à El-Obeid, des Européens de tous les pays, mais des hommes, rien que des hommes. Des commerçants dans l'exportation du caoutchouc et du sorgho, des fonctionnaires et des officiers anglais ; le directeur de l'hôtel Omdurman était également un Suisse et il y avait aussi de temps à autre à El-Obeid des chasses organisées par quelque colonel anglais ou duc allemand. Les membres de ces expéditions se retrouvaient dans la salle à manger de l'hôtel où le Dr Hamersvelt prenait ses repas ; ils parlaient jusque tard dans la nuit d'aventures peuplées d'éléphants, d'antilopes et de lynx. Le Dr Hamersvelt avait entendu mille fois toutes ces histoires de chasse, il savait très exactement comment on approche une gazelle, à quel moment charge le rhinocéros. Lui-même ne chassait pas ou plus exactement si, il chassait, mais il ne traquait qu'un seul gibier, un être invisible, plus féroce que le léopard, plus dangereux que le gorille blessé. Il combattait la mouche tsé-tsé.

La mouche tsé-tsé, dont la piqûre inocule à l'homme la maladie du sommeil : tel était le gibier qu'il pourchassait inlassablement, passionnément. Il le traquait dans tous les recoins où il se dissimule, pulvérisant de la vapeur de soufre sur les broussailles au bord des rivières, aspergeant de pétrole et de phénol les passes à poissons, les mares et les gués, arrachant les plantes aquatiques où les larves pullulent. Mais c'était un ennemi coriace. Il y avait encore eu, l'année dernière, deux cent dix-sept cas de maladie du sommeil. Et seulement treize guérisons définitives enregistrées. Et cela bien que la nouvelle méthode thérapeutique, consistant à interrompre le traitement d'atoxyl par des injections de tartarus stibatius, constituât un indéniable progrès. Treize guérisons, un résultat sans doute déplorable, mais lorsque les travaux du Pr Chieti, le bactériologiste de Trieste, seraient achevés… Le médecin-chef pourra évidemment revendiquer pour lui le mérite d'avoir donné l'impulsion décisive aux travaux du professeur. Il aura le front d'affirmer qu'il a le premier observé la différence de virulence des trypanosomes en fonction de l'animal porteur.

Le Dr Hamersvelt jeta un coup d'œil sur sa montre, puis vérifia qu'une cassette de cuir noir était bien toujours à sa place. Il ferma les yeux. Encore quatre heures. Quatre petites heures avant d'arriver au Caire.

Un médecin… un patient

Les bagages étaient déposés à l'hôtel – le Dr Hamersvelt avait personnellement confié au directeur la cassette de cuir verni qui contenait la préparation destinée au Pr Chieti. Il flânait maintenant dans les rues de la ville. Il avait le temps. Le bateau qui devait l'emmener à Trieste ne partait d'Alexandrie que le lendemain.

Quatre années en exil. Le visage du monde avait-il changé entre-temps ? Le Dr Hamersvelt s'arrêta sur la place Esbekijeh devant les colonnes d'affiches et détailla les annonces : « L'homme moderne porte des chaussures Larkin »… « Buvez le jus de fruit Enos »… « Faites comme tout le monde, fumez les cigarettes Sunripe »… Le barbare que je suis doit se mettre au goût du jour… « Faites le tour du monde avec Ellermanline »… Volontiers ! C'est une très bonne idée, mais malheureusement… « La femme reste jeune quand elle…» Je ne suis pas concerné… « Vos dents sont précieuses…» On sait : elles sont en ivoire… « Protégez-les grâce au dentifrice Hudson. » C'est vieux comme le monde. J'ai déjà lu cela il y a cinq ans. Que joue-t-on à l'opéra ? Aujourd'hui Lakmé, demain Carmen. Cela fait combien de temps que je n'ai pas vu Carmen ? Mme Thamaron en vedette ? C'est un nom que je ne connais pas. Probablement une artiste de troisième ordre.

Attention ! Tarif de gala ! Aurais-je laissé passer pendant mon séjour à El-Obeid l'ascension d'une nouvelle étoile ? Peu importe. Je n'entendrai pas Carmen au Caire. Demain à cette heure… Mais quelle heure est-il ? Bientôt huit heures, on peut penser à déjeuner.

Il traversa la rue et entra au cale Ganti. Les Européens du Caire ne sont pas des lève-tôt, la salle était presque vide. Il n'y

avait encore qu'un client qui, seul dans un coin, derrière son journal, faisait cirer ses chaussures par un jeune indigène.

Le serveur s'approcha. Le Dr Hamersvelt commanda du thé, des œufs et du jambon. Puis il demanda aussi des cigares.

— Vous avez des havanes ?

— Certainement, Monsieur. Quelle marque désirez-vous ?

— Cela m'est égal, dit le Dr Hamersvelt.

Le monsieur assis dans l'autre coin baissa son journal, mit sa main en visière. Il se leva. Le jeune nègre reçut un coup de pied qui le fit voler. Avec tous les signes de la plus vive surprise, l'étranger s'approcha de la table du Dr Hamersvelt.

— C'est donc bien vous ! Je vous ai reconnu à votre voix, à votre façon de répondre « Cela m'est égal. » J'étais assis là-bas, à lire le Daily Mail, lorsque j'ai entendu… Cela ne peut être que Hamersvelt, me suis-je dit. D'où venez-vous comme cela, mon vieux ?

Par Dieu, c'était Carslake ! Le Dr Carslake, l'homme aux scarabées, avec lequel il avait travaillé à Colombo. Le Dr Carslake ne lui laissa pas le temps de répondre.

— Vous n'avez pas changé, poursuivit-il, toujours aussi imperturbable, n'est-ce pas ? Toujours l'impassible portefaix de la destinée ! Toute l'indolence… – mais non, je ne veux pas commencer tout de suite avec des invectives… – tout le flegme de votre race tient en ce seul mot.

Il prit un havane que lui tendait le Dr Hamersvelt.

— Quoi de neuf là-bas à Ceylan ? Racontez-moi !

— Aucune idée, dit le Dr Hamersvelt, cela fait quatre ans que je travaille à El-Obeid. Hôpital des maladies infectieuses… (il fit un geste vague de la main en direction de la colonnade de la banque du Crédit Lyonnais), au fin fond du Kordofan.

Carslake souffla la fumée de son cigare.

— Encephalitis lethargica ? demanda-t-il.

— Exact. Surtout la maladie du sommeil, reprit le Dr Hamersvelt, c'est à peu près quatre-vingt-dix pour cent de nos cas. Quelquefois un peu de dysenterie. Et vous, Carslake, vous ne collectionnez toujours que les scarabées ?

— Balivernes !… – tiens, boy ! Prends ce penny et fiche-moi le camp ! (Cela s'adressait au petit cireur de chaussures.) Balivernes ! Il y a longtemps que c'est fini ! J'étais aux Célèbes et à Java… Antiquités malaises et art bouddhique, j'y ai laissé beaucoup d'argent. Je suis aujourd'hui à nouveau médecin, ou plutôt je l'étais… car mon patient est mort il y a trois jours.

— Votre patient ?

— Oui, je n'en avais qu'un.

Il s'avéra que Carslake était arrivé en Egypte comme accompagnateur d'un jeune Belge tuberculeux. En quelque sorte comme homme de confiance délégué par la famille. Il avait maintenant la charge de ramener le corps à Bruxelles. Il se plaignit amèrement des tracasseries que lui faisait l'administration. On le promenait de service en service. Mais il avait enfin réussi à réunir tous les papiers dont il avait besoin.

— Je pars demain avec L'Hélouan, dit-il.

— Avec L'Hélouan ? Moi aussi ! constata le Dr Hamersvelt.

— C'est parfait ! s'écria l'Anglais, j'aurai de la compagnie ! Vous passez aussi par Munich, Cologne…

— Non, je m'arrête à Trieste. J'ai à faire là-bas, dit le Dr Hamersvelt.

— Dommage, fit Carslake, mais tout de même, nous voyagerons ensemble sur le bateau. Il y a trois jours de traversée. La moitié du voyage… plus de la moitié. J'avais effectivement peur de m'ennuyer. Déjà avant, il n'était pas d'une nature très communicative… Je ne sais presque rien de lui. C'est seulement dans les dernières heures avant de mourir qu'il a commencé à me parler… – de ses parents et de son

enfant. Il avait un enfant, un enfant illégitime. Il était étudiant, mais je ne sais pas en quoi. Pauvre garçon !

D'un geste énergique de la main, qui fit tomber la cendre de son cigare, Carslake dissipa le souvenir du défunt.

— C'est du passé, dit-il. J'ai deux cents livres à dépenser, un peu plus même. J'avais envie d'acheter des antiquités. Qu'en pensez-vous ? Des scarabées, des statuettes de divinités à têtes d'animaux, des idoles, des mains momifiées… Ces choses-là sont en ce moment très à la mode, en Europe. Je vous propose de nous associer, Hamersvelt. Vous pourriez gagner, ou perdre, pas mal d'argent. Cela ne vous intéresse pas ? Très bien. Est-ce que vous êtes obligé d'attendre ici ? Non ? Vous avez quelque chose de prévu ? Vraiment rien ? Alors accompagnez-moi jusqu'à l'hôtel Shepheard. Je dois voir s'il y a un télégramme pour moi.

Carslake reçoit une mission…

Aux yeux des clients qui étaient assis à cette heure dans le hall de l'hôtel Shepheard, à fumer et à converser en regardant les gens passer, s'offrit l'espace de quelques instants un spectacle qui concentra toute leur attention.

Une dame descendit l'escalier… – apparition véritablement royale ! Elle portait un simple costume de ville gris, qui ne lui correspondait absolument pas ; en la voyant, on pensait irrésistiblement à une superbe toilette, une robe du soir couleur grenat, par exemple. Une poitrine au galbe de calice, un port de tête merveilleux, des joues d'une pâleur délicate, de grands yeux extraordinairement sombres et expressifs. Le menton, très doux, un peu fuyant, enlevait à son visage toute dureté, toute rudesse, et lui prêtait une expression enfantine et rêveuse.

La belle dame, suivie par tous les regards, franchit la porte et sortit dans la rue, laissant derrière elle, dans le hall, un léger parfum de muguet. D'un signe de tête discret, elle remercia un gentleman aux cheveux blancs qui l'avait respectueusement saluée. En montant dans son automobile, elle fit encore un signe furtif en direction d'une fenêtre du premier étage où était apparu le visage d'une jeune fille. Puis la voiture démarra et on ne la vit plus.

Le Dr Humersvelt s'arraeha à une sorte de torpeur.

— Qui est-ce ? demanda-t-il avec une certaine violence dans le ton de sa voix.

La dame qui vient de sortir ? Une cantatrice. Mme Thamaron, de l'Opéra, répondit Carslake, je l'ai vue hier dans le rôle de Marguerite, la Marguerite de Valois des Huguenots.

— Et mercredi elle chante Carmen. reprit le Dr Hamersvelt à voix basse.

— Exact, dit Carslake, je n‘ai été qu’une seule fois à l’opéra. Le petit, vous savez, mon Belge, ne voulait aller qu’au music-hall. Je crois qu’il était amoureux d’une danseuse, mais il ne l’adorait que de loin, il n’a jamais échange un mot avec elle. Tous les soirs, j’étais obligé de l’accompagner dans une loge de l’Éden, et lorsque le numéro dans lequel elle dansait était fini, il s’en allait. De ma vie, je n’ai jamais autant vu de jongleurs, de clowns musiciens, de ventriloques, de chiens savants que durant cet hiver. Il n’y avait que les prestidigitateurs pour être un peu amusants. Je me souviens de l’un d’entre eux qui, avec un mouchoir, un cigare, un canari… eh ! Hamersvelt ! A quoi pensez-vous ?

— J’étais en train de me demander si le Pr Chieti serait furieux s’il recevait sa préparation avec une semaine de retard.

— Le Pr Chieti ? Connais pas. Qu’est-ce que c’est que cette histoire de préparation ? Vous êtes fatigué, Hamersvelt ? Vous n’avez pas bien dormi cette nuit ? Ah ! Voici justement le boy du troisième étage, il a un télégramme pour moi.

Une heure plus tard, le Dr Hamersvelt frappait à la porte de Carslake.

L’Anglais avait justement fini de faire ses bagages. Il s’ôtait assis sur le plateau de la table, sa pipe froide à la bombe, et balançait ses jambes en jetant encore un coup d’oeil sur tous les documents administratifs qu’il avait réunis.

— Carslake, dit le Dr Hamersvelt, j’ai changé mes dispositions, je reste au Caire.

Carslake descendit de la table.

— Oh ! fit-il, c’est bien dommage. Vous restez vraiment au Caire ? Je n’ai pas d’allumettes sur moi, Hamersvelt, donnez-moi du feu !

— Voici. Rendez-moi un service, Carslake, passez par Trieste. A l’hôpital du port, dans le service des maladies tropicales infectieuses, demandez à parler au Pr Chieti.

— Entendu… C’est un de vos amis ?

— Pas un ami. Je corresponds avec lui et nous avons rendez-vous. Vous lui remettrez cette petite cassette. Elle contient la liquor cerebri de trois animaux differents, dans des éprouvettes, avec des cultures de trypanosomes. Saluez-le de ma part et dites-lui que j’ai été forcé d’interrompre mon voyage au Caire, dites-lui que je suis tombé malade.

— Très bien. C’est tout ?

— Pourriez-vous également envoyer un télégramme pour moi, depuis Trieste ? Je vous ai écrit le texte : « Wilcox, hôpital El-Obeid – Soleil de plomb – Allright – Hamersvelt ! »

— C’est un bulletin météorologique ? demanda l’Anglais.

— Carslake ! Restez un peu sérieux ! C’est un code. Lorsque Wilcox, le médecin-chef d’El-Obeid – au reste, un parfait ignorant –, lorsque Wilcox, donc, recevra ce télégramme, il saura que j’ai remis la préparation au professeur ou, plutôt, il admettra que je l’ai fait… C’est tout. Vous ferez cela pour moi, n’est-ce pas ? Je vous remercie, Carslake. Professeur Chieti… notez son nom.

— C’est déjà fait… Qu’est-ce qui vous arrive, Hamersvelt ? Vous êtes vraiment malade ?

— Si vous voulez, Carslake ! Appelons cela ainsi… fit le Dr Hamersvelt.

Cyclamens blancs

Le Dr Hamersvelt se voyait confronté à un problème qui n'avait aucun rapport avec son domaine de recherches scientifiques. Il s'était fixé comme tâche de retrouver Mme Thamaron dans la grande ville et la direction qu'avait prise son automobile lui donnait matière aux réflexions les plus sagaces. La voiture avait tourné, juste derrière l'hôtel Shepheard, dans la Sharia Elfi Bey et dans cette rue se trouvaient une école française de jeunes filles, un théâtre de second ordre et le bureau du télégraphe. Le théâtre et l'école n'avaient vraisemblablement rien à voir dans cette histoire. Mais le bureau du télégraphe ? Sans doute, l'éventualité selon laquelle la cantatrice tenait à envoyer personnellement un télégramme important n'était pas à écarter. Mais il y avait beaucoup plus d'éléments en faveur de l'hypothèse selon laquelle Mme Thamaron avait quitté l'hôtel dans l'intention d'échapper à l'insoutenable chaleur qui pesait sur Le Caire et de passer la journée en plein air.

La Sharia Elfi Bey mène tout droit au grand pont qui relie la ville à Gezihre Bulak, l'île sur le Nil, le quartier résidentiel. La chaussée ombragée qui longe les jardins publics est la promenade favorite de toute la colonie européenne pendant le corso. Il y a également sur l'île des terrains de golf, de tennis et un restaurant en plein air très chic. Le Dr Hamersvelt ne doutait plus un instant de l'endroit où il devait chercher Mme Thamaron.

La journée qu'il passa sur Gezhire ne fut pas tout-à-fait perdue. Il eut la chance, sur l'un des terrains de sport, de pouvoir regarder à l'entraînement M. Forbes G. Atkinson, le vainqueur du tournoi de golf des Indes britanniques et

d'observer au jardin zoologique un toucan d'Amérique du Sud, dit « mangeur de poivre », en train de couver. A l'Institut allemand d'archéologie, il vit le char de guerre en bois du roi Merenpath et la statue d'albâtre de la déesse Tooris représentée sous forme d'hippopotame. Pendant le repas de midi qu'il prit au Gezhire Palace, sa vision du monde s'enrichit de la conversation de son voisin sur les perspectives commerciales de la Yellow Cab Manufacturing Co., et au Musée océanographique il fit connaissance de la raie marbrée (torpédo marmorata) ainsi que de la chimère (chimaera monsirosa)… – mais il ne vit point Mme Thamaron.

Tard le soir, il regagna le petit hôtel dans lequel il était descendu. Il s'était fixé un but très modeste : revoir Mme Thamaron, c'est tout. Il n'en demandait pas plus. Il fallait qu'il y parvînt.

Mais le jour suivant se plaça également sous de mauvais auspices. Le Dr Hamersvelt – début de ses malheurs – commença par être en retard. Lorsqu'il prit son poste d'observation dans la Sharia Camel, la cantatrice avait déjà quitté l'hôtel depuis longtemps. Il attendit deux heures en vain, avant de se décider à se renseigner. Mais le portier de l'hôtel ne put lui donner que de très vagues informations :

— Peut-être Madame est-elle partie à l'opéra, qui sait ?… Peut-être au bazar ? Peut-être Madame visite-t-elle la mosquée d'al-Azhar –, la citadelle aussi est très prisée par les étrangers, ou les tombeaux des califes, il y a beaucoup de choses à voir au Caire, c'est difficile à savoir…

— Peu importe, dit le Dr Hamersvelt avec un geste qui voulait signifier que le portier accordait beaucoup trop d'importance à la chose.

Puis il s'en alla sur les traces de Mme Thamaron, guidé par aucun autre sentiment que la confiance en sa bonne étoile.

Il sillonna le quartier du bazar, se perdit dans les étroites ruelles de la vieille ville. Il monta jusqu'à la citadelle, pénétra dans les mosquées, jeta des regards inquisiteurs dans les échoppes des brodeurs et des marchands de tapis. A cinq

heures de l'après-midi, il abandonna ses recherches. Il avait pris conscience que l'image de la cantatrice avait perdu tout relief, toute couleur dans son souvenir, qu'il pouvait à peine espérer encore la reconnaître si le hasard la mettait sur son chemin.

Le soir, il mangea à l'hôtel Shepheard. Il engagea la conversation avec le maître d'hôtel qui le servait et apprit que Mme Thamaron ne fréquentait que rarement la salle de restaurant. La plupart du temps, elle se faisait apporter ses repas dans sa chambre. Il n'y a que les soirs où elle chantait à l'opéra qu'elle prenait auparavant, vers sept heures, un thé à une table réservée pour elle sur la terrasse.

Le lendemain soir – le soir de la représentation de Carmen, pour laquelle le Dr Hamersvelt avait depuis longtemps son billet dans la poche –, il apparut sur la terrasse de l'hôtel avec un bouquet de roses jaunes à la main. Il se fit montrer la table de la cantatrice et prit place à proximité immédiate. Il but un sherry, sortit de sa poche un journal anglais de grand format et se mit à lire. Il choisit un moment où personne ne l'observait pour déposer les roses sur la table voisine.

Elle arriva. Le Dr Hamersvelt vit une robe de soie blanche vaporeuse, un large éventail de plumes d'autruche blanches – il sut aussitôt que c'était elle. Envahi par un sentiment à la fois de bonheur et d'anxiété, il reconnut enfin le visage qui l'avait fasciné. La jeune fille à laquelle elle avait fait signe depuis son automobile l'accompagnait.

Caché derrière son journal, le Dr Hamersvelt observa la cantatrice à l'instant où son regard tomba sur les roses jaunes. Elle rougit, fit de grands yeux étonnés comme ceux d'un enfant. Elle esquissa un vague sourire, prit le bouquet, le porta à son visage, puis le reposa négligemment sur une chaise vide.

— Viennent-elles de lui ? demanda la jeune fille qui l'accompagnait.

La belle dame secoua la tête.

— Madame est-elle tout-à-fait sûre qu'elles ne viennent pas de lui ? Cela fait longtemps que…

— Nina ! interrompit la cantatrice sur un ton de reproche, ce seraient des cyclamens ! Des cyclamens blancs !…

La cantatrice était partie déjà depuis longtemps et le Dr Hamersvelt était toujours assis derrière son journal.

Il se mordit les lèvres… C'était raté ! Il avait raté son effet avec ces roses jaunes ! Avec quelle indifférence elle s'en était débarrassée ! Ah, si seulement cela avait été des cyclamens blancs !… « Est-ce à vous, monsieur, que je dois ces jolies fleurs ? »… Ou même simplement un regard, un sourire, un signe de tête ! Mais comment aurais-je pu, par Dieu ! penser à des cyclamens ! Très bien, je le sais maintenant, les cyclamens blancs sont les fleurs qu'elle préfère. On doit pouvoir trouver des cyclamens ici, au Caire il y a toutes sortes de fleurs, tout le pays est comme une vaste serre… Huit heures. J'ai encore le temps avant que commence la représentation.

Depuis sa loge, qu'il partageait avec deux vieux messieurs très distingués qui s'entretenaient en italien, le Dr Hamersvelt promenait un regard impatient dans la salle tout illuminée. L'afflux incessant de nouveaux spectateurs, les uniformes, les bijoux, les toilettes et les décolletés chatoyants des dames, ajoutés à l'étrange situation qui était la sienne – il y avait longtemps qu'il aurait dû quitter Le Caire, il s'était tout simplement accordé cette soirée qui ne lui appartenait pas –, tout cela l'avait mis dans un curieux état d'excitation. Il pressa le bouquet de cyclamens blancs contre lui, comme s'il avait peur qu'on puisse les lui arracher.

Instants mystérieux où les violons, le cor anglais et la flûte chuchotaient encore confusément, comme au sortir du réveil, avant que leurs maîtres prissent possession d'eux. Puis, lorsque tous les instruments, une fois accordés, se turent brusquement, que les lumières s'éteignirent et qu'après un temps de silence solennel, la première vague de musique monta vers lui, le Dr Hamersvelt se sentit un peu ému, ne pouvant faire autrement que de penser au vieux piano

désaccordé d'El-Obeid, qui avait été pour lui le compagnon de tant d'heures.

Mais il oublia aussitôt El-Obeid et toutes les nuits d'autrefois, comme si elles n'avaient jamais existé. Elle était maintenant sur scène, elle jouait, elle chantait – et c'était comme s'il écoutait cet opéra qu'il aimait tant pour la première fois…

Le rideau tomba, les lumières se rallumèrent, un tonnerre d'applaudissements ébranla la salle. La cantatrice s'avança vers la rampe. Elle s'inclina et, avec un sourire d'étonnement dans ses grands yeux rêveurs, recueillit l'hommage du public comme un cadeau qui ne lui était pas destiné.

C'est alors que le Dr Hamersvelt pensa que le moment était venu. Il se leva et jeta sur la scène les cyclamens blancs.

Il avait bien visé. Ils tombèrent aux pieds de la cantatrice.

Elle s'apprêtait à disparaître derrière le rideau. Elle s'arrêta brusquement, lâcha la main d'Escamillo et ramassa les fleurs.

Le Dr Hamersvelt était toujours appuyé sur la balustrade de sa loge.

Le regard de la cantatrice tomba sur lui. Elle le fixa et ses yeux n'exprimèrent ni surprise ni gratitude, seulement la détresse et l'angoisse. C'était un regard désespéré.

Il est l'heure de rentrer chez vous…

On frappa, la porte s'ouvrit. Un vieil employé du théâtre apparut sur le seuil de la loge. Le bouquet de cyclamens blancs à la main, il demanda poliment, en s'excusant pour le dérangement, qui des messieurs présents avait jeté ces fleurs sur la scène.

Les deux Italiens le regardèrent, étonnés, et secouèrent la tête. Le Dr Hamersvelt se leva. Il éprouvait une certaine satisfaction à pouvoir revendiquer son action, il était décidé à l'assumer face à tous les employés et gardiens de l'ordre.

— Oui, c'est moi, fit-il, ce n'est peut-être pas permis ici ? Le règlement interdit-il, devant une dame, une grande artiste de…

— Certainement pas, pas du tout… s'empressa de répondre l'employé, Monsieur n'a commis aucune infraction au règlement. Monsieur aurait-il la bonté de bien vouloir me suivre ?

— Mais où cela ? dans le bureau du directeur ? demanda le Dr Hamersvelt, prêt à en découdre.

— Non, pas à l'administration. Mme Thamaron m'a chargé de prier Monsieur… Madame désire parler au monsieur qui lui a lancé les fleurs…

Mme Thamaron ! Un doux effroi le parcourut lorsqu'il entendit ce nom qui avait pris entièrement possession de ses pensées.

— Elle veut me parler ? A moi ? demanda-t-il, en proie au plus grand trouble. C'est impossible ! Elle ne me connaît pas ! Il doit y avoir erreur…

— Le monsieur dans la seconde loge, à droite, celui qui a lancé les fleurs, répéta l'employé.

Non, ce n'était pas une erreur. Le Dr Hamersvelt chercha en toute hâte une pièce dans sa poche pour remercier le messager d'une si bonne nouvelle.

— C'est moi. Bien sûr, j'arrive tout de suite, bredouilla-t-il, dites à Madame… ou plutôt non, je viens avec vous. Il n'est pas trop tard ? Où la trouverai-je ?

— Mme Thamaron est dans sa loge. Je vais conduire Monsieur, reprit l'employé.

La cantatrice se leva. Sur un signe de sa main, l'habilleuse et la coiffeuse sortirent de la pièce. Elle fit un pas en direction du Dr Hamersvelt. Elle avait à la main des castagnettes, les lourdes boucles sombres de sa chevelure étaient coiffées avec le savant désordre exigé par son rôle. L'ampoule électrique suspendue dans un petit panier métallique au-dessus du miroir répandait une lumière incertaine sur les flacons et les coupelles de la table de toilette, sur le rideau de velours rouge qui cachait la fenêtre, sur les rubans de soie, les photographies pâlies et les couronnes de laurier jaunies qui étaient accrochées au mur.

— Fermez la porte, s'il vous plaît, dit la cantatrice.

Il obéit.

— Et maintenant parlez ! Faites vite, nous n'avons que quelques minutes, l'entracte va bientôt être fini. Qui êtes-vous ?

— Docteur Frédéric Hamersvelt, fit-il, excusez-moi, madame, de ne pas m'être présenté tout de suite…

— Et qu'avez-vous à me dire ?

— Que je n'avais jamais encore vu pareille Carmen,

madame, reprit Hamersvelt, que je suis enchanté, ravi, que votre voix, votre façon de jouer m'ont transporté…

— Laissez de côté toutes ces phrases et venez-en au fait, interrompit la cantatrice, qu'avez-vous à me faire savoir ?

— Rien d'autre que ce que je vous ai dit, répondit le Dr Hamersvelt, interloqué.

— Vraiment ? Et c'est pour cela que vous avez choisi des cyclamens blancs ? Allez dire à celui qui vous envoie…

— Celui qui m'envoie ? Personne ne m'a envoyé ! s'écria Hamersvelt.

Un moment de silence s'installa, tandis que la cantatrice le dévisageait du regard.

— Qui vous a envoyé ici ? reprit-elle.

Le Dr Hamersvelt était en plein désarroi.

— C'est vous-même qui… l'employé du théâtre… C'est peut-être un malentendu. L'employé m'a dit que vous souhaitiez me parler. Je n'aurais jamais osé…

Elle rejeta sa tête en arrière d'un mouvement brusque.

— Vous faites semblant de ne pas comprendre, n'est-ce pas ? Je vous demande sur l'ordre de qui vous êtes venu à l'opéra !

— Sur l'ordre de personne, répondit-il, complètement décontenancé, je suis venu pour vous écouter, pour aucune autre raison.

— Vraiment ? Simplement pour m'écouter ? dit-elle (il y avait dans sa voix un ton de supériorité ironique, un léger accent de mépris), c'est étonnant ! Vous ne vous attendez tout de même pas à ce que je vous croie ?

Le ton ironique et méprisant fit retrouver tout son calme au Dr Hamersvelt.

— Je suis étranger dans cette ville, je ne connais personne au Caire, dit-il, j'ai lu votre nom sur le programme.

— Et vous ne le connaissiez pas auparavant ?

— Non, chère madame. Mais je vous ai vue une heure plus tard à l'hôtel Shepheard et l'on m'a dit qui vous étiez.

— Et les fleurs ? Les cyclamens blancs ? Vous n'allez pas me dire que c'est par hasard que vous les avez choisis ?

— Certes, non, chère madame, dit-il d'une voix calme et décidée. J'étais assis ce soir tout près de votre table, à la terrasse de l'hôtel, et je vous ai entendue parler de cyclamens blancs. C'est alors que j'ai eu l'idée de… Je voulais vous faire plaisir, je n'y étais peut-être pas autorisé et il semble bien d'ailleurs que je n'ai pas réussi…

Elle garda à nouveau le silence pendant un moment, cherchant encore à lire sur son visage.

— Vous vouliez seulement me faire plaisir ? dit-elle (dans sa voix profonde et mélodieuse avait disparu toute nuance d'ironie).

— Rien d'autre, assura-t-il, croyez-moi !

— Le puis-je vraiment ? fit-elle d'un ton songeur. Mais c'est vrai, vous n'avez pas l'air d'être l'une de ses créatures… Vous aurais-je mal jugé ?

Elle avait parlé tout bas, rien que pour elle-même. Il n'avait compris que ses derniers mots.

— J'ai pensé que les cyclamens étaient vos fleurs préférées, dit-il.

— Ils l'ont été. Autrefois. Ils sont aujourd'hui pour moi de mauvais signes.

La cloche du chef de plateau retentit à la porte. La cantatrice jeta un rapide coup d'œil dans le miroir. Puis elle se tourna vers le médecin.

— C'est le début du troisième acte. Excusez-moi, monsieur, tout cela était peut-être effectivement un malentendu.

— Je bénis ce malentendu, dit le Dr Hamersvelt, décidé à tirer profit d'une situation qui tournait à son avantage, j'ai été

si heureux, chère madame, lorsque vous m'avez fait appeler ! Pourrais-je vous revoir ?

Elle sourit. Tout air de rudesse, de sévérité avait depuis longtemps disparu de son visage.

— C'est vrai, je n'ai même pas eu le temps de vous remercier pour ces fl… pour votre délicate attention. C'est d'accord. Attendez-moi à la fin du spectacle devant l'entrée des artistes. Vous y trouverez ma voiture.

Lorsque l'orchestre se tut et que le rideau tomba sur le groupe de sbires et de soldats qui entouraient Don José, le Dr Hamersvelt était déjà dans la rue.

Il dut attendre un long moment. Elle arriva enfin, pressée, entourée par une foule d'admirateurs enthousiastes qui assiégeaient l'entrée des artistes.

Le Dr Hamersvelt sortit de l'obscurité et ôta son chapeau pour la saluer.

C'est alors que, pour la première fois, il prit conscience du caractère osé et incongru de sa situation. Cette femme était jeune, belle, courtisée, adulée par tous les jeunes gens, toute la ville ne parlait que d'elle. Et lui ? Il n'était plus tout jeune. Sur ses tempes apparaissaient les premiers cheveux blancs. Il n'avait pas l'habitude du monde. Quatre années à Kordofan ! Il avait presque désappris à parler avec les femmes. Etait-il seulement connu ? Ses collègues, en Europe, avaient lu ses travaux et les avaient exploités, mais cela ne s'appelait pas de la célébrité, cela ne pouvait pas compter à ses yeux à elle ! Que cherchait-il ici ? Pourquoi avait-il attendu si longtemps à ce coin de rue ? Il sentit tout-à-coup que le destin et sa propre folie l'avaient poussé à une place qui n'était pas la sienne.

Mais il n'avait plus le temps de se laisser aller à ses pensées.

— Vous êtes là, dit la cantatrice, je ne vous avais pas vu et j'ai cru que vous aviez perdu patience. Cela a duré un bon moment. Vous n'êtes pas lâché, n'est-ce pas ?

D’un geste engageant de la main, elle désigna la place à côté d’elle. Le Dr Hamersvelt hésita. L’espace d’une seconde, il songea à prendre congé avec quelques mots d’excuse, à achever l’aventure avec un baiser sur sa main. Mais soudain, il se vit assis à ses côtés, tandis que la voiture démarrait.

— Si cela ne vous dérange pas, nous allons passer par le pont Kasren, proposa la cantatrice, puis par le quartier Ismaël. Cela fait un détour, mais par une si belle soirée, j’aime bien faire une petite promenade. Cela calme les nerfs.

Jetant un dernier regard sur l’opéra, avec un sourire et un léger soupir, elle poursuivit :

— C’est si beau, toujours nouveau et émouvant, même quand on connaît le rôle par cœur, qu’on l’a déjà chanté je ne sais combien de fois, on ne peut pas s’empêcher d’être complètement pris…

Elle se retourna et fit encore un signe de la main vers la foule, dont les cris et les applaudissements s’enflèrent, avant de cesser brusquement lorsque la voiture obliqua dans la Sharia el-Baidak.

Le Dr Hamersvelt commença à louer en termes admiratifs l’incomparable voix de la cantatrice, son jeu de scène inspiré, son interprétation. Il était parfaitement conscient qu’il ne lui répétait là que ce qu’elle avait déjà entendu mille fois. Mais en lui parlant ainsi de choses ressassées, il perdait un peu de sa timidité et les mots lui venaient d’eux-mêmes.

Elle écouta ses éloges avec attention. Elle lui dit qu’elle appréciait le jugement de quelqu’un qui avait apparemment de l’expérience en ce domaine. Le Dr Hamersvelt confirma qu’il était allé écouter, avant la guerre, dans sa jeunesse, la Materna, la Lind et même la grande Patti – l’évocation de ce souvenir suscita d’ailleurs en lui une désagréable sensation, car elle lui fit aussitôt penser à nouveau à ses tempes grisonnantes, à ses cheveux déjà clairsemés… D’un geste machinal, il descendit plus bas son chapeau sur son front.

— Il est rare de rencontrer dans ce pays des gens qui aient un véritable sens artistique, poursuivit la cantatrice. Les gens sont facilement enthousiastes, certes, mais il leur manque la capacité à juger par eux-mêmes —je m'en suis rendue compte. Votre succès, au fond, est celui de votre imprésario, et si le bon Repiquet – c'est le nom de mon imprésario – avait l'idée d'aller saluer devant le rideau, il serait parfaitement dans son droit. Mais ne parlons plus de théâtre. Vous disiez que vous ne connaissiez pas Le Caire. Vous arrivez d'Europe ?

— Non, chère madame. J'arrive de la région du Nil supérieur, de Kordofan. Cela fait quatre ans que je vis à El-Obeid.

C'était la première fois que la cantatrice entendait le nom de cette ville.

— On peut vivre là-bas ? demanda-t-elle, et comme le Dr Hamersvelt ne disait rien, elle donna elle-même aussitôt la réponse : Pourquoi pas, après tout ? Peut-être vit-on même là-bas plus tranquillement, plus paisiblement que dans les grandes villes d'Europe.

Le Dr Hamersvelt secoua la tête.

— Non, très chère madame, il ne faut pas que vous imaginiez la vie à El-Obeid de manière aussi idyllique. Je mène depuis quatre ans une lutte sans merci, qui ne me laisse aucun répit…

— Des animaux sauvages ? demanda-t-elle.

— Oui et non. Pas exactement ce qu'on entend d'habitude sous le terme d'animaux sauvages. L'ennemi que je combats est bien plus dangereux que le lion ou le serpent. Il surgit toujours là où on ne l'attend pas, il est là sans qu'on le sache, il vous guette…

Il sentit soudain la main agrippée à son bras.

— De quoi parlez-vous ? souffla-t-elle.

— De mon métier. Je suis médecin, bactériologiste.

L’ennemi que je combats depuis quatre ans est un petit insecte, la mouche tsé-tsé, responsable de la maladie du sommeil… Qu’est-ce qui vous a effrayée, chère madame ? Elle desserra l’emprise de sa main.

— Ce n’est rien, reprit-elle, c’est ce que vous avez dit à propos de cet ennemi qui vous guette dans l’ombre, qui est là sans que vous vous en doutiez… Je pensais à autre chose, excusez-moi… Voici le Nil.

Le miroir pâle du fleuve surgit devant eux, baigné de la lumière blafarde du clair de lune. Durant un moment, le clapotis sourd des vagues indolentes les accompagna dans leur promenade nocturne. Puis le chemin obliqua : arbres, maisons, murs de pierre, portails clos, fenêtres sombres ou éclairées défilèrent en silence sous leurs yeux.

— Exprimer encore un désir, en un instant pareil, semblera bien téméraire, fit le médecin. Peut-être vais-je rompre le charme et me réveiller de mon rêve dans ma chambre d’hôtel… Et pourtant… je ne peux m’en empêcher, la nature humaine est ainsi faite. J’ai encore une prière à vous adresser…

— Laquelle ?

— Vous allez sans doute me trouver bien prétentieux. Vous avez chanté ce soir pour tout le monde, pour tous ceux qui étaient venus vous écouter. Pourriez-vous maintenant…

— Pour vous seul ?

— Pour moi seul et pour les étoiles…

Elle sourit, puis commença à chanter à voix basse un air dont il ne comprit pas les paroles. Il reposa sa tête en arrière et écouta. La voiture ralentit dans une étroite ruelle et le Dr Hamersvelt fut soudain envahi à nouveau par le sentiment douloureux d’une quête inutile, comme si la cantatrice n’était pas assise à ses côtés. Et il reconnut, dans la ruelle qu’ils traversaient, la Sharia Elfi Bey, avec le petit théâtre, l’école française et le bureau du télégraphe.

La cantatrice s’était tue, il sortit brusquement de sa rêverie.

— Ce n'était pas Carmen, dit-il, ce n'était pas un air d'opéra.

— Non, c'est une chanson russe de mon enfance. Cela s'appelle Le Cosaque et le rossignol. J'ai grandi en Russie, je ne vous l'ai pas déjà dit ? J'aime cette chanson plus que tous les airs d'opéra, elle est à la fois si simple et si triste… « L'automne, sous la robe pourpre des trembles…» : ce sont les premiers mots. Cela vous a plu ?

— Je comprends pourquoi vous aimez cette chanson. Il n'y a aucune autre mélodie qui corresponde si bien à votre nature…

— Vous parlez sans savoir… Me connaissez-vous donc ? Que savez-vous de moi ?

— Oh, je sais beaucoup de choses ! Que vous pouvez être très dure et très forte. Que vous n'aimez pas les grandes villes d'Europe, que vous avez peur d'une petite fleur blanche, que vous chantez comme un ange, que vous n'êtes pas heureuse…

La voiture s'arrêta.

— Vous savez aussi que je ne suis pas heureuse, reprit-elle, et vous… Êtes-vous heureux ?

— Je l'ai été aujourd'hui. Je l'étais jusqu'à cette minute. La promenade a été trop courte. Vous reverrai-je ?

Il attendit une réponse, tandis qu'il l'aidait à descendre de voiture. Ils montèrent l'escalier qui menait de la rue à l'hôtel Shepheard. Au sommet des marches, au bout de la balustrade, ils s'arrêtèrent. Elle lui tendit la main.

— Je vous remercie, dit-elle, et si le hasard devait faire que…

Il ne lâcha pas sa main.

— Voulez-vous vraiment que mon bonheur dépende des caprices du hasard ?

Une ombre passa sur son visage. Elle regarda par-

dessus la balustrade les cimes des grands palmiers secouées par le vent.

— Votre bonheur ? répéta-t-elle, que ce soit pour vous un bonheur de me revoir, c'est ce que je me demande. Mon amitié porte rarement bonheur…

— Vous plaisantez !

— Je ne plaisante pas. Cette ville est si inquiétante, si grande, si étrangère, tantôt assourdissante, tantôt silencieuse comme la mort. J'ai toujours peur de quelque chose. J'ai souvent l'impression que des yeux cruels me suivent partout où je vais. Peut-être que…

Elle se tut et tendit l'oreille. Depuis la rue ne parvenait d'autre bruit que celui de la voiture qui s'éloignait lentement. Elle vit le regard implorant du médecin et poursuivit :

— Mais comme ces fleurs, ces cyclamens blancs, venaient de vous et de personne d'autre, il n'y a aucune crainte à avoir, nous pouvons nous revoir. Je passe les journées où je n'ai pas de répétition là-bas, à Héliopolis. Si vous avez l'occasion de…

Il se pencha sur sa main, avec gratitude.

Appuyé contre le mur de la villa d'en face, il resta encore un long moment dans l'obscurité, à regarder vers ses fenêtres. A plusieurs reprises, il aperçut son ombre qui glissait, l'espace d'une seconde, sur les rideaux… Il suivit tous ses gestes en pensée… « Elle entre maintenant dans sa chambre, se regarde dans son miroir…» La porte-fenêtre du balcon s'ouvrit et il l'aperçut encore une fois.

La lumière tamisée de la lampe de chevet tomba par la fenêtre ouverte. Pendant plusieurs minutes, le balcon fut plongé dans une lumière violette. Elle lui tournait à moitié le dos et laissait la fraîcheur de la nuit caresser son front ; le châle blanc qu'elle avait jeté sur ses épaules ondoyait au vent. Puis elle disparut, comme un rêve qui s'évanouit ; la fenêtre se referma, la lumière violette s'éteignit.

Soudain des pas retentirent dans l'obscurité. Un homme s'approcha du Dr Hamersvelt, le salua simplement, avec une

certaine négligence, et lui demanda du feu pour allumer sa cigarette.

Le Dr Hamersvelt sortit son briquet. Lorsque la flamme jaillit, l'étranger le dévisagea d'un regard perçant. Il jeta sa cigarette sur la chaussée.

— Merci, dit-il, ce n'est plus la peine. Quelle heure avez-vous ?

— Bientôt deux heures. Deux heures moins dix exactement.

— Il est l'heure de rentrer chez vous, dit l'étranger.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'il est temps pour vous de rentrer, répéta l'inconnu à voix haute, en détachant chaque mot.

Puis il porta la main au bord de son chapeau en signe de salut et disparut l'instant d'après dans l'obscurité.

Tel fut le premier des événements étranges qui, dans leur déroulement précipité, conduisirent contre sa volonté le Dr Hamersvelt sur les bords de l'océan Arctique au lieu de Haarlem.

Cinq minutes de gloire

Par-dessus le mur d'enceinte du jardin, on pouvait apercevoir le bâtiment blanc de la gare, les dattiers et les figuiers d'un petit village de fellahs dont les masures de terre battue étaient adossées aux dunes du désert. Depuis les ruines de ce qui avait été autrefois le sanctuaire du dieu-soleil à tête de faucon, un sentier conduisait entre les champs de riz et de canne à sucre vers un ruisseau qui servait de lavoir aux femmes de fellahs et d'abreuvoir au bétail. Un troupeau de chèvres descendait ce sentier, ainsi qu'une femme à la peau brune, avec une cruche sur la tête et deux autres seaux dans les mains, accompagnée d'un ânier qui courait derrière sa bête au galop, tenant le bout de son haïk à rayures bleues entre les dents.

Le Dr Hamersvelt était allongé à l'ombre des sycomores. Il ne quittait pas du regard la cantatrice qui, dans un mélange d'anglais, de français et de quelques mots d'arabe, essayait de faire comprendre au propriétaire du jardin qu'elle ne remettrait plus jamais les pieds ici si elle le voyait encore une fois frapper son buffle, la pauvre bête qui, là-bas dans la rizière, actionnait le puits. C'était lâche et grossier de sa part.

L'Arabe leva les bras au ciel et baissa la tête. Il n'avait rien compris, mais devinait confusément qu'il avait fâché l'étrangère et qu'il risquait de perdre les deux piastres qu'elle lui donnait chaque jour parce qu'elle aimait à venir se reposer sur l'herbe de son jardin à lui, et non pas sur celle de son voisin.

La cantatrice se tourna vers le Dr Hamersvelt qui l'accompagnait fidèlement depuis deux jours.

— Il m'a promis qu'il ne le ferait plus, dit-elle, il a de si bons yeux. Donnez-lui deux courousch !

L'Arabe prit les deux pièces d'argent, les porta solennellement à son front et à ses lèvres.

Le Dr Hamersvelt se releva. Ses yeux aveuglés par le soleil ardent suivirent la cantatrice qui, avec l'entrain d'une petite fille frivole, se mit à courir sur le sentier après les lézards couleur d'émeraude. Entre les buissons d'euphorbes surgissait ici et là sa robe lilas dont le léger et fin tissu ressemblait à un voile laissant deviner tous les mouvements de ses membres délicats. Des désirs assaillirent sa conscience avec la violence d'un ennemi conquérant. Hier encore, l'idée de l'éventualité d'un changement quelconque dans sa vie l'eût rempli d'angoisse. Il n'en était plus là. Il pouvait bien perdre désormais tout ce à quoi il avait jusqu'à cette heure accordé valeur et importance dans sa vie : son travail, la volonté de se faire un nom dans la science, la maison de ses rêves entre Haarlem et Leyde – tout cela lui était désormais indifférent. Peu importe qu'il gâche sa vie, cette femme était son destin, il lui appartenait.

Elle revint vers lui, les joues rouges, la respiration haletante, avec dans ses yeux d'enfant un peu de déception et de rancœur contre elle-même, dans la mesure où aucun lézard ne s'était laissé attraper. Heureuse et fatiguée à la fois, elle se jeta dans l'herbe. Sa robe lilas glissa légèrement sur son épaule droite. Elle resta étendue un moment ainsi, puis elle leva la tête et dit sur le ton d'une enfant gâtée qui veut qu'on lui raconte des histoires :

— Racontez-moi quelque chose ! Vous êtes bien silencieux, aujourd'hui. Vous m'avez narré hier des histoires si amusantes sur Ceylan et les Ceylanais.

— Vous voulez que je vous raconte des histoires ? Volontiers. J'ai eu ce matin une aventure amusante. Mais l'histoire n'a malheureusement pas de chute. Cela ne fait rien… Est-ce que je ressemble à un ténor italien ?

— Absolument pas ! dit la cantatrice, vous ressemblez à… Attendez, laissez-moi réfléchir… Vous ressemblez à un capitaine anglais très correct, très bien élevé… Cela ne vous est jamais venu à l'idée ?

Le Dr Hamersvelt sourit discrètement.

— Ce matin, en descendant dans la rue, reprit-il, j'ai été durant cinq minutes une célébrité internationale. C'est un sentiment très agréable d'être célèbre, je l'avoue, inédit pour moi. Les gens s'arrêtaient pour me regarder… C'était merveilleux. J'ai même été photographié et ma photo va être publiée dans une revue illustrée…

— Vraiment ? « Le célèbre bactériologiste, le Dr Hamersvelt, quitte l'Afrique pour retourner chez lui, en Hollande…»

— Mais non, je n'ai pas cet honneur, fit le médecin. Ce que je fais moi, Dr Frédéric Hamersvelt, que je reste en Afrique ou que je retourne en Europe, n'intéresse absolument personne, excepté peut-être mon chef, M. Wilcox, qui est au reste un parfait ignorant. Ce n'est pas cela. Je vous ai dit que l'on m'avait pris pour un ténor italien. L'un des deux reporters a affirmé qu'il me connaissait depuis des années, m'a appelé « Commendatore » et n'a pas arrêté de me serrer la main. J'ai eu beau lui montrer mes papiers, rien n'y a fait, il a persisté à me prendre pour le maestro. Finalement, je lui ai fait plaisir et j'ai accepté de me laisser photographier.

— C'est tout ? demanda la cantatrice, vos histoires de Ceylan étaient plus amusantes.

— Je vous ai dit que celle-ci n'avait pas de chute.

Lorsqu'ils m'ont eu photographié, ils m'ont planté là, comme si je ne les intéressais plus. Et tous les gens autour de moi se sont dispersés. Plus de maestro, de Commendatore – j'étais redevenu l'obscur Dr Hamersvelt et je songeais que… Mais vous voulez sans doute que je me taise, très chère, vous voulez dormir un peu ?

Elle était étendue, les yeux fermés ; elle avait oublié l'opéra, Carmen, les répétitions, l'attaque difficile de l'acte II scène 3, la ridicule crinière d'artiste du chef d'orchestre, l'échange de télégrammes de Repiquet avec la Scala de Milan, ses collègues, le pianiste qui la faisait répéter, l'aventure arrivée au Dr Hamersvelt et les stupides lézards qui ne voulaient pas se laisser attraper.

Elle dormait. Ou plutôt, elle faisait semblant. Autour de sa bouche se dessinait un petit sourire moqueur à l'endroit de cet homme si bien élevé, qui se conduisait aussi correctement avec elle. Une fraction de seconde, ses paupières se soulevèrent… Non, elle dormait. Si calme et régulière était sa respiration…

Autres cyclamens…

La grande salle de restaurant de l'hôtel Shepheard vibrait et résonnait d'un brouhaha de voix dans toutes les langues du monde, tandis que l'orchestre jouait en sourdine un répertoire international.

Le Dr Hamersvelt s'amusa de l'étonnement du garçon qui avant-hier encore l'avait placé avec un geste protecteur à une table voisine de celle de la cantatrice et qui voyait aujourd'hui le médecin s'avancer directement, d'une démarche décidée, vers la table de Lydia.

Elle l'attendait. Un ruban d'argent barrait ses cheveux, tel un diadème. Sur la guipure noire de sa robe fleurissaient des roses de soie rouge sang. Elle lui tendit sa fine main à baiser.

Ils parlèrent comme de vieux amis durant tout le souper et la cantatrice se souvint de s'être produite l'année dernière durant une semaine à Amsterdam.

— Une semaine seulement ? demanda Hamersvelt, un peu blessé dans son sentiment patriotique.

— Oui, une semaine seulement… j'ai dû rompre mon contrat (une ombre passa sur son visage), mais j'ai appris à aimer Amsterdam, cette ville d'une beauté si particulière.

Hamersvelt acquiesça d'un signe de tête satisfait.

Amsterdam… Comme ce nom résonnait de manière à la fois familière et étrange dans sa bouche !

— Seriez-vous allemande, chère madame ?

— Russe… je ne vous l'ai pas déjà dit ? Russe-allemande…

Elle lut dans ses yeux la question qu'il voulait lui poser et ajouta :

— Cela fait bientôt deux ans que je suis en tournée…

— Deux ans ? Et vous étiez avant à l'opéra de Moscou ? Ou de Saint-Pétersbourg ?

— Ni l'un ni l'autre, répliqua-t-elle.

— Alors où ? demanda-t-il avec curiosité.

— Nulle part. Je n'ai jamais fait partie de telle ou telle troupe. Il y a deux ans, je n'avais même pas encore commencé à chanter… Tout au moins en public.

Hamersvelt savait que la Révolution avait contraint beaucoup de dames de la société russe à quitter leur pays et à gagner leur vie de quelque manière. De grandes duchesses travaillaient à Paris comme serveuses, de vraies princesses se produisaient comme danseuses dans des bastringues. Il secoua la tête avec un air désapprobateur. Comme le monde avait changé…

— Eh oui, dit-il en jetant un regard compatissant à Lydia, la situation politique intolérable vous a, vous aussi, chassée de votre patrie !

— Une situation intolérable ! reprit-elle vivement en regardant distraitement l'agitation de la salle.

— Et vous voyagez toute seule de par le monde ?

— Pas du tout. Ma femme de chambre m'accompagne.

— Une femme de chambre !…

— Presque une amie ! Et puis il ne faut pas oublier mon imprésario, M. Repiquet, qui négocie pour moi tous les engagements et que je rends fou avec mes sautes d'humeur.

— Vous n'êtes pas mariée ? laissa échapper Hamersvelt.

Elle lui jeta un regard sévère, chargé de réprobation. Mais il avait l'air si franc, sur son visage se lisait une sympathie si sincère, une si amicale préoccupation de sa personne qu'elle

ne pouvait pas lui en vouloir. Seule sa voix prit un ton légèrement plus froid lorsqu'elle lui répondit :

— Je n'ai pas de mari…

Avec toute l'ingénuité qu'avait pu lui donner un séjour de quatre années au milieu des indigènes de Kordofan, le médecin poursuivit son interrogatoire :

— Et vous n'en avez jamais eu ? Jamais ?…

Lydia lui fit les gros yeux.

— Si, reprit-elle enfin, partagée entre l'amusement et la mauvaise humeur, il y en a eu un autrefois… Il y a longtemps… Mais je suis séparée de lui.

Elle regarda nerveusement autour d'elle, comme si elle voulait s'assurer que personne ne l'écoutait. Puis elle ajouta à voix basse, avec un sourire amer :

— Et depuis ce temps-là, je n'ai plus laissé aucun homme jouer un rôle dans ma vie.

Le Dr Hamersvelt n'aurait su dire exactement pourquoi ces mots le remplissaient de satisfaction. Un sentiment chaud et fort envahit son cœur. S'il avait osé, il aurait à cet instant saisi et tendrement pressé la petite main blanche de Lydia.

— Vraiment ? dit-il sur un ton plus affectueux qu'incrédule, et cela va-t-il durer ?

— Probablement.

— Vous devez quand même rencontrer, au cours de tous vos voyages de par le monde, des hommes qui suscitent votre intérêt ?

La cantatrice parut réfléchir durant un moment.

— Docteur, fit-elle ensuite d'un ton grave et insistant, docteur, il ne fait pas bon me fréquenter. Ce n'est pas aussi inoffensif qu'il peut paraître.

— Certes non, chère madame ! confirma le médecin avec un sourire, c'est très dangereux !

— Vous ne savez pas ce que vous dites, cher docteur. Croyez-moi, le simple fait d'être là, assis à ma table, est déjà une imprudence…

— Probablement, dans la mesure où tout le monde m'envie…

— Envier n'est pas le mot juste.

— Je ne crains personne,.chère madame !

— Que vous soyez capable d'affronter tous les dangers du désert et de la solitude, je le crois volontiers. Que vous n'ayez pas peur du venin de votre mouche tsé-tsé, également ! Mais le danger que je fais courir à tous ceux qui croisent mon chemin est d'une tout autre nature…

Le docteur saisit le verre taillé devant lui, dans lequel montaient les bulles claires d'un romanée mousseux, rosé.

— Je suis absolument conscient du danger, dit-il en levant son verre avec galanterie.

Lydia ferma presque imperceptiblement les paupières.

— Ne me faites pas de compliments ! Je sais pourquoi j'écarte tous les hommes de mon chemin… Après chaque représentation, ma loge est pleine de fleurs… Et puis il y a aussi les lettres. La plupart du temps, je les brûle sans les avoir lues !

— J'ai donc eu beaucoup de chance que vous fassiez une exception pour moi…

— N'y voyez pas nécessairement de la chance. Appelez cela plutôt de… laissa-t-elle tomber d'un air songeur.

Elle se tut. Il vit son regard qui commençait à se voiler. Ses yeux s'étaient soudain mouillés.

— Ecoutez !… Ecoutez donc !

Le médecin hollandais tendit l'oreille. L'orchestre, dans un coin de la salle de restaurant, avait attaqué un nouveau morceau. C'était… oui, c'était bien l'étrange mélodie, la chanson russe du cosaque et du rossignol, de l'automne et du

feuillage pourpre des trembles, la mélodie nostalgique que Lydia avait chantée hier pour lui dans la Sharia Elfi Bey. Lorsque le morceau fut fini, elle posa sa main sur la sienne.

— Je vous remercie, dit-elle, c'est une charmante attention de votre part.

Il la regarda sans comprendre.

— Ma chanson préférée… que vous avez fait jouer pour moi.

— Je ne sais pas, bredouilla le Hollandais.

— Mais je n'arrive pas à comprendre comment les musiciens la connaissent… Vous avez la partition ?

— Je vous assure que…

— Ne niez pas ! Vous êtes le seul à être au courant…

— Le seul ? Une autre personne peut savoir que vous aimez cette chanson.

Elle saisit violemment le bras du Dr Hamersvelt. Ses doigts se serrèrent convulsivement autour de la manche de son frac.

— Personne ne peut le savoir, murmura-t-elle avec un tremblement dans la voix, je ne connais ici personne d'autre que vous, je n'ai parlé à personne… Ne plaisantez pas avec cela, je vous en prie ! Pourquoi niez-vous… ?

— Je ne nie rien, répliqua le Dr Hamersvelt en haussant les épaules d'un geste conciliant.

L'inquiétude soudaine qui avait saisi Lydia lui était incompréhensible. Peu importait après tout qui avait commandé le morceau à l'orchestre. Probablement en avait-elle déjà souvent parlé autour d'elle. Avec sa femme de chambre… ou avec son imprésario. Il était fort possible que quelqu'un ait entendu leur conversation ; lui-même avait d'ailleurs appris de cette manière, il y a quelques jours, à la terrasse de l'hôtel, quelle était sa fleur préférée. Il ne jugea pas nécessaire de lui faire part de toutes ses hypothèses. Les longs

discours n'étaient pas son fort. Sans dire un mot, il attira la main de Lydia vers ses lèvres.

— Je vous remercie, dit-elle avec émotion, et aussi pour les fleurs… Vous me gâtez. Vous avez transformé toute ma chambre en un vrai parterre de cyclamens…

Le médecin écarquilla les yeux et reposa brutalement son verre sur la table.

— Des cyclamens ? reprit-il, décontenancé.

— Oui, fit-elle en souriant, depuis que je sais que vous avez réussi à deviner quelle était ma fleur favorite et que les cyclamens blancs viennent de vous, ils ne me font plus du tout peur…

— Moi ?… Des cyclamens ? répondit le Hollandais un peu troublé, hier, dites-vous ?…

Il y avait là encore un malentendu. Il se voyait une nouvelle fois attribuer une attention dont il ignorait tout. Il n'eut plus envie, soudain, d'entretenir la confusion par son silence approbateur. Il secoua la tête.

— Vous continuez à nier, dit-elle d'un ton un peu énervé, mais en conservant son sourire.

— Je dois vous avouer que je n'en savais rien du tout.

— Ce n'est pas vous qui avez envoyé les cyclamens ?

— Je n'ai ni envoyé les cyclamens ni commandé la chanson russe, je vous en donne ma parole !

Brusquement, le sourire disparut de son visage. Elle le regarda, pétrifiée.

— C'est vrai, poursuivit-il d'un ton décidé, je vous ai envoyé une seule fois des cyclamens – il y a quelques jours, au théâtre, pendant la représentation – un tout petit bouquet… Et l'impression qu'il a produite sur vous ne m'a pas encouragé à renouveler mon geste. J'avais d'ailleurs eu toutes les peines du monde à trouver au Caire ces quelques rares cyclamens blancs, il est quasiment impossible d'en acquérir davantage…

Il s'interrompit. Le visage de Lydia était d'un seul coup métamorphosé, pétrifié et médusé de terreur. Des ombres profondes s'abattirent autour de ses paupières. Ses narines tremblaient.

— Qu'avez-vous, chère madame ? demanda-t-il, effrayé. Elle fut secouée par un rire nerveux, presque silencieux.

— Je connais quelqu'un à qui rien n'est impossible, souffla-t-elle d'une voix étranglée, et je sais maintenant de qui viennent ces fleurs.

— Vous le savez ?

— Je vous avais prévenu… ! Il est trop tard, maintenant ! Demandez l'addition. Nous partons.

— L'addition ! cria le Dr Hamersvelt, consterné.

Il mit la main à sa poche intérieure, s'aperçut qu'elle était vide. Soudain inquiet, il tâta précipitamment toutes les autres poches de son habit. Rien, absolument rien… Il se sentit blêmir.

— Que cherchez-vous ? s'enquit Lydia.

— Mon portefeuille ! s'écria-t-il.

— Perdu ?

— Volé !

— Vous en êtes sûr ? Regardez bien !

Il examina encore une fois, plus lentement, systématiquement, le contenu de toutes ses poches.

— Peut-être l'avez-vous oublié dans votre chambre…

— Je l'avais il y a un instant.

— Quand ?

— Je l'avais à la main pendant que je parlais au portier. Je me souviens parfaitement l'avoir remis ensuite dans ma poche… là, à gauche, où je l'ai toujours. Or il a disparu…

— C'est étrange…

— Il y avait pas mal d'argent, mon passeport, des lettres, des documents !

Le garçon s'était approché de la table.

— Monsieur a demandé l'addition ? demanda-t-il poliment.

— Oui… c'est cela… bredouilla Hamersvelt, mais allez demander auparavant si un portefeuille de cuir rouge n'a pas été trouvé…

Lorsque le garçon fut parti, le médecin dit à Lydia :

— Je vais tout de suite déposer plainte ! Le Caire est vraiment un repaire de pickpockets !

Lydia avait apparemment recouvré son calme. D'un geste énergique, elle retint le Hollandais qui voulait se lever, se pencha vers lui au-dessus de la table et lui dit d'un ton précipité :

— Ecoutez-moi, docteur Hamersvelt. Peu importe que vous alliez déclarer ou non le vol. Vous ne reverrez plus jamais votre portefeuille. Ce n'est pas un vol ordinaire. Celui qui l'a perpétré n'est pas intéressé par votre argent. Vous ne comprenez toujours pas ce qui se passe autour de vous, vous ne voulez toujours pas croire que vous êtes en grand danger…

— Qu'est-ce qui me menacerait ? demanda le Dr Hamersvelt, un peu impatienté, je ne suis plus un enfant, je saurai me défendre ! Dites-moi donc enfin ce que je dois craindre…

— Je n'en sais rien, s'écria-t-elle, et c'est justement cela qui est terrible ! La catastrophe peut arriver à chaque instant. Vous allez faire exactement ce que je vous dis. Et d'abord : voici mon porte-monnaie…

Le Dr Hamersvelt la regarda, éberlué, puis secoua la tête :

— Je ne peux quand même pas…

— Quoi ?

— Je ne peux quand même pas accepter de l'argent de votre part, murmura-t-il, au comble de l'embarras.

— Il le faut ! Ne m'interrompez pas sans cesse. Nous n'avons pas de temps à perdre avec ces gamineries ! Maintenant, je vais me lever de table, vous souhaiter bonne nuit et m'en aller…

— Non, dit fermement le Hollandais, il n'est pas question de vous abandonner face au danger !

— Mais ce n'est pas moi qui suis en danger ! Comprenez donc enfin ! Il s'agit de vous, de vous seul ! Il faut que vous m'obéissiez, c'est votre seule chance ! Donc, vous allez prendre congé de moi en y mettant les formes, puis vous resterez tranquillement assis à cette table, à fumer un cigare, réglerez l'addition et attendrez un moment. Vous pouvez entre-temps faire venir le directeur de l'hôtel et lui signaler la perte de votre portefeuille. Cela ne servira à rien, car je sais qui vous l'a volé, mais cela vous donnera au moins une contenance… Nous nous revoyons dans un quart d'heure.

— Ici ?

— Non ! Il ne faut plus jamais qu'on nous voie ensemble en public. On épie chacun de vos gestes. Ne faites pas cette tête triste… ! Souriez ! Voilà, comme cela ! Dans un quart d'heure, on viendra appeler un médecin pour une dame qui vient d'avoir un malaise ; vous devez faire en sorte de vous trouver à proximité et de proposer aussitôt vos services. Ma femme de chambre vous conduira chez moi…

Le Dr Hamersvelt la regarda avec surprise.

— Oui, ajouta Lydia en reprenant sa respiration, il n'y a pas d'autre solution. J'espère que vous m'avez bien comprise…

La cantatrice était partie. Elle avait laissé sur la table, devant Hamersvelt, son petit porte-monnaie doré. Il tendit machinalement la main pour le cacher. L'orchestre entonna My Name Is Sugy… Pour maîtriser son émotion, il alluma un cigare.

Rencontre dans l'ombre

Lydia Thamaron habitait un appartement au deuxième étage, composé de deux chambres et d'une salle de bains. Sa camériste occupait la seconde chambre, plus petite. La cantatrice, en descendant de l'ascenseur, courut d'un pas furtif, tourna à l'angle du couloir et, hors d'haleine, poussa la porte de son appartement.

Nina sursauta. Elle était en train de rédiger une lettre d'amour et achevait justement sa phrase : «… Si Madame ne change pas d'avis, j'espère être auprès de toi au mois d'avril, à Rome, mon petit Tonio chéri…»

Lydia se laissa tomber sans un mot dans la chaise longue et cacha son visage dans ses mains.

Nina se pencha sur elle avec sollicitude.

— Que s'est-il passé ?

— Nous y sommes, encore une fois !

— Encore ? s'écria Nina, atterrée, comment est-ce possible… ?

— C'est possible ! C'est possible ! Je ne peux plus vivre ainsi… Je ne veux plus vivre ainsi ! Le destin nous rattrape toujours plus vite !

Lydia promena son regard dans la pièce. Partout, des vases, des verres de cristal aux reflets colorés portaient des cyclamens blancs.

— Qu'on enlève toutes ces fleurs ! s'écria-t-elle d'une voix tremblante, je ne veux plus voir de cyclamens blancs !

Comment ai-je pu imaginer une seule seconde qu'ils pouvaient venir d'un autre que lui…

— Ils ne viennent pas du docteur hollandais ?

— Non ! Ils sont de lui… Il retrouve toujours ma trace, il me traque, me poursuit, me débusque partout – le monde est trop petit pour cette chasse… Qu'est-ce que tu attends ? Je ne veux plus avoir ces fleurs sous les yeux ! Enlève-les !

Nina se dépêcha d'emporter tous les cyclamens dans la salle de bains, puis revint dans la chambre.

— Madame ne devrait plus monter sur scène… Tant que Madame chantera au théâtre, il pourra toujours apprendre…

Lydia l'interrompit brusquement.

— Est-ce que je ne change pas toujours de nom ? Est-ce que je ne disparais pas à chaque fois que je devine son ombre sur mon chemin ? C'est en inconnue que j'arrive dans chaque ville, comme débutante que je me présente à chaque directeur !… Il ne peut quand même pas contrôler tous les théâtres du monde ! Je suis effrayée par l'infaillibilité diabolique avec laquelle il colle à mes talons, par l'inflexibilité avec laquelle il intervient dans ma vie…

— Il a sûrement des espions partout… !

— Partout ! Je ne peux plus faire confiance à personne. J'ai même déjà conçu des soupçons sur Repiquet ! Je suis injuste, aigrie… Si je n'avais pas le théâtre, je deviendrais folle ! Ne plus chanter !… – rends-toi compte ! Comment gagnerais-je ma vie ? Comment te paierais-je, supporterais-je les frais de ma fuite sans fin ?

— Mon Dieu, remarqua Nina, Madame ne serait pas vraiment obligée de toucher des cachets… Combien d'hommes, déjà, se seraient estimés heureux de…

— Tais-toi ! Tu sais bien que tous ces hommes ne peuvent compter pour moi…

— Je sais ! Mais Madame devrait en trouver un qui soit en mesure de la protéger, qui…

— Personne ne peut se protéger contre lui, Nina ! Encore moins moi-même… J'en ai assez ! Il me force à prendre des décisions que je vais peut-être regretter. Je ne veux plus rester sans rien faire, à voir comment chaque homme qui entre dans ma vie, qui s'intéresse à moi et qui m'est sympathique, se trouve frappé par un destin implacable et disparaît inexplicablement. Que leur arrive-t-il ? C'est moi qui, en fin de compte, suis responsable de leur sort ! Tous ceux qui m'approchent vont à leur perte…

— Mais Madame n'en a jamais aimé aucun vraiment, objecta Nina.

— Tu ne comprends pas ! Chacun d'entre eux, sans doute, me serait resté totalement indifférent si je n'avais pas tremblé pour lui dès le premier instant, si je n'avais pas su que je faisais son malheur. Je me parais être à moi-même une criminelle. Dès l'instant où je sais qu'il va m'être arraché, chacun me semble cher, précieux, irremplaçable… Je veux le retenir, je veux le sauver, je m'accroche à lui… et je l'aime. Et maintenant il y a ce docteur africain…

Nina eut un sourire incrédule.

— Mais Madame le connaît seulement depuis trois jours… !

— Il s'est amouraché de moi. C'est un grand enfant naïf… Un savant ! Un homme ! Pendant des années, il n'a vécu que pour son travail au fin fond du Soudan et voilà que, sur le chemin du retour, le malheur veut qu'il me rencontre ! Je ne peux pas le sacrifier comme cela !… Je crois qu'il m'est devenu cher. Cette fois, je serai la plus forte…

La femme de chambre haussa les épaules.

— C'est lui qui est le plus fort !

— Je serai la plus habile !

— Hélas ! Madame, c'est peine perdue ! Que peut toute l'habileté du monde contre la ruse du diable ?

— Je l'empêcherai de courir à sa perte ! Je déjouerai le piège.

— Vous l'aimez donc vraiment, ce docteur ? demanda Nina.

— Oui… je l'aime ! Je ne peux pas faire autrement que de l'aimer, parce que je sens la main cruelle qui se tend vers lui. Mais, cette fois, je préviendrai la destinée ! Il n'aura pas la fin absurde de tous ses prédécesseurs…

— Fin absurde… ?

— Il ne m'aura pas aimée en vain. Si je ne peux pas le sauver, du moins puis-je le récompenser. Ce que voudrait empêcher à tout prix son ennemi va arriver… Je vais me donner à lui…

De ses doigts fébriles, elle dégrafa sa robe et la fit glisser sur ses épaules.

— Descends dans le hall, dit-elle à Nina qui lui passait une robe de chambre en dentelle vert Nil, va tout de suite dans la salle de restaurant et demande un médecin !

— Un médecin !

— Oui… un médecin ! Montre-toi très impatiente et raconte que j'ai eu un malaise soudain…

— Oui, Madame ! Comme vous voulez. Et ensuite ?

— Le Dr Hamersvelt se proposera aussitôt, il est prévenu…

— Il sait que je vais venir ?

— Evidemment ! Tu remontes avec lui ici, c'est la seule possibilité de le faire entrer dans ma chambre sans éveiller les soupçons. Dépêche-toi ! Chaque minute compte !

— J'y vais… Mais de quelle sorte de malaise dois-je parler ?

— Peu importe ! D'une syncope… Fais vite, maintenant ! Elle poussa Nina hors de la pièce, écouta le cœur battant le

bruit de ses pas étouffé par le tapis.

— Nina ! la rappela-t-elle, attends ! Tu n'as qu'à dire que j'ai une migraine, une crise cardiaque, n'importe quoi… Que j'ai besoin d'une piqûre de morphine ! Surtout : ne le laisse pas seul, oblige-le à venir avec toi…

Lydia avait suivi sa femme de chambre dans le couloir, jusqu'à l'escalier. Elle revint lentement sur ses pas. La porte de sa chambre était ouverte et un rai de lumière tombait sur le tapis rouge sombre. Soudain, la lumière du couloir s'éteignit. Lydia sursauta et avança à tâtons le long du mur. Les quelques mètres qui lui restaient à faire lui parurent infinis. Elle avait les jambes lourdes comme du plomb, le cœur qui battait à tout rompre. Depuis le rideau de fenêtre devant laquelle elle devait passer lui parvint un souffle frais. Elle sentait que ses forces pouvaient défaillir à tout instant.

Le rideau n'avait-il pas bougé ? N'était-ce pas là l'ombre d'un homme ?

Un individu sortit de l'obscurité et lui barra le chemin. Elle sentit le souffle d'une haleine chaude sur son visage. Résignée, les bras pendants, elle s'arrêta.

— C'est toi ? C'est vraiment toi ? Pourquoi me poursuis-tu ainsi ? murmura-t-elle dans un souffle.

— Parce que tu m'appartiens à moi et à personne d'autre ! dit une voix dans le noir.

— Quand me lâcheras-tu ?

— Jamais !

— Que cherches-tu ?

— Reprendre un jouet à un petit enfant, avant qu'il ne fasse des dégâts.

— Qui t'a dit que j'étais ici… ?

— Il n'y a pas d'endroit au monde où je ne puisse te retrouver…

Son orgueil se cabra en un geste sauvage de défi.

— Cette fois, tu arrives trop tard, fit-elle, tu peux sans doute te venger…, mais tu ne peux plus rien empêcher…

— On verra.

Une sonnette cristalline retentit dans l'escalier. Quelque part une porte claqua. Un courant d'air fit presque s'envoler le rideau.

Lydia poussa un petit cri et, à moitié terrassée par l'émotion, chancela vers la porte de sa chambre, se précipita à l'intérieur et tira le verrou.

Un médecin, vite !

Le Dr Hamersvelt tirait pensivement sur son cigare.

Il n'était pas très à l'aise. Il ne s'était pratiquement jamais trouvé auparavant dans un pareil état d'inquiétude sourde et inexplicable. Lui qui, au fil des années, s'était efforcé de conquérir une parfaite maîtrise de soi, lui dont on enviait l'esprit de décision et le sang-froid, aurait volontiers fui le danger imminent qu'il sentait confusément peser sur lui, même s'il ne le voyait pas, pour aller se réfugier dans la solitude d'El-Obeid.

Il n'avait pas vécu autant d'événements, durant toutes les années passées, que depuis ces quelques dernières heures. Ce qui l'inquiétait n'était d'ailleurs pas tant l'abondance de rebondissements que le fait que ces événements au centre desquels il se retrouvait malgré lui étaient à ses yeux dépourvus de toute logique, de toute cohérence. Il se voyait ainsi puni d'être sorti du droit chemin de son devoir. Si, comme il se l'était promis, il avait embarqué directement pour l'Europe à bord de L'Hélouan pour s'acquitter personnellement de sa mission, il se serait sans aucun doute épargné une foule de désagréments et de mésaventures, dont il ne voyait d'ailleurs pas encore la fin. Certes, il n'aurait pas fait, alors, la connaissance de cette femme merveilleuse, la plus superbe qu'il ait rencontrée de toute sa vie. Non, il ne voulait pas, il n'avait pas le droit de regretter d'être resté au Caire.

Dans quelques minutes, elle le recevrait dans sa chambre… La camériste allait descendre dans le hall et demander après un médecin… Il était à son poste, prêt à répondre ! Il éclaircirait ensuite tout le mystère sur les dangers

contre lesquels elle l'avait mis en garde… Il ne craignait rien ni personne au monde… Il y avait tellement longtemps qu'il n'avait embrassé une femme ! Jamais auparavant il n'avait tenu dans ses bras une créature aussi belle et aussi désirable que cette mystérieuse cantatrice !

L'histoire du portefeuille était quand même désagréable. Il connaissait l'administration dans les pays d'Orient et savait combien il est difficile d'obtenir gain de cause auprès d'elle. Combien d'heures, combien de jours allait lui faire perdre ce fâcheux contretemps ! Il lui semblait même douteux que sa démarche eût quelque chance d'aboutir.

Qu'il dût payer son souper avec l'argent d'un autre, qui plus est d'une dame, était également gênant.

Il ouvrit le porte-monnaie de la cantatrice, rempli de souverains, et se tourna pour chercher des yeux le garçon.

Comme s'il l'eût déjà appelé, celui-ci se retrouva soudain devant lui.

— Vous êtes bien le monsieur qui a perdu son portefeuille ? demanda-t-il en s'inclinant.

— C'est exact, oui.

Le serveur déposa alors sur la table un portefeuille, son portefeuille de cuir rouge.

— Le voici, Monsieur, on l'a remis pour vous à la réception…

— Ah ! s'écria le médecin avec un air réjoui, j'étais persuadé qu'on me l'avait volé. On l'aurait donc… trouvé, vous dites ?

— Dans le hall, Monsieur, l'un des liftiers l'a…

— Étrange… Dans le hall ? Peu importe, après tout… S'il vous plaît, l'addition !

D'un geste prompt, il tira une liasse de billets d'un des compartiments, les recompta et se convainquit qu'il n'en manquait aucun.

Il retourna son portefeuille et, de l'autre côté, vérifia que ses papiers et son passeport étaient bien à leur place. C'est d'une humeur rassérénée qu'il régla l'addition en y ajoutant un pourboire pour celui qui lui avait rapporté si honnêtement son bien.

A cet instant, le secrétaire de l'hôtel s'approcha de sa table et lui murmura à l'oreille que quelqu'un l'attendait dans le hall.

— Je vous remercie, dit Hamersvelt d'un ton réjoui.

« C'est elle, songea-t-il aussitôt, elle me demande. » Il se leva.

— Je sais, fit-il, une dame, n'est-ce pas ?

— Je regrette, reprit le secrétaire, c'est un monsieur qui vous demande.

— Un monsieur ? répéta le Hollandais, quelle sorte de monsieur ? Je ne connais aucun monsieur. Tant pis, on verra…

— Mais nous, nous le connaissons, remarqua le secrétaire d'un ton froid.

Lorsque Hamersvelt pénétra dans le hall, il y avait effectivement un homme en costume beige qui l'attendait, quelqu'un qu'il n'avait jamais vu auparavant et qui, son chapeau à la main, s'avança tout près de lui.

Son visage à la peau mate prit une expression agressive, tandis qu'il fixait Hamersvelt de ses yeux perçants.

— Vous désirez ? demanda le médecin.

— Puis-je vous demander, monsieur, de bien vouloir me suivre discrètement ? répliqua l'étranger.

— Vous suivre ? reprit Hamersvelt, désagréablement surpris, ah ! je comprends… On m'appelle au chevet d'une malade… Bien sûr… bien sur… J'avais simplement cru que sa femme de chambre…

L'autre secoua énergiquement la tète.

— On ne vous appelle pas auprès d'une malade, fit-il.

D'un geste familier, il ouvrit sa veste, en rabattit le revers et montra sa plaque d'agent de la police secrète.

— Je vous prierai de me suivre, répéta-t-il avec insistance, mais sans élever la voix.

— Où cela ? demanda Hamersvelt, complètement décontenancé.

— A la voiture.

— A quelle voiture ?

— Celle qui nous attend dehors.

— Je dois partir d'ici ? Je ne comprends pas ! C'est impossible… Je n'ai pas le droit de partir…

L'autre ne broncha pas.

— Vous en avez le droit… J'en prends la responsabilité…

— Je n'ai rien à faire avec vous…

— Croyez-vous ?

— On a besoin de moi. ici. On va m'appeler dans un instant auprès d'une malade. Regardez, on me cherche déjà…

Nina était apparue à l'entrée de la salle de restaurant.

— Là-bas ! s'écria Hamersvelt, la demoiselle…

— Cette demoiselle n'a rien à voir avec vous, fit le policier.

— Mais elle me cherche ! Bon Dieu ! Que me voulez-vous, à la fin ?

Il se retourna brutalement et fit mine de courir vers Nina. Mais il se sentit retenu par une poigne de fer.

— Je vous conseille de ne pas faire d'esclandre !

— Dieu me damne ! s'écria le Hollandais, blême de rage.

Il se rua sur l'autre, les poings serrés.

— Je suis médecin ! Lâchez-moi immédiatement !

— Vous êtes aussi peu médecin que moi, répliqua calmement le policier.

Un petit attroupement de curieux s'était formé à l'entrée du restaurant. Quelques messieurs étaient également sortis de la salle attenante pour observer cette scène inhabituelle. Un serveur se mit à crier à la cantonade :

— Un médecin ! On demande un médecin, vite ! Il y a une dame qui a eu un malaise… S'il vous plaît, messieurs, n'y a-t-il pas un médecin parmi vous ?

— Vous avez entendu ? On a besoin de moi… C'est mon devoir de…

— Laissez tomber cela, l'interrompit le policier, toute cette histoire ne vous regarde pas. Vous n'êtes pas médecin ! Dans votre propre intérêt, je vous conseille pour la dernière fois de me suivre !

Le Dr Hamersvelt esquissa encore un geste, comme s'il voulait renverser son adversaire… Le sang lui montait à la tête.

— Je suis le docteur Frédéric Hamersvelt, gronda-t-il, d'El-Obeid… citoyen hollandais…

— Nous savons parfaitement qui vous êtes, fit le policier en haussant les épaules avec détachement, suivez-moi au commissariat !

— Que me veut-on ?

— En avant ! Nous commençons à nous faire remarquer…

— Je vous interdis de… je proteste !

— Vous en avez le droit. C'est la raison pour laquelle vous devez venir avec moi !

Le Dr Hamersvelt jeta un regard courroucé autour de lui. Des visages étrangers l'observaient avec indifférence et réprobation. La femme de chambre de Lydia avait disparu.

« Elle m'attend, songea-t-il avec une rage impuissante, et je ne peux pas venir. » Était-ce cela le danger contre lequel elle

l’avait mis en garde et qui maintenant se concrétisait ?

Il était à un pas du bonheur suprême !… Devait-il se défendre ? Devait-il crier tout haut dans la salle qu’on l’emmenait de force ? Il lui aurait été facile d’abattre le policier importun d’un coup de poing au menton. Mais il craignait le scandale. Il n’avait pas le droit de compromettre Lydia, de se mettre dans son tort par un comportement violent. Il aurait le loisir de se justifier au commissariat, tout s’expliquerait et, dans une demi-heure au plus tard, il serait à nouveau libre. Sans un mot, il suivit le policier.

Une partie de poker interrompue

Lydia ne savait pas comment elle avait pu regagner sa chambre.

Jamais elle n'avait eu la perception aussi aiguë de toute sa détresse. Les yeux écarquillés face à la porte, elle attendait. Idées, intentions, résolutions se croisaient, se pressaient, se bousculaient dans sa tête, pour s'anéantir aussitôt.

Nina ! Si seulement Nina était de retour ! Comme un petit enfant malade et sans défense, elle avait besoin de la présence auprès d'elle d'une personne à qui elle pût se confier sans réserve, de quelqu'un dont le contact eût diminué son sentiment d'abandon.

Si Hamersvelt était entré à cet instant, elle se serait précipitée contre sa poitrine en lui demandant secours, elle l'aurait pris dans ses bras avec des cris de joie, pour ne plus jamais le lâcher. Le reverrait-elle seulement un jour ? Le chemin qu'il avait à parcourir n'était pas très long. Le grand escalier de l'hôtel était bien éclairé et fréquenté par la foule des clients. Mais s'il prenait l'ascenseur ? Elle trembla à l'idée qu'il se retrouve tout-à-coup face à son ennemi dans cet espace clos, suspendu dans les airs… Et s'il parvenait effectivement à atteindre sans encombre le couloir du deuxième étage, était-il pour autant en sécurité ? Elle venait elle-même de faire la terrible expérience de tout ce qui pouvait se produire dans la pénombre, entre l'escalier et sa porte de chambre…

Elle fut soudain saisie par l'indicible désir de cet Hollandais à la force tranquille. De ses bras robustes, de son

visage noble et ouvert, avec son grand sourire et ses yeux clairs et francs. Désir d'étreinte, d'ivresse et d'oubli.

Elle commença à faire les cent pas dans sa chambre, à ouvrir et à fermer les tiroirs, à déplacer et replacer de ses doigts fébriles flacons et boîtes sur sa table de toilette. Un insupportable parfum de cyclamens blancs semblait coller à tous les objets et remplir toute la pièce. Elle se versa un peu d'eau du Portugal sur les doigts et se massa les tempes avec du sel de lavande anglais. Chaque minute lui paraissait une interminable torture.

Elle s'accablait de reproches. Pourquoi l'avait-elle laissé seul ? C'est uniquement par souci de sa réputation qu'elle avait imaginé ce plan funeste, là où était enjeu rien moins que la vie d'un homme ! Elle aurait dû, sans arrière-pensées ou scrupules mesquins, traverser à son bras toute la salle de restaurant. Certes, il était encore possible que son plan réussisse. Hamersvelt était après tout un homme qui savait affronter le danger, aussi intelligent que fort physiquement. Peut-être parviendrait-il, d'une manière ou d'une autre, à déjouer la fatale menace ? Mais elle avait bien peur que… Elle tremblait pour lui…

— Mon Dieu ! murmura-t-elle, faites qu'il arrive sain et sauf jusqu'ici ! Protégez-le, ne le laissez pas, comme les autres… Écartez le danger qui le menace, n'aggravez pas encore ma faute…

Non, son plan était décidément trop hasardeux. Il aurait fallu faire exactement l'inverse… Elle aurait dû rester en bas dans la salle tandis que lui l'aurait attendue ici, dans sa chambre… Mais ce n'était pas non plus une solution… Partout le danger le guettait, tendait vers lui ses mains invisibles pour le précipiter à sa perte…

Un sanglot de désespoir lui étreignit la gorge.

« Je sais qu'il va venir, qu'il va réussir, criait en même temps une voix en elle, la force de mon désir va le protéger comme une aura et le conduire jusque dans mes bras. Parce

qu'il est plus fort que tous les autres, plus courageux, parce qu'il m'est plus cher, il sera récompensé…»

— Je sens qu'il arrive, dit-elle haut et fort, il faut qu'il arrive, qu'il arrive enfin…

Quelques coups frappés à la porte la sortirent de sa fiévreuse rêverie.

Elle poussa un cri étouffé, où se mêlaient l'espoir et l'angoisse, la joie et la détresse.

— C'est lui… murmura-t-elle de ses lèvres froides, le cœur glacé.

— Le médecin ! cria Nina derrière la porte.

Lydia tira le verrou et ouvrit les bras. Sur le seuil se tenait un vieux monsieur avec une petite moustache blanche hérissée, un visage couperosé, qui la regarda derrière ses lunettes dorées.

Un vieux monsieur qu'elle n'avait jamais vu, dans un smoking décati et luisant.

Lydia ne dit mot. Elle s'assit, les mains ouvertes, sur l'ottomane et dévisagea sans rien dire le visiteur, derrière lequel Nina apparut, en haussant les épaules.

— J'ai l'honneur de vous présenter mes hommages du soir, dit l'inconnu, comment allez-vous ? Vous avez demandé un médecin…

Il s'avança à pas pesants, s'assit dans un fauteuil devant elle et lui prit machinalement le poignet.

— Votre pouls, marmonna-t-il, hum !… un peu irrégulier… saccadé, accéléré… De la morphine ? Vous avez mal quelque part ? Où ? Que ressentez-vous ? Je suis personnellement pour un usage très parcimonieux des narcotiques… Avez-vous l'habitude de prendre de la morphine ? Ou un autre narcotique ? Lequel ? Sous quelle forme ?

Il la dévisageait avec impudence derrière ses lunettes. Son haleine sentait le whisky.

— Je pense, reprit-il, que nous allons commencer, provisoirement, par une compresse froide… N'est-ce pas ?… Il faudrait surtout ouvrir la fenêtre…

Lydia n'en pouvait plus. Elle arracha sa main au médecin et son état d'hébétude fit place à une crise de larmes convulsive.

Nina se précipita vers elle, mais la cantatrice ne lui laissa pas le temps de parler et s'écria :

— Hors de ma vue, malheureuse ! C'est ainsi que tu as rempli ta mission !

— Ce n'est pas ma faute, se défendit la camériste, j'ai fait exactement ce qu'avait dit Madame. Je suis descendue dans le hall et j'ai demandé un médecin…

— C'est tout-à-fait exact, intervint le vieil homme aux lunettes, je me trouvais par hasard à proximité… assis à une table de poker. J'ai fini mon whisky et je suis venu. Je suis à votre disposition, Madame.

— Que venez-vous faire ici ? Qui vous a appelé ? sanglota Lydia au désespoir, allez-vous-en !

— Calmez-vous, je vous en prie, madame ! dit le médecin en essayant vainement d'attraper à nouveau sa main, racontez-moi tout, cela vous fera du bien…

— Allez-vous-en ! ordonna Lydia, je vous ai déjà dit que je n'avais pas besoin de vous !

— Vous vous trompez, chère madame, vous semblez au contraire avoir un besoin urgent du secours de la médecine. Cette excitation sans raison aucune m'inquiète. Vous devriez aller vous coucher. (Se tournant vers la femme de chambre, qui restait là, tout interdite :) A-t-elle souvent ce genre de crise ?

— Non, fit Nina, je ne sais pas…

— Vraiment, vous ne savez pas ? Madame a-t-elle l'habitude de prendre quelque drogue ? Laquelle ?

— Jamais ! jura aussitôt la camériste.

Est-il arrivé quelque chose de particulier ? Un choc émotionnel ? Des soucis ? De mauvaises nouvelles ?

Lydia se tordait les mains.

— Pourquoi ne suis-je pas descendue moi-même ?… Maintenant, il est trop tard… Oh, mon Dieu ! C'est ma faute…

— Je n'ai encore jamais vu Madame dans cet état… Je ne sais pas quoi faire, bredouilla Nina, avec des larmes dans les yeux.

Lydia pressa ses mains contre ses tempes. Il était évident que le Dr Hamersvelt était tombé dans un piège. Dieu sait de quelle machination diabolique il avait été la victime ! Devait-elle se précipiter dans le hall de l'hôtel pour appeler au secours, prévenir les autorités ? C'eût été inutile. Il n'y avait rien à faire contre la puissance mystérieuse qui gouvernait sa vie. Elle pensa au visage confiant du Hollandais, entendit son rire franc, revit ses yeux amoureux posés sur elle et se dit qu'elle ne le reverrait jamais, plus jamais…

Comme venue de très loin, elle entendit une voix étrangère qui donnait des instructions :

— On va la mettre au lit. Prenez-la avec moi. Une compresse… Je vais naturellement rester… Je lui ferai une injection de morphine uniquement en dernière extrémité…

Elle vit encore le regard embué de larmes de Nina penchée sur elle, puis un visage rougeaud, avec une moustache blanche et des lunettes scintillantes sous des sourcils broussailleux – tout se brouilla devant ses yeux. Son cœur battait à tout rompre. Un frisson glacé lui parcourut le dos. Et avec un petit gémissement, elle perdit alors effectivement connaissance.

L’ingénieur de Taganrog

En présence du commissaire de l’arrondissement, le Dr Hamersvelt émit « la plus vive et énergique » protestation contre son arrestation arbitraire et menaça de se plaindre auprès du consul de Hollande pour le préjudice subi.

— Vous voulez dire de Russie, l’interrompit aimablement le fonctionnaire, mais malheureusement nous n’en avons pas ici…

— Quand je dis de Hollande, cela veut bien dire de Hollande ! s’écria le Dr Hamersvelt, indigné, serrant les poings de colère. Je suis le d…

— Vous vous appelez Alexander Ristov, de Taganrog, ingénieur de votre état, affirma le commissaire en le regardant les yeux plissés.

— Ristov ? Ingénieur ?… Que signifient toutes ces âneries ?

— Je vous serais reconnaissant de prendre un autre ton, monsieur l’ingénieur !

— Mais puisque je vous dis que je suis médecin !

— Vous êtes médecin comme je suis pape ! Nous savons très bien à qui nous avons affaire…

— Je suis le docteur Frédéric Hamersvelt, de Heemstede près de Haarlem, bactériologiste auprès de l’Institut de recherche sur la maladie du sommeil d’El-Obeid !

— Vous ne manquez pas d’imagination ! Mais vous allez avoir du mal à prouver ce que vous avancez…

— Rien de plus facile ! dit Hamersvelt qui avait recouvré toute sa maîtrise.

Il plongea la main dans sa poche de veste.

Le commissaire appuya son menton dans le creux de sa main et jeta un regard interrogateur à son vis-à-vis.

— Eh bien ? fit-il en souriant, je vous en prie…

Le médecin sortit son portefeuille – celui qu'il avait si mystérieusement perdu, puis retrouvé – et l'ouvrit pour montrer son passeport.

Dans le premier compartiment se trouvaient bien les billets… Mais mon Dieu ! Qu'était-ce que cela ? Un passeport ? Le sien avait une couverture jaunâtre, celle-ci était grise et tachée… Ses lettres avaient disparu ! Il y avait eu une substitution ! A la place de tous ses papiers, on avait glissé un certain nombre de lettres et de documents, couverts de cachets et de caractères cyrilliques impossibles à déchiffrer.

Il se sentit blêmir et resta un moment à regarder bouche bée son portefeuille.

Le fonctionnaire lui prit le passeport des mains et le déplia sur la table.

Le Dr Hamersvelt ne pouvait pas en croire ses yeux : aucun doute, ce passeport était bien établi au nom d'Alexander Ivanovitch Ristov, ingénieur civil, né le 23 novembre 1884 à Taganrog, district de Kharkov, Russie. Et sur la première page, avec une estampille russe, il y avait sa photo ! Son portrait à lui, Hamersvelt, en train de sourire, comme s'il allait parler…

— Continuez-vous de nier, monsieur l'ingénieur ? demanda le commissaire de police, d'un air triomphant.

— Cette personne m'est totalement inconnue…

— Et vous auriez glissé ses papiers par plaisir ou par distraction dans votre poche, n'est-ce pas ? Malheureusement, ils portent également par hasard votre photographie…

— Ce passeport est un faux ! éclata Hamersvelt.

— Certes, et je vous sais gré de nous l'avouer tout de suite. Votre véritable nom est Alexei Pavlovitch Levinov… du Komintern ! Vous voyagez avec les papiers de l'ingénieur Ristov, fusillé par la Tcheka en 1919, à Kharkov… Vous voyez que nous sommes très bien informés…

Hamersvelt se prit la tête entre les mains.

— Monsieur ! s'écria-t-il, n'essayez pas de me rendre fou ! Personne n'arrivera à me prouver que je suis un Russe voyageant sous l'identité d'un autre Russe !…

— Je vais vous expliquer tout cela, monsieur l'ingénieur…

— Arrêtez de toujours m'appeler ingénieur…

— Je dois malheureusement vous expliquer que nous n'avons rien à vous prouver. C'est à vous seul qu'il appartient d'apporter la preuve que vous n'êtes pas la personne pour laquelle nous vous tenons.

— Si seulement je n'étais pas étranger dans cette ville…

— Vous aurez bien quand même quelque connaissance qui soit en mesure d'attester votre identité…

— Une connaissance… Une connaissance… Mais j'y pense ! Le jour de mon arrivée, j'ai rencontré ici un ami, le Dr Carslake, avec lequel j'ai travaillé autrefois à Colombo. Mais il est malheureusement parti pour Trieste.

— Evidemment, ce monsieur qui vous connaît très bien est parti, ironisa le commissaire.

— Attendez ! s'écria Hamersvelt en poussant un soupir de soulagement, comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ! Notre consul – le consul de Hollande – me connaît personnellement ! Mynherr van Haardenbrook ! Vous n'avez qu'à lui téléphoner…

— Comme vous voulez, reprit le commissaire, près de s'endormir, j'appellerai demain matin le consulat…

— Demain matin ? Et pourquoi seulement demain matin ?

— Parce qu'il est maintenant deux heures du matin et que je ne peux absolument pas prendre la responsabilité de réveiller M. le Consul pour de pareilles vétilles…

— Je proteste énergiquement contre le fait que vous appeliez vétille cette atteinte intolérable à la liberté d'un citoyen hollandais ! C'est absolument inouï ! Ma patience est à bout, vous m'avez assez longtemps retenu ! J'exige d'être remis immédiatement en liberté ! J'ai encore un malade à visiter…

— Combien de temps encore allez-vous continuer cette comédie du docteur ?

— Mais ce n'est pas une comédie, nom de Dieu ! Je veux recouvrer ma liberté !…

— Demain matin… – dans l'hypothèse où le consul confirmera vos dires…

— Je vous explique pour la dernière fois que je suis le Dr Hamersvelt et que je suis ici au Caire en mission envoyé par le docteur Wilcox, médecin-chef à El-Obeid. J'exige que vous télégraphiiez immédiatement à l'Institut de recherche sur la maladie du sommeil…

L'obstination du Hollandais sembla finalement faire quelque impression sur le fonctionnaire. Il s'accouda sur la table et dit d'un ton un peu plus obligeant :

— D'accord… On va télégraphier. Qu'est-ce qu'il faut dire ?

— Demandez si le Dr Frédéric Hamersvelt séjourne bien actuellement au Caire, envoyé en mission par son supérieur hiérarchique.

— Parfait. Je vais donner les instructions nécessaires.

— Quand croyez-vous recevoir la réponse ?

— Pas avant demain à midi.

— C'est affreux… Je vous supplie en tout cas de faire vite. Je prends les frais à ma charge…

— Comme vous voulez. Nous reprendrons donc l'interrogatoire demain dans la matinée.

— Et ma mise en liberté ?

Le commissaire se leva et regarda au plafond d'un air pensif.

— Votre mise en liberté ? Elle interviendra dès qu'elle paraîtra justifiée. Ni avant ni après.

Il fit signe à un policier.

— On va vous conduire à votre cellule, dit-il en bâillant.

— Une cellule ? se récria Hamersvelt.

— Evidemment ! Je ne peux pas vous garder ici toute la nuit !

— Mais je ne suis pas un criminel !

Le commissaire haussa les épaules et alluma une nouvelle cigarette.

— On pourrait discuter sur la manière de qualifier votre situation. Appelons cela provisoirement une détention préventive…

— Je proteste ! Je proteste énergiquement ! Vous n'allez quand même pas m'obliger à côtoyer toute cette racaille…

— On va vous donner une cellule individuelle. Nous savons parfaitement les égards que nous vous devons. Cela manquera peut-être un peu de confort…

Le Dr Hamersvelt ne put fermer l'œil de la nuit.

Il n'arrêta pas de tourner en rond dans sa cellule, en essayant de réfléchir. Qui pouvait avoir intérêt à lui dérober ses papiers et à glisser à leur place, dans son portefeuille, ceux de ce maudit Russe ? Comme Lydia devait être inquiète de ne pas le voir revenir, sans explication ! Il ne voulait pas prononcer son nom ici, la mêler à cette affaire au risque de la compromettre. Il jouait vraiment de malchance ! Ce n'était pas du tout ainsi qu'il avait imaginé passer la nuit !… Et voilà

maintenant qu'il était prisonnier entre ces quatre murs si sales qu'il osait à peine les frôler avec la manche de son habit. Le grabat de bois était dur et poisseux. Il y avait une odeur de moisi et d'ordures, d'oignons frits et de figues pourries, une odeur d'Orient. Il leva un regard nostalgique vers les barreaux de la petite fenêtre, entre lesquels brillaient les étoiles. La porte était renforcée d'une tôle de fer rouillé et lorsqu'il tambourina de ses poings contre celle-ci, il s'arracha la peau et s'écorcha les ongles sur les arêtes coupantes.

Tous ses nerfs étaient tendus à se rompre. Ce complot insensé était-il dirigé contre lui ou bien contre Lydia ? S'agissait-il simplement de l'éliminer, de l'éloigner d'elle ? Elle l'avait mis en garde… Connaissait-elle le danger qui le menaçait ? Connaissait-elle son mystérieux ennemi ? Quel secret entourait cette femme étrangement belle ?

Tenaillé par une impatience fébrile, il sortait à chaque instant sa montre de sa poche et comptait les minutes. Son dernier espoir était d'attendre le lever du soleil, qui ne devait plus longtemps tarder maintenant… Son innocence serait alors reconnue, sa véritable idendté établie. Le consul de Hollande le reconnaîtrait immédiatement, l'emmènerait aussitôt… On n'était quand même pas totalement abandonné dans ce monde, où tout un réseau d'organismes administratifs permettait à chaque ressortissant européen de trouver secours et sécurité auprès d'un représentant de son pays, même dans les régions les moins civilisées ! Peut-être la réponse à sa dépêche urgente arriverait-elle d'ailleurs de Kordofan encore avant que le consul se présente au commissariat, de telle sorte qu'on n'aurait même plus besoin de le déranger… De toute façon, il irait le voir aussitôt, pour déposer plainte. On s'était conduit avec lui de façon inouïe, inqualifiable ! Il fallait que ce commissaire fût destitué, révoqué ! Lui, Hamersvelt, était fermement décidé à ne pas céder jusqu'à ce qu'il ait obtenu des excuses officielles de la part du gouvernement égyptien !

Enfin le ciel s'éclaircit derrière la fenêtre grillée.

Il se sentit recru de fatigue, les paupières de plomb, les jambes douloureuses, les reins brisés. Une immense fureur

monta à nouveau en lui et il se remit à tambouriner de toutes ses forces contre la porte de sa cellule, jusqu'à ce que le gardien vienne lui demander ce qu'il avait.

Une heure plus tard, on le conduisait devant le commissaire.

Ereinté par une nuit sans sommeil, la gorge sèche, les yeux battus, les cheveux ébouriffés, il cligna des yeux en regardant la lumière pâle et crue du soleil qui tombait dans le bureau par les fenêtres ouvertes.

— Voici l'individu, déclara le commissaire, qui affirme vous connaître personnellement, monsieur le Consul…

Ce n'est qu'à ces mots que le Dr Hamersvelt se rendit compte de la présence du consul. Dans l'état d'abattement total et d'hébétude où il était tombé, il n'avait même pas aperçu Mynheer van Haardenbrook. Avec un mouvement de joie, il s'avança vers son compatriote pour le saluer.

Mais celui-ci garda ses mains dans les poches de son costume de yachting blanc et lui jeta un regard froid et méfiant.

— Cet homme prétend être de vos relations, répéta le fonctionnaire de police.

— Pardon, l'interrompit Hamersvelt, ce n'est pas tout-à-fait exact. Je n'ai jamais prétendu être une relation de M. le Consul, j'ai simplement dit – ce qui est la stricte vérité – que j'ai eu l'honneur de faire sa connaissance.

— Je vais vous expliquer dans quelles circonstances, fit lentement le diplomate. Ce monsieur – qui disait s'appeler Dr Frédéric Hamersvelt…

— Tiens donc ! Il disait s'appeler ainsi ? L'avez-vous donc connu auparavant sous un autre nom ? intervint le commissaire.

— Je n'ai pas dit cela, répliqua sèchement le consul, je ne l'avais jamais vu auparavant… Il est venu me trouver pendant mes heures de réception et s'est présenté comme un

compatriote. Sa visite n'avait pas véritablement d'objet, sur le plan administratif. Il s'agissait simplement, comme il me l'a dit, d'une visite de politesse. Nous nous sommes entretenus pendant environ un quart d'heure en néerlandais.

— La connaissance de la langue néerlandaise ne constitue pas une preuve suffisante que l'on a affaire à un Hollandais, n'est-ce pas ?

— Certes pas, convint Mynheer van Haardenbrook, mais je dois avouer que ce monsieur le parlait parfaitement…

— Les gens du service de propagande sont souvent de remarquables polyglottes, laissa tomber le commissaire. Monsieur le Consul a-t-il examiné les papiers de l'intéressé ?

— Il n'y avait absolument aucune raison pour cela, dans la mesure où il s'agissait, comme je l'ai dit, d'une visite à caractère privé. Je résumerai par conséquent ma déclaration en disant que cet homme s'est effectivement présenté à moi sous le nom de Dr Hamersvelt, sans me fournir de justification de son titre et de son identité.

— Je ne pouvais pas deviner, monsieur le Consul, que vous y attachiez de l'importance, articula péniblement Hamersvelt. Je ne pouvais pas savoir dans quelle situation… Je vous prie de considérer, monsieur le Consul, toute l'importance que peut revêtir pour moi votre déclaration. Mon nom n'est pas inconnu dans le monde scientifique. La mise au point du traitement par atoxyl de la maladie du sommeil doit beaucoup à mes travaux. Je peux dire sans me flatter que…

Le consul promenait un regard morne et hésitant entre le fonctionnaire et Hamersvelt.

— Vos déclarations, dit-il lentement en balançant sa grosse tête, seront naturellement minutieusement vérifiées… Au cas où elles seraient fondées…

Le commissaire feuilleta un dossier posé devant lui.

— Cet homme s'appelle de son vrai nom Alexei Pavlovitch Levinov…

— Je ne me suis jamais appelé ainsi ! souffla Hamersvelt, en secouant la tête.

— Il est de nationalité russe, poursuivit le commissaire, il voyage avec les papiers d'un ingénieur du nom de Ristov, qui a été assassiné, c'est un agent bolchevique !

— Pour qui me prenez-vous ? s'écria Hamersvelt, qui croyait n'avoir pas bien compris et écarquillait les yeux. Je serais un agent bolchevique ? Gottverdamm !

Mynheer van Haardenbrook, agréablement surpris par l'accent familier du juron qui avait échappé à Hamersvelt, esquissa un sourire.

— Il me semble bien, monsieur le commissaire, dit-il d'un air pensif, qu'il s'agit effectivement d'un citoyen hollandais…, même si les papiers…

Hamersvelt poussa un soupir de soulagement.

— C'est un excellent comédien, ne vous laissez pas abuser, monsieur le Consul ! reprit le commissaire.

Le consul prit un air solennel.

— Je connais mon devoir, déclara-t-il, et vous avertis que cet homme se trouve jusqu'à plus ample information sous la protection du consulat des Pays-Bas…

Un policier indigène entra à cet instant dans la pièce et remit un télégramme au commissaire, qui l'ouvrit sans hâte particulière.

— C'est la réponse d'El-Obeid, dit-il.

Un nouvel espoir emplit le Dr Hamersvelt. Le télégramme d'El-Obeid arrivait à point nommé ! Dans quelques instants, il serait innocenté, réhabilité, libéré ! Il allait revoir la femme tant désirée…

Le fonctionnaire de police souffla la fumée de sa cigarette par le nez et lut :

« Impossible Dr Hamersvelt au Caire – télégramme reçu de Trieste, Italie, en date du 16 – Arrêtez l'imposteur – signé :

Wilcox. »

Un profond silence régna durant un moment dans la pièce. Puis le commissaire ajouta, avec un éclat de rire :

— Eh bien ? Que dites-vous de cela, Ristov ?

Hamersvelt s'effondra dans un fauteuil.

C'était naturellement Carslake qui avait envoyé la dépêche de Trieste, après avoir remis au Pr Chieti, à l'hôpital du port, la cassette contenant la préparation… Un garçon sur qui on pouvait compter, ce Carslake ! Quel sens du devoir ! Il s'était scrupuleusement acquitté de sa tâche ! Tout avait parfaitement marché… Et voilà que lui, maintenant, était dans ce commissariat, dans une situation sans issue…

D'un ton implorant, il s'écria :

— Messieurs, ce n'est pas possible !

Mais les deux autres ne s'occupaient déjà plus de lui et s'entretenaient à voix basse.

Le fonctionnaire de police parlait avec force gestes et le consul semblait manifester son approbation par des hochements de tête répétés.

— Cela fait le troisième cette semaine. Il nous en manque encore un. Ces messieurs de Moscou nous honorent d'un intérêt tout particulier, dit le commissaire en roulant une nouvelle cigarette.

— Incroyable ! fit le consul avec indignation, il faut les mettre tout de suite hors d'état de nuire ! Nous n'avons rien à faire ici d'agents soviétiques !

Puis il prit aimablement congé du commissaire et s'en alla, sans daigner jeter un regard sur Hamersvelt.

— Qu'avez-vous gagné à déranger inutilement M. le Consul ? demanda le commissaire en haussant les épaules.

Hamersvelt ne comprenait plus ce qui lui arrivait. Il était trop fatigué pour entamer une discussion. Quel imbécile, ce Wilcox !… Non, c'est lui qui était stupide. Pourquoi avait-il

repoussé son départ ? Cela faisait des années qu'il attendait ce moment, qu'il rêvait des vertes prairies de son pays, des champs de tulipes entre Haarlem et Leyde… Il avait décompté chaque heure jusqu'au départ du bateau qui devait l'enlever à ce maudit continent… Jusqu'à ce qu'il rencontre dans le hall de l'hôtel Shepheard cette femme au teint pâle, dont la beauté étrange et fascinante avait jeté bas tous ses plans et à cause de qui, maintenant, il se retrouvait en si mauvaise posture. Qu'allait-il advenir de lui ? Quel sort lui était promis ? Peu importe ! Si ce que lui réservait le destin devait être une manière de châtiment, il était prêt à l'accepter. Pourvu simplement qu'il ne soit plus contraint de répondre aux questions de ce personnage, en face de lui, avec son air antipathique et méprisant… Pouvoir dormir…

Il reçut sans sourciller, avec un geste imperceptible de dénégation, la dernière remarque ironique du commissaire et baissa ses paupières lourdes de fatigue. Il allongea ses jambes : il s'était endormi sur son siège.

Au bout d'un moment, on le secoua pour le réveiller.

— Vous ne prenez pas la chose au tragique, fit le commissaire, et vous avez raison. Vous n'avez pas besoin d'avoir peur. Il ne vous arrivera rien de grave… On va simplement vous renvoyer dans votre pays, en échange de quelqu'un d'autre… Et tout cela gratuitement, en plus…

— A Amsterdam ? demanda Hamersvelt comme dans un rêve.

— Vous n'allez pas recommencer à délirer ! l'interrompit le commissaire en fronçant les sourcils de contrariété… Vous n'avez plus besoin de jouer la comédie ! Puisque je vous dis que vous allez rentrer chez vous ! A Arkhangelsk… Un très beau voyage, que vous allez faire en compagnie de quelques gentlemen aussi aimables qu'amusants, avec lesquels vous vous entendrez parfaitement… Vos camarades du Parti… Des collègues qui, comme vous, vont prendre quelques vacances involontaires dans leur chère patrie…

Le commissaire rangea les papiers de l'ingénieur Alexander Ivanovitch Ristov dans son dossier, sonna, puis se leva péniblement.

Le Dr Hamersvelt n'entendit plus que le timbre d'une voix sans comprendre les mots qu'elle prononçait… Il ne désirait plus qu'une seule chose : qu'on le laisse en paix… Tout le reste lui était indifférent.

Intermezzo

Très chère,

Je sais que tu es fâchée, que tu as tout de suite reconnu mon écriture, jeté par terre et foulé aux pieds le bouquet de cyclamens… Et pourtant les cyclamens blancs étaient tes fleurs préférées et le sont encore… Je suis triste de devoir à nouveau te faire de la peine, mais ce n'est pas ma faute. Si tu ne m'avais pas quitté, toi mon seul amour, beaucoup de choses ne seraient pas arrivées, pénibles pour toi, pour moi et beaucoup d'autres… Je suis vraiment affligé du sort de tous ces malheureux jeunes gens qui étaient entre nous et qui maintenant n'y sont plus…

Tu seras sans doute intéressée d'apprendre ce qu'il est advenu du petit baron Langaard, qui était la coqueluche de toute la bonne société d'Athènes. Mlle Zaymis et Mlle Caradja pleurent encore quand elles pensent à lui, et elles pensent souvent à lui. Bien sûr, elles avaient déjà bien pleuré auparavant – du jour où tu avais croisé son chemin pour la première fois. Ce sont des cœurs tendres et fidèles, elles portent toujours le deuil de son amour, même s'il ne leur appartenait plus à la fin. C'était effectivement quelqu'un de tout-à-fait charmant, plein de talent, et qui aurait fait carrière s'il n'avait pas eu un grave défaut, la passion du jeu. Lorsque moi-même et deux de mes amis fidèles lui avons proposé une partie d'écarté, il a accepté sans hésiter. Sans doute espérait-il oublier un moment ton souvenir dans l'excitation du jeu. Il semble cependant qu'il se soit trompé sur ce point. Il devait être encore en pensée auprès de toi, car il s'est montré distrait, incapable de se concentrer, se trompant dans ses annonces et n'a cessé de perdre, qu'il donne l'atout ou qu'il prenne les

cartes au talon. Vingt mille livres sont une coquette somme – il les perdit au bénéfice de mon ami Istomyn. Je peux t'assurer que ce n'est pas moi, mais Istomyn qui lui gagna cette somme, tout l'argent qu'il avait sur lui. Oui, le jeune baron Langaard avait tout cet argent effectivement dans sa poche – simplement ce n'était pas à lui, c'était la propriété de l'ambassade… Tu peux facilement imaginer les conséquences désastreuses qu'aurait pu avoir cette histoire pour le pauvre jeune homme. Sa situation était désespérée, sa famille n'aurait certainement rien fait pour lui et il était donc de mon devoir de venir à son secours.

Si d'aventure tu avais envie de faire entendre ta voix superbe dans la ville de Cincinnati – il m'étonne d'ailleurs que tu n'aies encore jamais fait de tournée aux États-Unis –, si donc tu devais passer par Cincinnati, alors je te conseille de descendre à l'hôtel Walpoole, où le baron Langaard mène désormais une existence certes relativement modeste, mais en tout cas protégée, comme plongeur. En lisant ces mots, tu as ressenti sans doute un petit coup au cœur – n'est-ce pas, très chère ? – mais dans une seconde, cela sera passé. Il faut bien qu'il y sut des plongeurs dans les restaurants et peut-être même continue-t-il de penser malgré tout à toi. On n'oublie jamais tout-à-fait quelqu'un qu'on a aimé – de même que je suis convaincu que le téméraire docteur hollandais venu tout droit de Kordofan ne t'oubliera jamais de sa vie… Lui aussi, tu l'as sur la conscience, ma douce colombe ! Tu l'as vu lui aussi pour la dernière fois. Il ne reviendra jamais.

Mais tu n'as pas besoin d'avoir peur, il ne lui arrivera rien de grave. Tu sais que je ne suis pas un assassin. Sans s'en rendre compte, il s'est mué en un agent bolchevique et il est en ce moment en route —je le concède, un peu contre son gré – pour la Russie. Là-bas, il sera échangé contre un officier anglais arrêté par la Tcheka. Tu peux imaginer avec quelle impatience cet Anglais attend son sauveur…

Les hasards de la fortune, chère amie ! Dieu sait s'il retournera un jour à Kordofan pour retrouver ses mouches tsé-tsé ! Il est beaucoup plus probable qu'il découvre un jour en

Russie une nouvelle espèce de moustiques et qu'il oublie ses premières mouches ! La Russie est grande et on y manque de médecins. Et tout cela parce qu'une belle dame a eu l'irrépressible envie de jouer un nouveau tour à son petit Serguéi, que son cœur ne peut oublier…

Tu devrais arrêter, ma colombe. Tu es la lumière funeste à laquelle tous ces pauvres papillons se brûlent les ailes ! Fais en sorte que le Dr Hamersvelt soit la dernière victime ! Je pense à toi, je suis auprès de toi, j'embrasse le sol que tes pieds ont foulé…

Serguéi.

Une miche de pain

Dans une petite chambre de voyageur miteuse de l'hôtel Europe, à Kielce, un homme malade était assis sur un fauteuil branlant, emmitouflé dans des couvertures râpées.

Ses cheveux clairsemés collaient sur son front moite de fièvre. Sur ses joues creuses et barbues brûlaient des taches rouges. Il avait la bouche ouverte et sa poitrine, sous sa chemise déchirée, se levait et s'abaissait en un souffle court et saccadé. Il gardait les yeux rivés à la porte.

Soudain il se leva, s'avança en chancelant vers son lit défait et appuya sur la sonnette électrique.

Un signal aigu et strident retentit dans les couloirs vides, comme un appel au secours étrange et inquiétant. Aussitôt après, une femme d'allure négligée passa sa tête hirsute à la porte, sans même frapper, et s'écria sur un ton chantant :

— Je t'en prie… Panje…

— Est-ce que ma lettre… n'aurait pas été expédiée ? gémit le malade.

— Mais si, Panje. C'est le secrétaire de mairie qui l'a prise. Il devait aller là-bas pour les impôts fonciers…

— Et personne ?…

— Non, jusqu'à présent, Panje. Mais j'entends justement un traîneau dans la cour. Peut-être que…

Des voix retentirent dans l'entrée. Un pas décidé montait l'escalier de bois dont les marches craquaient. Avec une légère génuflexion maladroite, la femme de chambre s'effaça pour

laisser entrer un jeune monsieur élégant, avec un petit corset de fourrure.

— Skorgevski ! s'écria celui-ci, mon ami… mon frère !

Son visage pâle, avec sa moustache noire bien taillée, prit une expression profondément bouleversée.

— Oui, répliqua l'autre péniblement, cela t'étonne…

— Dans cette chambre misérable !… Tu es malade… Il faut que tu viennes tout de suite avec moi ! Mon Dieu, que t'est-il arrivé ?

— Je ne viendrai pas avec toi, fit Skorgevski.

— Mais tu ne peux pas rester ici ! Je ne te laisserai pas faire. Chez moi, on s'occupera de toi – tu auras au moins un bon lit. Je vais appeler le médecin !

Skorgevski et Roman Kodenski avaient servi ensemble dans l'armée du général Koltchak, en Sibérie, contre l'Armée rouge ; ils avaient atteint la Volga et anéanti avec leurs cosaques deux détachements de partisans, perçant ainsi le cordon des bolcheviques autour de la brigade d'Uschin. Après que les bolcheviques eurent fusillé Koltchak à Irkoutsk, Kodenski était rentré chez lui en Pologne, dans sa propriété.

— Tu recevras tous les soins nécessaires, vieux camarade ! s'écria-t-il. On ne va pas te laisser dépérir et finir dans ce trou !

— Mon frère, il ne s'agit pas de moi !

Skorgevski saisit en tâtonnant un verre posé sur la table à côté de lui, humecta ses lèvres desséchées par la fièvre, se leva péniblement ; il ouvrit la porte d'un coup sec pour se convaincre que personne ne les écoutait. Puis il se laissa retomber, à bout de forces, dans son fauteuil.

— Crois-tu que je sois venu ici pour visiter ton domaine ? Non… C'est un pur hasard si… Je suis en route pour Zurich… Si je n'avais pas eu cet accès de fièvre, je n'aurais jamais vu cette maudite ville…

Il but comme un assoiffé une gorgée de son eau trouble, plus très fraîche, et poursuivit :

— Je me suis souvenu que tu habitais dans la région…

— Tu vas à Zurich ? Que vas-tu faire là-bas ?

— Je dois m'acquitter d'une mission. Il le faut absolument, tu comprends ? Toi, tu t'occupes de tes terres, tu as déposé les armes. Moi, je continue le combat…

— Mais la guerre est aujourd'hui…

— Je sais, la guerre est finie. Les armées ont été dissoutes. Mais l'ennemi est toujours là…

Il s'interrompit et, avec le regard perçant d'un mourant, dévisagea Kodenski.

— Tu ne crois plus à notre cause ? dit-il vivement, tu n'es plus des nôtres ?… Tu ne crois plus que la Russie renaîtra un jour ?

— Si, je crois qu'elle renaîtra un jour, répondit Kodenski d'un ton grave et solennel.

— Mon frère, j'arrive de Russie, on me poursuit…

— Il y a une bande à tes trousses ? Sois tranquille, tu es en sécurité ici, chez nous.

— Tu te trompes… Je ne suis en sécurité nulle part au monde, aussi longtemps que…

Il hésita un instant, et reprit :

— Vérifie qu'il n'y a personne derrière la porte ! fit-il.

Kodenski alla jusqu'à l'entrée de la chambre et jeta un coup d'œil dehors :

— Il n'y a personne, fit-il pour rassurer le malade.

Skorgevski poursuivit en chuchotant :

— Je n'ai pas de secret pour toi, je te connais… Tu ne me décevras pas. Ecoute-moi. Ils ont de bonnes raisons pour me pourchasser… J'ai passé une miche de pain à la frontière…

— Une miche de pain ?… demanda l'autre d'un ton un peu étonné.

Skorgevski délirait-il ? Avait-il un regard vraiment halluciné ? Que voulait-il dire avec cette histoire de poursuite et de miche de pain ?

Skorgevski se pencha. Sa respiration était rauque et saccadée.

— Une miche de pain… oui… que l'on m'a confiée et que les autres là-bas veulent à tout prix me reprendre. Cela fait trente-trois jours que je suis en route… Toujours sous des déguisements différents… en garde de l'Armée rouge, en cocher, en cheminot, en batelier sur le Dniepr… Au début, c'était au baron Frédéric. Et puis il est mort et c'est moi qui ai repris le pain. A quatre reprises, ils ont été tout près de m'arrêter… A chaque fois, j'ai réussi à leur échapper, pour gagner enfin, par des chemins détournés, le territoire polonais… Mais leur puissance s'étend jusqu'ici en Pologne… Ils sont à mes trousses. Ils m'ont attaqué en pleine rue… A l'instant où je te parle, ils préparent sans doute déjà un nouvel attentat. Il faut que je quitte la ville. Je ne peux pas rester ici. Mais j'ai maintenant attrapé cette maudite fièvre… Je n'ai pas appelé de médecin, je ne fais confiance à personne. Le temps presse… Je ne résisterai pas à leur prochaine attaque. Alors tout sera perdu… Nous aurons fait tout cela pour rien. Ils rapporteront le pain en Russie.

— Le pain ? Quel pain ? demanda Kodenski avec un regard à la fois apitoyé et incrédule, qu'est-ce qu'il cache ? Des papiers ? De l'argent ?

— C'est un pain bénit… Du couvent Saint-Michel, à Tobolsk… ! Tu sais tout, maintenant…

Il laissa retomber la tête, à bout de forces.

— Je comprends, dit simplement Kodenski.

Skorgevski essuya la sueur froide sur son front et murmura entre ses lèvres grises :

— J’ai rendez-vous avec Ogolenski. Il m’attend à Zurich. C’est à lui que je dois remettre le pain – voilà ma mission. Il sait ce qu’il a à faire ensuite… Mais je n’en peux plus… C’est fini, pour moi… Écoute-moi, mon frère –, tu ne vas pas retourner chez toi… Tu ne vas pas me laisser tomber… Je vais te confier le pain !

— Et toi ?

— Ne t’occupe pas de moi. Cela n’a plus aucune importance. C’est la fin… Qu’ils me trouvent ! Mourir de la fièvre ou d’une balle dans la nuque, peu m’importe !

— Je suis à ta disposition, dit Kodenski d’un ton solennel.

Skorgevski se retourna.

— Là-bas ! Dans le lit, sous le matelas… le sac de cuir. Le pain est dedans… Pars tout de suite !

— Oui, je me ferai apporter de l’argent et des vêtements à la gare. Tu peux avoir confiance en moi. Je trouverai Ogolenski. Le pain parviendra à qui de droit.

Avec des larmes dans les yeux, il embrassa une dernière fois son ami.

— Je t’envoie un médecin. Mon cocher viendra te chercher ce soir pour te conduire chez moi. Je suis sûr que nous nous reverrons !

Skorgevski secoua la tête.

— Pas moi, fit-il, mais cela n’a pas d’importance. Beaucoup sont morts au combat. Je ne compte pas !

Dschahid

Le somptueux immeuble de bureaux d'Abadjan Dschahid, érigé pendant la guerre, s'élevait entre la Henneberghaus et le Rotes Schloss, le long de l'Alpenquai.

Depuis ses fenêtres, on apercevait le miroir bleuté du lac de Zurich, jusqu'au contrefort des montagnes, dans le lointain.

Dschahid était confortablement assis à sa longue table de travail, avec dans sa main droite le combiné du téléphone dans lequel – interrompant la conversation avec son visiteur – il donnait de temps en temps ses ordres. Dans l'intervalle, il dictait à son secrétaire un projet de contrat avec la Dark Growers Company, à New York.

Son visiteur, un monsieur au visage glabre et émacié, avec des yeux froids, vêtu d'un imperméable clair, commença à s'agiter nerveusement sur son fauteuil.

— Il est bien sûr totalement exclu que j'aille à Vienne pour cette bagatelle, dit Dschahid dans le téléphone, et la semaine prochaine, je suis à Constantinople. Dans l'hypothèse où le tribunal accorderait quelque importance à mon témoignage, qu'il dépêche quelqu'un pour prendre ma déposition… Je me tiens à disposition…

Sur ces mots, il posa sa main charnue, scintillante de brillants, sur le microphone et sans transition, se tournant vers le monsieur en imperméable, poursuivit :

— Se pose la question de savoir si nous fixons le prix à Liverpool ou si vous désirez que l'on vous livre la marchandise à Francfort. Je vous conseillerais évidemment de prendre complètement en charge la marchandise, dans la mesure où le transport vous reviendrait incomparablement plus

cher. Je dispose de mes propres trains, qui sillonnent l'Europe, et bénéficie en conséquence de tarifs extrêmement privilégiés, dont je fais profiter en priorité mes commettants. Réfléchissez à cet aspect…

— Effectivement, dit l'autre en commençant à vérifier une addition dans son calepin, certes… mais…

— Continuons ! fit Dschahid à l'adresse de son secrétaire. Paragraphe 14 : Sur la récolte bulgare de 1921, nous vous livrons, correspondant aux échantillons examinés par vos experts, dix tonnes de chacune des marques Plowdiff, Kardjali, Djoumaia, Nevrekop, Popowo et Baschi-Bagli, première et seconde sortes, dans six qualités différentes, selon le mélange convenu…

Un serviteur, qui était entré sans faire de bruit, l'interrompit en lui tendant une carte.

— Oh ! s'écria Dschahid en passant ses doigts épais et soignés sur sa moustache noire parfumée, capitaine Ferid Bei, qu'il entre ! Vous m'excuserez de régler en même temps cette affaire… sinon je n'arriverai pas à tenir mon programme de la journée… Très bien, c'est d'accord ! dit-il dans le téléphone et il raccrocha aussitôt.

Le capitaine Ferid Bei entra et s'assit de l'autre côté du bureau.

— Vous venez à cause des fusils, fit Dschahid en guise de salut et en demandant par l'interphone que le Dr Werner lui apporte immédiatement le contrat sur les ventes d'armes.

— Dans la situation présente… (Il tourna la tête vers son secrétaire et continua à dicter :) Paragraphe 15 : Par délégation de la société Peter Diako Diakov, de Sofia, et en tant qu'agent général du gouvernement bulgare, la firme Dschahid, soussignée, s'engage jusqu'au 31 décembre 1925 à ne pas conclure d'accords commerciaux sur les ventes de tabacs blonds, directement ou indirectement, avec d'autres partenaires que la Dark Growers Company…

— Vous avez raison, dit le monsieur en imperméable qui en avait fini avec ses calculs, il ne resterait plus qu'à régler le problème de la douane…

— Alors nous sommes d'accord, répondit Dschahid, voici ma signature. Vous n'avez qu'à monter à l'étage pour voir M. le professeur Overloop, notre spécialiste et expert sur les questions douanières – il va tout vous expliquer. Vous pourrez signer tout de suite le contrat avec lui.

Pendant que le visiteur s'éloignait et que le Dr Werner lui présentait le dossier sur les ventes d'armes destinées au gouvernement ottoman, Dschahid se pencha et dit à l'adresse du capitaine :

— Je ne peux malheureusement vous livrer que des fusils Mauser…

Ferid Bei protesta.

— Ceci est contraire à nos accords… Vous vous étiez expressément engagé…

— Si cela ne vous convient pas, vous pouvez parfaitement renoncer à cette affaire. J'ai d'autres clients – à des conditions encore bien meilleures. Vous me rendriez service en me laissant ces petits fusils. Lisez plutôt ce télégramme que je viens de recevoir : « Achète immédiatement deux mille manchons au prix indiqué. Prise en charge à Ponte de Lima. Télégraphier réponse. » Vous avez trois minutes pour réfléchir. (Il reprit sa dictée :) Paragraphe 16 : Le paiement sera effectué quatorze jours après réception de la marchandise à proportion de la quantité livrée, par virement sur le compte de la firme Dschahid a la banque anglo-américaine de New York…

Le crayon du sténographe volait sur le papier.

La sonnerie du téléphone retentit. Dschahid décrocha.

— Quoi ? cria-t-il dans l'appareil en donnant un coup de poing sur la table, tandis que ses joues devenaient cramoisies. Quoi ? Cargaison de tabac arrivée endommagée à Trieste… ? Signalez-le tout de suite à la Lloyd ! C'est bien les Balkans !

Apostoloff doit être tenu juridiquement responsable de l'emballage de la marchandise… !

Une nouvelle fois, le serviteur apporta une carte.

Dschahid jeta un œil dessus et bondit de son siège.

— Je suis désolé, messieurs… mais je n'ai plus le temps…

— Et mes fusils Mauser ? demanda, contrarié, le capitaine.

Dschahid agita les deux mains, en signe de refus.

— Allez au secrétariat, faites votre offre… je verrai le reste demain !

Le sténographe replia ses affaires, le capitaine prit congé non sans manifester sa mauvaise humeur.

D'un pas élastique, dont on n'aurait pas cru capable son grand corps massif, Dschahid s'approcha du miroir, coiffa en arrière ses cheveux noirs de jais, vaporisa un mélange de Peau d'Espagne et d'Ambre antique sur sa moustache, son gilet et son mouchoir, contempla son image avec un sourire de satisfaction. Puis il se retourna et s'avança avec un air de majesté solennelle au-devant de Lydia, que son serviteur avait fait entrer.

— Princesse ! s'écria-t-il ravi – ses grands yeux en amande étincelèrent d'un éclat intense – Princesse ! Vous apportez la béatitude dans la demeure d'un misérable portefaix ! Puis-je vous faire servir un sorbet ? Du champagne, des fruits, des gâteaux ? Désirez-vous autre chose ?

Lydia était pâle et nerveuse. Elle promena un regard froid et inquisiteur sur le superbe mobilier du « malheureux portefaix ». Elle n'accepta rien, ni sorbet, ni champagne, ni fruits, ni gâteaux.

Dschahid leva au ciel ses mains chargées de brillants pour l'implorer.

— Rien ? Vraiment rien… ? Mais peut-être que… Comme vous voulez. Philippe, je n'y suis pour personne… absolument personne, sans exception ! Même pas au téléphone !

Le serviteur s'inclina et se retira.

— Prenez place, princesse, asseyez-vous. Je savais que vous viendriez un jour… J'appartiens à ces gens qui ont de la patience. On peut tout obtenir avec de la patience… Ou presque tout… Puis-je vous demander ce qui me vaut aujourd'hui l'honneur de votre visite ?

Lydia enfonça les doigts dans le cuir souple d'antilope du fauteuil profond où elle était assise et dit, presque sans remuer les lèvres :

— Dschahid, protégez-moi d'Ogolenski…

— De votre mari ?

— Il y a longtemps qu'il n'est plus mon mari.

Le négociant de tabac en gros eut un sourire douceâtre. De la main droite, il caressa sa moustache tombante, tandis que sa main gauche jouait avec les grains lisses d'un chapelet d'ambre qu'il avait machinalement sorti de sa poche.

— Exprimez-vous plus clairement… Comment dois-je comprendre vos paroles ?

— Retrouvez-le !

— Ah bon ! Vous ne savez même pas où il se trouve ?

— Vous arriverez bien à le trouver et à le mettre échec et mat !

Dschahid ferma un instant ses lourdes paupières, comme s'il réfléchissait. Il balança sa tête en souriant.

— Étrange, étrange… Quand on pense à tout ce qui peut arriver dans le monde ! Il n'y a pas si longtemps, vous et votre mari formiez un couple dont on enviait le bonheur… un couple idéal, Héloïse et Abélard réunis par le mariage… Et voilà aujourd'hui Lydia Ogolenski qui vient chercher protection contre son mari auprès de son humble et modeste serviteur…

— Oui, dit Lydia dans un souffle, il faut que vous me libériez de lui !

— Vous pouvez compter sur moi, princesse ! Je vais vous libérer… Dites-moi seulement, au nom du ciel, pour quelle raison votre amour brûlant s'est mué en haine. Car vous le haïssez, n'est-ce pas ?

Sans répondre directement à la question, Lydia Ogolenski murmura comme pour elle-même :

— Il y a des choses qu'une femme ne peut pas pardonner… Serguéi m'a offensée comme aucun homme n'a jamais offensé sa femme…

— Oh, oh ! fît Dschahid d'un air compatissant tandis qu'une étincelle de plaisir passait dans ses yeux noirs, ma pauvre, ma très chère enfant… !

— Vous savez qu'il ne peut pas vivre sans être mêlé à toutes sortes d'intrigues politiques…

Dschahid acquiesça gravement.

— C'est un être diabolique ! Ce n'est un secret pour personne qu'il a été l'auteur d'une tentative téméraire pour sauver la vie de la famille du Tsar…

— Mais il est arrivé trop tard…

— Peut-être… peut-être aussi que non… laissa tomber Dschahid d'un air songeur. On dit que son coup de main n'a pas été complètement vain. Il est sûr qu'il n'a pas quitté Iekaterinbourg tout seul. Mais qui a-t-il sauvé ? La tsarine ou le tsarévitch, une princesse ou simplement une femme de chambre… ou encore le tsar Nicolas II en personne, il est le seul à le savoir… Dans la fosse d'Iekaterinbourg il y a en tout cas un cadavre de moins que ne le croit toute la Russie.

Poussée par le besoin de s'épancher enfin librement, Lydia reprit :

— Il y a deux ans, il s'agissait aussi, apparemment, d'une mystérieuse et sombre affaire… à l'époque où il a eu ce duel, à Lugano…

— Un duel ?

— Vous avez certainement entendu parler de ce scandale qui a été étalé dans tous les journaux ! Tout le monde l'a lu…

Dschahid se souvenait fort bien.

— Ah oui ! fît-il dans un soupir, ce duel avec le Français !

— Le commandant de la Trémolière, l'attaché militaire… Ils logeaient dans le même hôtel…, le Splendid, au bord du lac…

— Cela remonte à presque deux ans, effectivement, confirma Dschahid, n'était-ce pas au mois d'avril ? On a dit que le Français avait une… une liaison avec l'épouse du prince Ogolenski… Quelques esprits simples ont même affirmé – mon Dieu, que les gens sont méchants ! – que le prince avait eu la malchance de découvrir les deux amants dans une situation… pardon, princesse, disons… non équivoque.

Il leva en l'air ses mains chargées de brillants et poursuivit :

— Personnellement, je n'ai évidemment jamais ajouté foi à ces rumeurs ! Une méprise… un funeste malentendu… sans aucun doute. Quant au duel…

— Le duel a bien eu lieu, pour cette raison. Il y a seulement un petit détail qui ne va pas : cette dame qui habitait à l'époque avec le prince à l'hôtel Splendid, qu'il avait emmenée avec lui à Lugano et présentée à toute la société comme son épouse – ce n'était pas moi !

Dschahid prit un air complètement stupéfait, son chapelet glissa de ses doigts au fond de sa poche ; ses lèvres épaisses, sous sa moustache noire, se tendirent pour laisser passer un sifflement imperceptible.

— Il est tout-à-fait exact, reprit Lydia avec une flamme dans le regard, que cette dame le trompait avec M. de la Trémolière et c'est un fait que le prince n'hésita pas, à cause d'elle, à risquer sa vie dans les conditions les plus pénibles…

— Ce n'était donc pas à cause de vous ? fit Dschahid.

— Non, ce n'était pas à cause de moi… ! Vous pouvez imaginer à quel point il devait être entiché d'elle pour se laisser aller à semblable geste. J'étais doublement bafouée, je l'ai aussitôt quitté… Nous vivions alors à Rome. Je n'ai pas attendu son retour… J'ai cédé la place à cette femme pour laquelle il s'était battu. Et depuis ce jour, je fuis devant lui, car il me poursuit et ne me lâche pas… Chaque homme qui s'approche de moi, qui parvient à gagner ma sympathie, mon amitié, qui fait preuve de gentillesse à mon égard, succombe aussitôt à sa vengeance. Où qu'il se trouve dans le monde, il surgit et intervient dans ma vie de sa main invisible. Il a partout des espions, des amis, des alliés, des complices !… Tous les êtres qui me sont chers sont voués à la mort ! Aucun n'a su encore lui échapper. Il déploie des trésors d'imagination. Le dernier qui a eu le malheur de tomber amoureux de moi – c'était un ingénieur, un jeune Ecossais tout-à-fait charmant—savez-vous ce qu'il lui a fait ? Il lui a dérobé sa dernière invention ; aujourd'hui le pauvre court le monde à la poursuite de son voleur et sombre dans le désespoir… La dernière carte que j'ai reçue de lui provenait du cap de Bonne-Espérance !… Un autre de mes amis est en ce moment interné dans un asile, à Dublin…

— C'est son amour pour vous qui l'a rendu fou ?

— Pas du tout, c'est Ogolenski qui l'a mis dans cet état ! Il n'a pas cessé de le harceler avec toutes sortes de mises en scène effrayantes : une chouette qui hululait toute la nuit sous sa fenêtre, des lettres anonymes qui arrivaient mystérieusement dans sa chambre et qui lui interdisaient, sous peine de mort immédiate, d'emprunter certaines rues, de voir ses amis, de me téléphoner… Des têtes de mort phosphorescentes apparaissaient sous la lune derrière sa fenêtre. Une nuit qu'il s'était endormi, son lit se brisa et du plafond tombèrent sur lui des scorpions aux aiguillons venimeux… Il retrouva un jour tout son appartement envahi par des milliers de souris blanches – par terre, dans les meubles, les tiroirs, jusque dans les manches de ses vêtements… – il a fini par croire qu'il était véritablement

devenu fou et, pour échapper à toutes ces visions terrifiantes, s'est réfugié volontairement dans un asile d'aliénés…

Dschahid se rejeta en arrière dans son fauteuil avec un grand rire, claqua ses deux mains grasses sur ses grosses cuisses.

— Grandiose ! s'écria-t-il, extraordinaire !

— Vous riez, reprit la princesse, je vous assure qu'il n'y a vraiment pas de quoi. C'est affreux. C'est un monstre !

— Ni les fantômes ni les souris blanches ne me font peur ! Je ne suis pas quelqu'un que l'on peut enlever ou voler facilement !

— C'est pour cela que je suis venue vers vous… – parce que je sais que vous n'avez peur de personne, que vous êtes très puissant, que vous êtes le seul à être de taille – peut-être – à lui tenir tête.

Dschahid s'inclina.

— Je vous remercie de votre confiance. Soyez tout-à-fait rassurée, je le ferai céder, plier, disparaître définitivement ! Mais j'ai encore une question. Je ne suis qu'un simple commerçant et je veux savoir dans quelle affaire je m'engage. Qu'obtiendrai-je en échange, si je vous débarrasse de lui ?

Lydia sentit son regard lubrique glisser le long de ses bas de soie et s'arrêter sur toutes les formes de son corps. Elle pressa ses lèvres et ferma les yeux.

— Je vous connais, Dschahid, je sais ce que vous voulez… Le marché que je vous propose est simple : j'en suis moi-même l'enjeu…

Le visage rond de Dschahid rayonna. Il se leva et fit mine de l'attirer à lui. Mais elle se recula.

— Remplissez d'abord votre promesse !

— Je n'y manquerai pas ! Dommage que vous ne soyez pas venue plus tôt…

— Pourvu seulement qu'il ne soit pas déjà trop tard !

— Il va falloir qu'il compte avec moi ! assura Dschahid en écartant vivement les bras, j'ai beaucoup de pouvoir… Ma bienveillance, ma sympathie sont synonymes de succès, mon aversion et mon hostilité de faillite. Savez-vous pourquoi le général Ioudenitch n'a pas pris Saint-Pétersbourg ? Parce que, arrivé à quatre kilomètres de la ville, il s'est imaginé qu'il pouvait se passer de moi et qu'il est devenu insolent. Je l'ai abandonné à son sort – il était perdu. Et savez-vous ce que les Turcs me doivent ? Lorsque Enver Pacha est venu me trouver, il n'était encore qu'un officier subalterne. Oui, on peut dire que Dschahid fait et défait l'histoire du monde. Mais revenons à notre sujet. Votre mari est sans doute très riche ?

— Ne l'appelez plus mon mari ! dit-elle, cela fait longtemps qu'il ne l'est plus… La famille Ogolenski possède les mines de naphte de Bakou. Presque toutes les actions lui appartiennent. Et le gouvernement d'Azerbaïdjan n'a pas touché aux titres de propriété des mines…

— Je sais.

— Le problème n'est pas aussi simple que vous pouvez l'imaginer.

— Pour moi, tous les problèmes sont simples, à partir du moment où je sais comment les aborder !

— Et en l'occurrence, vous savez déjà ?

— Évidemment ! L'axiome selon lequel l'argent est le nerf de la guerre reste éternellement valable, même s'il vient d'un général autrichien… Ogolenski sera perdu dès lors qu'il n'aura plus d'argent !

— Et comment comptez-vous y parvenir ?

— Ce sont mes affaires… J'ai déjà réalisé bien d'autres exploits ! Je le ruinerai, je vous le jure !

Dschahid s'avança vers la large fenêtre et jeta un regard triomphant sur la cime des arbres, le long de la promenade du lac, éclairée par les premières lumières. Zurich achevait sagement, ponctuellement, sa journée de travail. Le soleil couchant avait coloré le ciel de rose pâle. Il respira

profondément et se retourna vers la belle dame qu'il désirait depuis si longtemps et dont la conquête semblait si proche.

— Lydia, s'écria-t-il, je mettrai à vos pieds toutes les richesses de la terre… Je possède, dans mon hôtel à Paris, deux coupes byzantines en or massif, l'une remplie d'émeraudes et de diamants, l'autre des plus rares opales, toutes les deux achetées à l'ex-épouse du duc de Sutherland. Je me réjouis déjà d'imaginer vos mains blanches et délicates plongeant dans les pierres scintillantes… Pour l'instant, elles sont évidemment dans un coffre du Crédit Lyonnais. Nous allons voyager… Je vous achèterai un yacht… On m'en a proposé un ayant appartenu à l'ex-roi de Grèce… avec tout le confort, d'ailleurs à un prix raisonnable, une affaire… Je ferai peindre votre portrait par Picasso… Il me doit bien cela, je lui ai fait beaucoup de publicité… Où nous installerons-nous ? Ici à Zurich, je n'ai que mes bureaux. Toute la Suisse est ennuyeuse, un musée poussiéreux pour touristes naïfs ! Il faut que nous trouvions un petit nid romantique pour protéger notre bonheur… Connaissez-vous le château Miramare, à Trieste, qui a appartenu à l'impératrice d'Autriche ? J'ai entendu dire qu'il allait être vendu aux enchères… Je vais donner des ordres… Vous êtes maintenant pour moi la seule, l'unique… —je ne veux plus voir aucune de mes maîtresses… Quand pourrai-je, sur vos lèvres…

Lydia vit le grand corps du colosse s'avancer, chanceler et mettre un genou à terre devant elle. Avec un sourire distant, elle lui tendit le bout de ses doigts à baiser.

Dès que la princesse Ogolenski fut partie, Dschahid fit venir son secrétaire.

Interrompez immédiatement les négociations avec les Anglais – également avec la Standard Oil Company. Faites lanterner Campell ; s'il insiste, dites-lui que je ne veux pas m'engager. Notre homme de confiance en Azerbaïdjan, Vahan Issakides, recevra un télégramme codé pour l'avertir d'un éventuel changement de front…

Le secrétaire qui sténographiait les ordres de Dschahid ne put réprimer un mouvement de surprise.

Dschahid poursuivit :

— Il faut également que, de notre côté, nous prenions toutes les dispositions afin de parer à toute éventualité désagréable, au cas où Issakides recevrait le message décisif : bouton d'or – antidote – fortissimo…

Le secrétaire répéta d'une voix hésitante les mots de code – il n'ignorait pas les bouleversements que ceux-ci impliqueraient sur le plan de la politique mondiale.

— Et les armes ? demanda Dschahid.

— Entreposées à Erivan, au couvent Sainte-Anastasie, et déclarées comme vulgaires douves de tonneau.

— Parfait, fit Dschahid, et combien de temps cela prendra-t-il de les acheminer à Bakou ?

— Trois jours, répondit le secrétaire sans prendre le temps de réfléchir, doivent-elles partir ?

— Pas encore. Quand j'en aurai donné l'ordre. Peut-être dans quelques jours.

Le secrétaire referma son calepin.

— Puis-je me permettre de vous faire respectueusement remarquer, monsieur le Président, dit-il lentement, que ce changement, ces nouvelles dispositions sont en contradiction totale avec la politique que vous avez menée jusqu'à présent…

— Vous pensez de manière trop schématique, mon cher, dit Dschahid avec un sourire, peut-être suis-je précisément en train de miser sur un meilleur cheval…

Le secrétaire haussa les épaules.

— Cela rapportera-t-il de l'argent ?

— Toujours l'argent ! N'y a-t-il vraiment que cela qui compte ? En politique, je suis un idéaliste. Je méprise les espèces d'or poisseuses, gluantes de sueur et de sang, autant

que les bouts de papier bariolés avec lesquels les Etats se grugent les uns les autres, ainsi que leurs citoyens. L'argent, toujours l'argent ! Votre esprit, en panne d'imagination, n'a donc jamais d'autre idée ? Pertes ou profits, qu'importe cette fois ! Si cela est nécessaire, nous saurons bien nous refaire d'une autre manière, avec les troubles en Carélie, la révolution au Honduras… Nous livrerons des armes à Abd el-Krim pour ses Kabyles, lorsqu'il attaquera les Français et les Espagnols… C'est aussi simple que cela ! Envoyez-moi tout de suite Robson !

En proie à une excitation agréable, Dschahid fit les cent pas dans son bureau jusqu'à ce qu'entre Robson, le détective qu'il avait fait venir directement de Scotland Yard.

— Pouvez-vous me dire, Robson, à quel endroit se trouve en ce moment Ogolenski ? Vous savez, le colonel…

Robson l'interrompit d'un geste de la main qui signifiait qu'il n'avait pas besoin de renseignements supplémentaires sur la personne en question.

— Le colonel Ogolenski était il y a dix jours encore à Paris.

— Il y a dix jours ? hurla Dschahid, dix jours ! Imaginez un peu où il a pu aller depuis dix jours ! Retrouvez-le-moi immédiatement ! J'ai à lui parler…

Un avion en papier…

A l'une des petites tables de marbre, dans le jardin de palmiers de l'hôtel Beau-Site, au Cap-Ferrat, un homme de grande taille, en veste de flanelle gris clair, pantalon blanc et chaussures marron, était assis devant un espresso fumant.

Ses tempes, de chaque côté de son front bombé, luisaient des reflets blancs de ses cheveux, son visage hâlé, avec son long nez grec, avait les traits nobles d'une statue antique ; seule sa bouche, qui découvrait de larges dents blanches lorsqu'elle souriait, esquissait parfois une expression menaçante rappelant vaguement l'air d'un bouledogue hargneux. Et les yeux, dans ce visage, avaient un regard ambigu – de grands yeux bleu acier comme ceux d'un oiseau de proie sur le qui-vive ou guettant sa victime.

Un groupe d'enfants de différentes nationalités, en costumes clairs, aux têtes blondes, brunes ou noires, se pressait autour de ses genoux.

Tout en racontant aux plus âgés des histoires drôles qui les secouaient de rire, il distribuait aux plus petits des chocolats et des bonbons, les appelait tous par leur nom, s'adressait à chacun dans sa langue maternelle et paraissait être le confident, l'ami et le camarade de jeux de tous.

Depuis les tables voisines, des jeunes mères, des gouvernantes ou des nurses regardaient en souriant ce tableau touchant qui s'offrait chaque jour à leur regard, depuis maintenant presque une semaine.

Un air frais soufflait depuis la mer, amenant un parfum de rose, de giroflée, d'œillet et de violette, l'arôme épicé des aiguilles de pin chauffées par le soleil.

La paix, la quiétude de l'après-midi s'étendait sur ce paysage idyllique, loin de l'agitation du commerce des touristes.

Juste au moment où trois heures sonnaient, le portier de l'hôtel apparut sur le seuil et s'avança à pas pressés sur le gravier de l'allée.

— Votre Altesse ! s'écria-t-il de loin, on demande Votre Altesse au téléphone ! Depuis Zurich…

Le prince Ogolenski se leva.

Les enfants poussèrent de grands cris pour essayer de retenir leur ami.

— Laissez-moi ! fit Ogolenski, je reviens tout de suite ! Je vous montrerai quelques tours de magie, avant que nous allions à la plage…

A la porte de l'hôtel, il se retourna encore une fois, sourit et brandit comme pour un salut militaire sa canne d'ébène à pommeau d'or. A sa main droite scintillait une bague avec une énorme émeraude sertie à l'antique.

— Allô ? Pourrais-je parler au prince Ogolenski ? dit une voix dans le téléphone.

— C'est lui-même. Qui est à l'appareil ?

— Dschahid.

— Qui donc ?

— Dschahid. Abadjan Dschahid… J'ai eu plusieurs fois le plaisir de… à Londres, dernièrement…

— Ah oui ! Monsieur Dschahid ! Vous appelez de Zurich ?

— Oui, enchaîné à ma galère… Je vous envie, pour le beau ciel bleu de la Riviera…

— Il faut bien prendre de temps en temps soin de sa santé. Je suis venu ici pour me reposer un peu.

Je voudrais bien faire comme vous.

Ogolenski secoua la tête en un mouvement d'impatience.

— Vous avez certainement quelque chose d'urgent à me dire, monsieur Dschahid…

— Quelque chose de très urgent en effet, Votre Altesse…

— Concernant nos affaires ?

— Non, privé.

— Trois minutes ! interrompit une voix de femme dans les grésillements de l'appareil, vous prolongez la conversation ?

— Bien sûr, mademoiselle, dit Dschahid de très loin, je viens d'avoir la ligne et je la garde !

— Nous disions donc une affaire privée… Je suis tout ouïe. Mais n'oubliez pas que je suis ici vraiment pour me reposer… Vous me comprenez. Mon partenaire au tennis m'attend déjà !

Le microphone émit un petit son nasillard, comme un rire étouffé.

— J'ai une information intéressante pour vous, Excellence ! J'espère que la qualité de votre service, au tennis, ne va pas en pâtir : je me suis fiancé avec votre femme…

— Que dites-vous ?

— J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que je me suis fiancé avec la princesse Ogolenski.

Il y eut un moment de silence, troublé seulement par les vibrations des lignes téléphoniques. L'espace d'un instant, Ogolenski eut l'impression d'étouffer dans l'air lourd et vicié de la cabine. Puis il répondit d'une voix aimable :

— Mes sincères félicitations, monsieur Dschahid !

— Je me réjouis que vous preniez la chose ainsi…

— Et pourquoi pas ? On est encore en période de carnaval…

— Je vous conseille de prendre mes paroles au sérieux, mon colonel. Lydia Ogolenski et moi-même nous sommes officiellement fiancés aujourd'hui.

— Pourquoi me racontez-vous ces inepties ?

— Des inepties ? (La voix de Dschahid prit un ton tranchant.) J'ai besoin de votre consentement pour la procédure de divorce.

Ogolenski éclata alors d'un grand rire franc.

— Sachez que je n'ai aucunement l'intention de divorcer d'avec ma femme.

— Le plus simple, répliqua Dschahid, serait que vous veniez à Zurich le plus tôt possible pour régler cette formalité.

— J'ai effectivement certaines choses à faire prochainement là-bas. Mais je ne saurais vous dire exactement la date de mon arrivée. Je n'ai pas l'intention d'écourter mon séjour ici pour une bagatelle…

— Vous vous méprenez sur la situation, Excellence.

Le dernier mot fut à peine audible.

— Allô ! Six minutes… Vous continuez ?

— Sacré nom de Dieu [1]… ! hurla Dschahid d'une voix rauque, fichez-nous la paix, mademoiselle… ! Je garde la ligne !

Ogolenski sourit complaisamment.

— Vous vous énervez inutilement, monsieur Dschahid…

— Vous ne m'avez pas bien compris, répéta Dschahid, vous semblez oublier que c'est à moi que vous avez affaire, mon colonel ! J'ai l'habitude qu'on accomplisse ma volonté. Vous me connaissez suffisamment pour savoir que je ne suis pas du genre à plaisanter !

— Ne vous forcez pas à vous mettre en colère, Dschahid ! Je sais que vous êtes un vieux farceur, mais…

— Nom de Dieu, prenez garde ! J'en ai maté d'autres ! Vous allez divorcer ! Lydia Ogolenski m'aime…

— Juste une petite prière, Dschahid : ne vous rendez pas ridicule ! Je dis cela pour vous…

— Votre ton est tout-à-fait déplacé, colonel ! N'abusez pas de ma patience ! Si vous ne consentez pas de bon gré, je trouverai les moyens de vous y contraindre… Vous sous-estimez mes moyens et mes méthodes…

— Vous persistez donc à être la risée de tout le monde… Comme vous voulez ! dit Ogolenski en détachant chaque mot.

— La guerre est déclarée entre nous, fulmina Dschahid, je m'y attendais et j'ai pris mes dispositions. Vous n'aurez à vous en prendre qu'à vous-même…

— C'est tout ce que vous aviez à me dire ? Puis-je aller faire mon tennis ?

— Brisons là ! hurla Dschahid dans le téléphone.

C'est d'une humeur particulièrement enjouée qu'Ogolenski retourna dans le jardin. Une seconde après, il était à nouveau assiégé par sa bande de gamins poussant des cris de joie, tapant dans leurs mains.

— Les tours de magie ! s'écrièrent-ils tous en même temps. Faites-nous un bateau… un cerf-volant… un aéroplane… pour faire voler…

— D'accord, dit Ogolenski en s'asseyant à nouveau à sa place, un avion. Mais j'ai besoin de papier. Qui a un journal ?

Un bambin de sept ans grimpa sur la table de jardin et tendit un vieux numéro du Moniteur de Monaco qui traînait là depuis des jours, à pâlir sous le soleil.

Ogolenski ouvrit le journal et commença soigneusement son pliage. Soudain, son regard tomba sur quelque chose, en deuxième page – il s'arrêta, blêmit, rangea précipitamment le journal dans sa poche de veste et dit après une seconde de réflexion :

Un aéroplane, ce n'est pas intéressant. On en voit tous les jours! J'ai une meilleure idée, les enfants : on va jouer à cache-cache. Vous allez vous retourner, mettre la main devant les yeux et compter tout haut jusqu'à dix… Un… deux… trois…

Il ne vint à l'esprit d'aucun des enfants que le colonel s'était caché dans la loge du portier.

— Quand part le prochain train pour Monte-Carlo ?

— Dans cinquante minutes.

— C'est trop long. Trouvez-moi une voiture ! Je pars dans quinze minutes ! Mon domestique n'a qu'à faire les bagages !

L'article du Moniteur de Monaco de la semaine précédente. qui avait tant mis en émoi le prince Ogolenski, disait ceci :

« Au cours de la soirée d'hier, aux environs de minuit, dans les jardins du casino de Monte-Carlo, le marquis Xavier de la Trémolière a tenté de se suicider. Il s'est tiré une balle dans le poumon gauche avec son pistolet Browning ; il a été transporté à l'hôpital Sainte-Dévote dans un état grave. M. de la Trémolière a occupé autrefois le poste d'attaché militaire français à Rome. Il a cependant démissionné du corps diplomatique voici deux ans, à la suite d'une faute administrative. Depuis lors, il a mené une existence instable et aventureuse, s'enfonçant de plus en plus. Depuis quelques mois, il faisait partie des clients assidus des salles de roulette, où il ne misait que de très petites sommes, ce qui interdit de penser que sa tentative de suicide puisse s'expliquer par des dettes de jeu. »

Vieux ennemis…

Ogolenski entra dans le bureau d'accueil de l'hôpital Sainte-Dévote, à Monte-Carlo.

— M. de la Trémolière ? demanda-t-il d'un ton bref. L'employé s'apprêtait à chercher le nom dans son livre lorsqu'un jeune médecin en blouse blanche, en grande conversation, dans un coin de la pièce, avec une jolie jeune fille, se leva et se lança dans une explication volubile :

— Vous demandez après M. de la Trémolière, qui a été hospitalisé ici au début de la semaine dernière, après avoir reçu une balle dans le poumon ? Une opération délicate : un demi-centimètre un peu plus à droite et on ne parlait plus de lui… L'aorte… Vous comprenez ! Mais il s'en est tiré. Il a fumé aujourd'hui sa première cigarette. Sans mon autorisation, comme vous pensez bien. Quelle nature ! Les désespérés ont souvent une chance insolente. Il est en quelque sorte hors de danger et pourra sortir dans deux semaines. Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir… Si aucune complication n'intervient, on peut dire qu'il est sauvé.

— Premier étage, salle 3, lit 19 ! lut l'employé dans son registre.

— Comment ? s'écria Ogolenski, dans la salle commune ?

Le médecin haussa les épaules.

— M. de la Trémolière est absolument sans ressources. En outre, nos installations sont exemplaires, tous nos patients bénéficient des mêmes soins attentifs, des mêmes services scrupuleux. Les frais de séjour, pour les malades nécessiteux, sont pris en charge par la Société anonyme des Bains de mer…

— M. de la Trémolière est un vieil ami, dit Ogolenski, je souhaite qu'il ait une chambre particulière. Je supporterai les frais. Peut-on le transférer tout de suite ?

— Certainement, monsieur, assura avec obligeance le médecin, tout de suite !

Il donna aussitôt les ordres nécessaires et, après un petit quart d'heure, Ogolenski fut conduit par une jeune infirmière à travers un long couloir sentant légèrement le phénol, jusqu'au pavillon du jardin, où le malade avait été installé entre-temps dans une chambre particulière.

Xavier de la Trémolière était allongé sans bouger, épuisé, dans un lit blanc.

La peinture à l'huile très claire des murs, les rideaux blancs aux fenêtres faisaient paraître la pâleur diaphane de son visage encore plus jaune. Une fine moustache noire, mal taillée, descendait sur ses lèvres.

— Vous ici ? fit-il d'un ton peu aimable en retroussant sa lèvre supérieure, c'est vous l'ami auquel je dois d'avoir été transféré dans cette chambre ?

Il prononça le mot « ami » d'un ton haineux, en jetant un regard noir à Ogolenski.

— Je vous laisse, messieurs, dit l'infirmière avec un sourire amène avant de quitter la pièce, n'oubliez pas, monsieur de la Trémolière, que vous ne devez pas vous fatiguer en parlant trop longtemps…

Ogolenski approcha une chaise du lit et s'assit sans façon.

— J'ai appris par hasard votre malheur… Votre existence me touche de près…

Cela fait longtemps que nous ne nous sommes pas vus, dit lentement Trémolière, que désirez-vous de moi, prince Ogolenski ?

— Je désire vous venir en aide. Que puis-je faire pour vous ?

— Rien, répliqua sèchement le malade, si je m'en sors cette fois-ci, je trouverai un autre moyen d'en finir… je suis au bout du rouleau…

— Au bout de vos peines passées, peut-être. Je suis heureux d'arriver au bon moment. Vous ne pouvez pas m'interdire d'intervenir dans votre vie…

Trémolière eut un sourire amer.

— C'est la deuxième fois que vous le faites… Les papiers et la photographie que vous avez fait tomber entre mes mains étaient des faux. Lorsqu'il est apparu que le gouvernement de mon pays avait fondé toute sa politique sur une personne née de l'imagination du prince Ogolenski, j'ai été contraint de démissionner…

— Que voulez-vous, Trémolière ! Nous autres attachés militaires étions toujours comme des adversaires sur le pré. Je me souviens que vous étiez vous aussi une fine lame. Toujours prêt à porter une attaque. Ma force était dans l'esquive… Je n'avais pas le choix : votre gouvernement s'apprêtait à laisser tomber la dernière armée russe. Un parti puissant, influent au Conseil des ministres, exigeait la reconnaissance de la Russie soviétique – ce qui aurait scellé le destin de nos troupes combattant en Ukraine ; elles n'avaient plus de munitions, plus d'armes, plus de ravitaillement, plus d'argent. Il fallait apporter la preuve que les braves épargnants français n'avaient pas mis leur argent dans une aventure sans issue… Si le Tsar était encore en vie – alors le gouvernement de votre pays ne pouvait plus se permettre d'abandonner un ancien allié. Ma mission était de convaincre les ministres, à Paris, que le Tsar n'était pas mort. Je me suis servi de vous, mon ami, et d'une petite dame un peu bavarde…

Les yeux de Trémolière brillèrent d'un sombre éclat. Il hocha la tête.

— Et vous êtes parvenu à vos fins. Denikine a reçu son prêt – puis est venu le démentir, entraînant l'énorme scandale dont j'ai été la première victime…

Encore dépité par le souvenir de sa défaite, il passa sa main décharnée dans ses cheveux.

— C'est moi aussi qui ai rédigé le démenti, ajouta calmement Ogolenski.

— Le Tsar est donc mort !

Ogolenski eut un sourire énigmatique et triomphant.

— En êtes-vous si sûr ? demanda-t-il. Je vous conseille d'accueillir ce genre de démenti avec la même défiance critique qui eût été de mise face aux aveux que vous avez arrachés à l'époque à cette petite dame trop bavarde, grâce à votre pouvoir de séduction. L'heure n'a pas encore sonné où le monde peut entendre la vérité, toute la vérité sur les dernières scènes du drame qui s'est déroulé à Iekaterinbourg. Sachez, mon cher ami, que je ne suis pas, comme cette petite dame, loquace par amour…

Trémolière eut un air songeur et soupira. Son aventure à l'hôtel Splendid du lac de Lugano, qui devait briser son existence, revivait à sa mémoire, dans tous ses détails. Cela avait été l'une de ces occasions où le devoir et le plaisir, l'intrigue et la passion se conjuguent dans une seule mission. Combien d'aventures amoureuses de ce genre, dictées par sa fonction, n'avait-il pas vécues déjà auparavant dans son rôle d'attaché militaire ? Et il avait fallu qu'au sommet de sa carrière le destin le rattrapât…

— J'avais pour mission d'essayer de vous sonder sur vos intentions, dit-il. Je vous ai donné réparation, pour les moyens que j'ai cru devoir employer. J'étais persuadé, à l'époque, de vous avoir pris votre femme… Je sais aujourd'hui que tout cela avait été soigneusement mis en scène par vous-même. Je me demande seulement si je dois vous admirer ou vous mépriser ! Tout le monde n'est pas capable, dans une partie d'échecs de cette importance, de mettre en jeu l'honneur de sa femme…

Une quinte de toux le secoua.

L infirmière rentra précipitamment dans la chambre, le redressa, essuya la sueur de son front.

— Cela fait un quart d'heure, monsieur ! Le temps de visite est dépassé, fit-elle, le médecin-chef ne va pas être content et m'accuser de négligence…

— S'il vous plaît, encore un instant ! pria Ogolenski, nous n'avons encore fait que raviver d'anciens souvenirs. J'en viens seulement maintenant au véritable objet de ma visite…

Lorsque l'infirmière se fut éloignée en hochant la tête en signe de désapprobation, il poursuivit :

— Vous surestimez véritablement l'importance de cette affaire… Après avoir obtenu réparation publique, j'ai…

— J'ignore si vous l'avez su, l'interrompit le Français, mais de cette affaire dont vous minimisez l'importance, j'ai quand même gardé en souvenir un bras paralysé…

De la main droite, il leva en l'air son bras gauche et le laissa retomber comme un objet inerte sur le drap blanc du lit.

Durant un instant, les deux hommes se regardèrent en silence, les yeux dans les yeux.

Puis M. de la Trémolière demanda d'une voix douce, presque rêveuse :

— Puis-je me permettre une question ?… Êtes-vous divorcé d'avec votre femme… ?

Ogolenski plissa le front. Il regarda droit devant lui, comme s'il était ailleurs en pensée. Puis il dit d'un ton apparemment indifférent :

— Si cela peut vous consoler… Il n'y a pas que vous dont l'existence a été bouleversée par ces événements…

M. de la Trémolière esquissa un sourire las.

— Alors on peut dire que je n'ai pas vraiment surestimé cette affaire…

— Peut-être que oui, peut-être que non, dit Ogolenski. En tout cas, je me considère toujours comme votre débiteur et je suis venu ici dans la ferme intention de m'acquitter de ma dette. Encore une fois : que puis-je faire pour vous ?

— Je ne vois pas en quoi…

— Ne soyez pas si entêté ! répliqua Ogolenski, l'envie de vivre brille dans vos yeux… L'envie d'aventures nouvelles… N'allez pas me dire que vous avez définitivement tiré un trait sur vos conquêtes féminines… De vieux ennemis comme nous doivent s'entraider.

Le malade avait fermé les yeux. Ses lèvres remuaient à peine.

— Les femmes ? Non, dit-il lentement, comme pour lui-même. Mais je rêve parfois, quelque part… très loin… au Canada… de tout recommencer…

— Très bien ! s'écria Ogolenski. Le Canada ! Parfait. Entendu. Mais dépêchons-nous, sinon l'infirmière va revenir et m'obliger à partir. A mon avis, trois mille livres devraient suffire pour réaliser votre rêve, n'est-ce pas ? Ne secouez pas la tête ! Permettez-moi de soulager ainsi ma conscience… Je suis riche, comme vous le savez. Trois mille livres ne sont que peu de chose pour moi…

— Puis-je accepter cela de quelqu'un dont j'ai séduit la femme ?

— Vous pouvez, assura Ogolenski d'un ton froid. Je vais vous faire un aveu. Je n'ai jamais aimé cette femme…

Il ne laissa pas à l'autre le temps de réagir, tenant déjà les billets en main.

— Voici douze mille francs, c'est tout ce que j'ai sur moi… Prenez également cette… bague ! Cela devrait faire en tout à peu près trois mille livres…

Il retira de son doigt une bague à chaton d'émeraude, qu'il posa sur la couverture du lit, à côté de la liasse de billets.

— Pas de grands mots ! fit-il pour couper court aux démonstrations de gratitude du Français, vous avez déjà beaucoup trop parlé… L'infirmière ne va pas être contente… Ménagez-vous ! Veuillez sortir d'ici le plus rapidement possible et n'oubliez pas que j'ai toujours une dette envers vous…

Pour la première fois depuis deux ans, les deux hommes se serrèrent la main.

L'infirmière rentra dans la chambre et Ogolenski s'en alla.

A l'hôtel, Andruscha l'attendait.

Ogolenski arriva les yeux brillants.

— Andruscha, mon cher, demanda-t-il à son serviteur, combien d'argent avons-nous encore ?

Andruscha chercha dans ses poches.

— Soixante-treize francs, dit-il, pas tout-à-fait soixante-treize francs, Votre Altesse…

Ogolenski, pendant ce temps, avait fouillé dans son portefeuille.

— Et moi, j'ai tout juste encore deux cent douze francs… Pas un centime de plus. Il faut que nous partions tout de suite pour Zurich…

Depuis le quai Limmat, une infinité de ruelles montent vers Niederdorf, ce très vieux quartier de Zurich dans lequel aucun bon Zurichois n'ose pénétrer même de jour s'il ne veut pas mettre sa réputation en danger. Il s'agit là d'un préjugé tenace, peut-être historiquement motivé, mais en tout cas depuis longtemps sans fondement, car l'observateur objectif, dans ce dédale de maisons un peu obscures, ne peut rien découvrir d'inconvenant ou de coupable. A moins qu'il soit dérangé par l'odeur de moisi dégagée par les portes étroites, les murs rongés par le temps, qu'il soit importuné par les relents de cuisine des nombreux petits restaurants italiens ou espagnols où l'on mange d'ailleurs fort bien.

Dans la plus étroite de ces ruelles – la Ankegasse –, au quatrième étage d'une maison presque délabrée, le prince Ogolenski avait loué une petite chambre chez Eigenheer, tailleur militaire.

Andruscha, qui avant la Révolution avait encore porté la superbe livrée du prince Ogolenski, était assis par terre, les jambes croisées, en train d'astiquer les bottes de son maître, tout en surveillant l'eau du thé qui bouillait dans une casserole en aluminium bon marché, censée faire office de samovar.

Son visage plissé par l'âge, mangé de petite vérole, avait un air soucieux et sa moustache grise tombait tristement sur ses lèvres. En suivant la cadence de ses coups de brosse énergiques, il chantonnait d'une voix rauque et usée une chanson russe. Toujours le même couplet nostalgique.

Ogolenski allait et venait dans la pièce sombre en fumant une cigarette, jetant de temps à autre un regard mélancolique, tel un oiseau de proie en captivité, vers l'horizon, par-delà les toits des maisons voisines.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-il en s'arrêtant.

Andruscha haussa les épaules.

— Aucune idée, maître…

— Je crois qu'il est temps de dîner, fit Ogolenski en s'asseyant à la table où il n'y avait pas de couvert, viens !

Andruscha se releva péniblement, s'approcha en boitillant, glissa les bottes sous le lit, servit consciencieusement le thé et prit place en face de son maître.

Ogolenski déballa le saucisson et le pain, partagea avec son couteau de chasse le maigre repas en deux parts égales.

— Pour combien de temps la chambre est-elle encore louée d'avance ? demanda-t-il entre deux bouchées.

— Jusqu'à la fin de la semaine, répondit le vieux serviteur en mastiquant son pain de ses dents gâtées, et nous avons encore de l'argent pour la nourriture jusqu'à demain… Après…

Il déposa en marmonnant quelques pièces de monnaie sur la table devant lui.

— A la grâce de Dieu !

— Garde confiance, Andruscha ! Cet après-midi, j'irai vendre ma tabatière en or…

Andruscha versa le thé en poussant un soupir.

— Comme ma montre… et tout le reste ! A quoi cela sert-il ? J'ai aussi un crucifix en argent… mais c'est tout ce qui me reste…

— On trouvera bien quelque chose…

— Qui sème sur la route ne récolte que des cailloux, fît Andruscha.

— C'est bien vrai, Andruscha. Mais qui n'amène pas de bois n'a pas non plus sa place devant le feu…

— Où notre argent est-il parti ? Au diable, Votre Altesse !

— Ce n'est pas le diable, Andruscha, mais il est quand même maléfique et c'est lui qui a notre argent.

— Dieu vous bénisse, Votre Altesse, mais est-ce que nous n'aurions pas dû mettre un peu d'argent de côté ?

— Que dis-tu là, Andruscha ! Est-ce que je n'ai pas fait assez attention ? Mais très cher, comme tu sais, est le pain bénit…

— Nous avons tout laissé filer pour en être réduits à l'état de bohémiens… Un jour dans l'enfer de Paris, le lendemain chez les Tartares en Egypte… Et tous ces voyages que d'autres ont faits sur notre compte… Je dois dire, Votre Altesse, que je n'ai pas bien compris…

— Qui aura tout compris, Andruscha, verra les portes du ciel se fermer. Ne te fais pas de soucis !

— Ce n'est pas pour moi que je me fais du souci. Je suis vieux, je n'ai plus de désirs. Je n'ai même plus envie de retourner en Russie… J'ai abandonné même cet espoir…

— As-tu oublié la Russie ? s'écria Ogolenski.

— Ne vous fâchez pas, petit père, Votre Altesse… Je sais que vous êtes fort, courageux, et que vous vous battez pour la Russie. Dieu soit avec vous ! Mais les temps sont durs…

Il débarrassa les restes du repas et le couteau avec lequel Ogolenski avait partagé le saucisson.

Une sonnette rauque retentit dans l'entrée. On frappa à la porte.

Andruscha alla jusqu'à la porte en boitant, l'entrouvrit prudemment, jeta un coup d'œil dehors. Ogolenski lui fit signe de laisser entrer le visiteur.

Vêtu de l'uniforme d'un commissionnaire, le détective Robson pénétra dans la pièce.

— Ai-je l'honneur de parler au prince Ogolenski en personne ?

— Lui-même. Vous désirez ?

Robson promena un regard furtif sur le misérable mobilier, le serviteur sénile, le réchaud à alcool. Il s'inclina respectueusement.

— Le président Dschahid vous fait savoir qu'il attend Votre Altesse ce soir, à huit heures précises, dans la salle de restaurant de l'hôtel du Bord du lac…

Pas même des cailles… !

Pas moins de six serveurs, sous les ordres d'un majordome très digne, s'empressaient dévotement autour de Dschahid qui avait pris place à la table réservée à son intention, dans la grande salle à manger aux dorures et aux miroirs étincelants de l'hôtel du Bord du lac.

— Merci ! dit-il sèchement en repoussant d'un geste énergique de sa main grasse et ornée de brillants la carte du menu, merci, mais j'attends encore… !

Tous les parfums de Roumanie s'exhalaient de ses cheveux noirs de jais, de sa moustache tombante et de la pochette de soie qui ornait sa veste. A la boutonnière, il portait la rosette rouge et verte de l'ordre d'Osmanlis de première classe.

Aux tables voisines étaient assis des Américains mâchant chaque bouchée consciencieusement, accompagnés de femmes minces et élégantes, habillées à la mode parisienne, dont le dos sagement dénudé renvoyait en reflets colorés la lumière du grand lustre au plafond.

Sur les tables, les abat-jour de soie jaune des lampes répandaient un doux scintillement sur les couverts d'argent, les fleurs, le cristal ainsi que sur les volutes de fumée bleuâtre qui s'échappaient des précieuses cigarettes égyptiennes et s'évaporaient lentement dans la pièce.

Toutes les conversations, tous les gestes, même les allées et venues silencieuses des serveurs sur les tapis épais, semblaient sous le charme des danses nègres que l'orchestre de jazz, à moitié dissimulé derrière un décor de plantes vertes, offrait en fond musical.

A huit heures tapantes, Sergueï Ogolenski, avec une ponctualité princière, entra dans la salle de restaurant, promena durant une seconde son œil clair de rapace sur toutes les tables puis s'avança, sans regarder à gauche ni à droite, vers Dschahid.

Les belles Américaines tournèrent vers lui des regards admiratifs et connaisseurs, tandis que leurs lèvres soulignées de rouge lui adressaient des sourires entendus.

— Je vous salue, prince Ogolenski, dit Dschahid fort poliment en lui tendant la main.

Ogolenski tordit sa bouche en un sourire hargneux, tandis qu'il gardait ses deux mains enfoncées dans les poches de son smoking. Sans dire un mot, il baissa les yeux vers Dschahid.

— Je vous en prie, prenez donc place… !

Ogolenski le toisa avec mépris.

— Je vais vous dire quelque chose, Dschahid, déclara-t-il à voix haute – si fort que les dames assises aux tables voisines dressèrent leurs oreilles poudrées –, je vais vous dire quelque chose : peut-être l'honneur est-il une valeur dépassée dans le monde moderne… mais, sur ce point, je suis traditionaliste… Je ne voudrais en aucun cas donner l'impression que je suis en affaires avec vous. Je suis officier russe et je ne souhaite pas me montrer en public avec l'homme qui a trahi et vendu l'armée de Ioudenitch. Si vous avez à me parler, je vous propose que nous nous retirions dans un salon particulier…

— Excellence… bredouilla Dschahid dont le sang montait à la tête, c'est pourtant…

Ogolenski haussa les épaules.

— Si cela ne vous agrée pas…

Il fît mine de s'en aller.

Dschahid frappa du poing sur la table.

— Garçon ! s'écria-t-il blême de colère, en saisissant par sa veste blanche l'un des serveurs debout près de la table, c'est

intolérable ! Appelez-moi immédiatement le directeur ! On m'a réservé la plus mauvaise place !… A deux pas de la fenêtre ! En plein courant d'air ! Et en plus, je ne supporte pas de me retrouver ainsi parqué au milieu de tous ces étrangers ! Le prince et moi-même devons avoir une conversation importante… Donnez-nous une table dans un salon particulier… !

Accompagnés d'un essaim de serveurs affairés, ils déménagèrent dans un petit salon confortable, tapissé de bleu, où les attendaient, sur une table entre deux chaises capitonnées, deux couverts et un seau à champagne. On tira derrière eux d'épais rideaux.

— Parfait, dit Ogolenski, maintenant je peux vous serrer la main…

Dschahid, l'air irrité, ne disait mot. Sa moustache noire pendait sur ses lèvres charnues. Ses mains grasses et soignées tremblaient.

Ogolenski, quant à lui, paraissait de la meilleure humeur. Il consulta le serveur sur la composition du menu. La carte n'était pas encore suffisamment riche à son goût.

— Il n'y a même pas de cailles ! s'écria-t-il indigné.

Le serviteur s'inclina et dit en s'excusant :

— Pas aujourd'hui, monsieur… Mais peut-être goûterez-vous notre dinde à la Godard, nos pigeons aux pointes d'asperge, nos filets de faisan à la chevalière ou la poule de neige aux croûtons – autant de spécialités de la maison…

— Non, insista Ogolenski, des cailles ! Des petites cailles cuites à la graisse… C'est tout simple !

— Je regrette infiniment, monsieur, mais…

— Je n'ai que faire de vos explications ! Je vous donne vingt minutes pour nous servir ces cailles ! Apportez-nous entre-temps les hors-d'œuvre, du madère et surtout de la vodka !

Décontenancé, le serveur se retira.

Dschahid avait recouvré toute sa maîtrise de soi. Il suivait d'un œil noir les tractations du prince avec le serveur.

— Vous avez vraiment le palais très délicat. Vous auriez certainement beaucoup de mal à vous habituer, si d'aventure vous étiez un jour contraint de renoncer à toutes ces délicatesses…

Ogolenski éclata de rire.

— Je sais de quel monde vous venez, Dschahid. Vous avez été habitué dans votre jeunesse plutôt au couscous et aux oignons frits… C'est un goût différent…

Les serveurs avaient déposé sur la table un grand plat de cristal garni de hors-d'œuvre.

— Du caviar ? demanda Ogolenski en levant les sourcils.

— Voilà, monsieur !

— Quoi ? Vous appelez cela du caviar ? De la graisse d'automobile ! Allez me chercher du caviar, du vrai, une boîte fraîche dans de la glace !

Les serveurs s'inclinèrent et volèrent vers les cuisines.

Ogolenski but un petit verre de vodka et attaqua un potage.

Dschahid passa un doigt sur sa moustache parfumée et commença d'un ton insinuant :

— Vous savez parfaitement, Altesse, ce que j'attends de vous : que vous ayez la bonté de rendre sa liberté à votre femme. Vous n'avez plus aucun droit sur elle ! Lydia m'aime et veut vivre à mes côtés, dans le confort et le luxe, une existence digne de sa beauté…

Ogolenski posa sa cuillère sur le bord de l'assiette, d'un geste dénué de toute agressivité, mais qui n'en fit pas moins sursauter Dschahid.

— Ce n'est que cela ? Et c'est pour cela que vous m'obligez à boire cette vodka de second ordre ? dit Ogolenski. Mon pauvre Dschahid, vous connaissez bien mal les femmes. Lydia n'aime qu'un seul homme au monde et je suis celui-là.

Croyez-vous sincèrement que vous pouvez intéresser une femme comme elle ? Je n'ai qu'un mot à dire et le petit oiseau rentre sagement dans son nid…

Dschahid fit une moue ironique, baissa les paupières.

— Tiens donc ?… Et pourquoi ne prononcez-vous donc pas ce mot ?

— Parce que… Ce sont mes affaires. Parce que le moment n'est pas encore venu. Mais il viendra… Alors je le dirai. Jusque-là, je veillerai à ce que la femme qui m'aime ne soit pas importunée par des gens de votre espèce…

Dschahid balança sa lourde tête.

— Elle ne vous reviendra pas, je le sais mieux que vous… Connaissez-vous la chanson du cosaque et du rossignol ? Le rossignol s'est sauvé de sa cage, le cosaque le regarde s'envoler, il ne reviendra jamais vers lui. Vous perdez votre temps. N'avez-vous rien de mieux à faire que de courir après une femme qui ne veut plus entendre parler de vous ?

— J'ai beaucoup de choses à faire, je peux consacrer du temps à beaucoup de gens, mais vraiment pas à vous, Dschahid ! Vous commencez à m'ennuyer… Je vais devoir vous mettre hors combat pendant un petit moment…

— Vous me connaissez mal ! Tant pis pour vous ! Faites attention à ne pas vous retrouver vous-même hors combat, comme vous dites… Je vous préviens, Altesse, je connais très exactement votre point vulnérable…

Il se tut. Les serveurs étaient de nouveau dans la pièce.

Avec un sourire satisfait, Ogolenski détacha sur un morceau de glace plusieurs cuillerées de perles grises de caviar, tandis que Dschahid l'observait avec une joie maligne, en frottant ses mains scintillantes de brillants.

Après les cailles et une pièce de bœuf garnie de pommes frites, servie avec une bouteille de chambertin, Ogolenski alluma un havane.

Dschahid avait également fini son souper. Il regarda sa montre et toisa Ogolenski avec une perfidie mal dissimulée :

— Vous allez vraiment être privé, dit-il d'un ton désolé et onctueux, les cigares, les bons vins… ! Les cailles et le caviar ! Vous n'imaginez pas ce qui vous attend, prince Ogolenski… Observer quelqu'un dans votre situation est très révélateur, très instructif…

Ogolenski rêvassait en suivant des yeux les volutes de fumée qui montaient au plafond en s'élargissant de plus en plus. Dschahid l'ennuyait.

— Pourquoi vivez-vous à Zurich ? demanda-t-il pour changer de sujet. Vous devriez vous installer sur une place internationale ! Vous pourriez trouver en Amérique un terrain d'activités à la mesure de votre talent… L'Europe est pauvre et a déjà été pillée depuis longtemps. Que cherchez-vous encore ici ?

Il remplit à nouveau son verre.

Dschahid lui jeta un regard presque compatissant.

— Vous êtes un homme mort, colonel. Si vous décidiez de renoncer solennellement à Lydia, je serais peut-être encore en mesure de faire quelque chose pour vous… Je vous ai tout à l'heure menacé… En vérité, votre cas est beaucoup plus grave : le coup mortel qui doit vous abattre a déjà été porté ! Si vous vous entendez avec moi, vous pouvez peut-être encore vous en tirer… Vous ne savez pas ce que j'ai fait de vous…

— A votre santé ! s'écria gaiement Ogolenski, et qu'est-ce que vous avez fait de moi ?

— Un naufragé ! Il n'y a que moi pour vous lancer une bouée, moi seul !

— J'en suis convaincu, fit en riant Ogolenski. Vous seriez capable de vendre des gilets de sauvetage dans le désert de Gobi… Il est inutile de prolonger cette conversation. Vous n'êtes pas devenu plus amusant, ces dernières années…

Il esquissa un bâillement, sonna le serveur.

— L'addition, commanda-t-il en désignant Dschahid d'un geste négligent de la main.

— J'ai donc apparemment l'honneur de pouvoir vous considérer comme mon invité, constata Dschahid avec un sourire tandis que le serveur dressait l'addition derrière lui.

— Non, répliqua sèchement le prince Ogolenski, je ne revendique absolument pas cet honneur. Vous payez l'addition, c'est tout. Je vous revaudrai cela à l'occasion. Lorsque j'aurai à nouveau un peu d'argent, Dschahid. Je dois vous dire que cela faisait longtemps que je n'avais pas aussi bien mangé qu'aujourd'hui. Je peux vous l'avouer : cela fait une semaine que je me contente pour souper de quelques tartines, avec du fromage ou du pâté…

Dschahid écarquilla les yeux.

— Que dites-vous là ? fit-il d'une voix blanche.

— Mon cher Dschahid, je ne veux rien vous cacher de ma situation. Je suis habitué à un certain luxe. Quelques goûts dispendieux, de grands voyages, la volonté de ne jamais me laisser dicter mes décisions par des considérations matérielles, quelques affaires privées et autres sacrifices pour une cause qui m'est chère ont englouti toute ma fortune au cours de l'année dernière. Vous comprenez maintenant que je ne puis plus assouvir ma passion des cailles, du bourgogne et des havanes que s'il se trouve quelqu'un qui ne soit pas regardant et assez complaisant pour régler l'addition à ma place…

Dschahid frappa dans ses mains épaisses et chargées de brillants en fixant son vis-à-vis d'un air complètement décontenancé.

— Édition du soir ! cria à cet instant le chasseur de l'hôtel, en jetant sur la table deux journaux encore fraîche.

A la une de chacun d'entre eux s'étalait en gros titres la dernière nouvelle politique sensationnelle :

« Soulèvement communiste en Azerbaïdjan.

« Tous les bâtiments publics et voies de communication ont été occupés par des rebelles armés de fusils Mauser. Le gouvernement a été renversé, ses membres sont en fuite. La République des Conseils a été proclamée, sous la présidence de Vahan Issakides, considéré jusqu'à présent comme le représentant des consortiums pétroliers, sympathisant avec l'Angleterre. Les troupes soviétiques sont entrées dans le pays, à la demande du nouveau gouvernement. La propriété foncière et l'industrie ont été nationalisées. »

Ogolenski tendit le journal à Dschahid en riant.

— C'est donc cela votre coup de maître, l'action d'éclat qui est censée m'anéantir ? Dommage, dommage… Tous ces efforts en vain ! Tout cet argent dépensé inutilement !

— Issakides ne se laisse pas acheter pour rien. Vous êtes arrivé trop tard, vous avez enfoncé des portes ouvertes ! Il y a deux mois que j'ai vendu toutes mes actions à la Bourse de Paris…

— Toutes vos actions… ? gémit Dschahid, atterré.

— Envolées ! fit Ogolenski en soufflant la fumée de son cigare.

Et il partit d'un grand rire, un rire ravageur, comme un torrent qui arrache tout sur son passage, résonnant de l'écho des lointaines montagnes des origines.

Le serveur, qui avait pourtant une longue expérience, laissa retomber, stupéfait, son crayon – il n'avait jamais entendu un rire semblable de toute sa vie.

Les prunelles aux reflets bleutés de Dschahid étaient presque exorbitées. Il s'accrocha des deux mains au bord de la table et, l'espace d'un instant, il parut vouloir la jeter loin de lui, avec tout ce qu'il y avait dessus. Puis il poussa un juron, sortit de sa poche gauche de pantalon un chapelet d'ambre qu'il déchira en deux et jeta par terre.

— Qu'avez-vous l'intention de faire, maintenant ? demanda-t-il, les lèvres tremblantes.

— Mon Dieu, répliqua Ogolenski d'un ton badin et en se levant de table, si je devais vous raconter maintenant par le détail tous les projets que j'ai en tête, cela nous mènerait beaucoup trop loin… Toutes mes affaires, en tout état de cause, suivent leur cours…

— Mais vous êtes plus pauvre que n'importe quel porteur sur un quai de gare ! Et vous ne vous avouez toujours pas vaincu ?

— Pour en finir avec vous, Dschahid, je n'ai vraiment pas besoin d'argent… Au revoir !

Le serveur s'inclina respectueusement et présenta l'addition à Dschahid suffoquant sous le coup de l'émotion.

Le véhicule Z 173

Sur la place d'armes, devant la confiserie Sprüngli, au coin de la rue de la Gare, Ogolenski attendait au milieu de l'agitation intense qui anime les rues de Zurich à midi.

L'horloge au-dessus du Crédit Suisse marquait onze heures vingt-neuf.

Ogolenski observait toutes les voitures qui venaient de la gare et prenaient la direction du lac. Au coin de la place d'armes, la plupart d'entre elles étaient obligées de ralentir… Une Hispano-Suiza… suivie par toute une file de voitures de location, dont l'une se détacha pour tourner vers la place… Ce pouvait être elle. La voiture tourna le coin lentement et Ogolenski put lire le numéro : Z 173… celui qui était indiqué dans la lettre qu'il avait reçue ce matin.

Sans hésiter une seconde, il ouvrit la portière et monta.

Un homme au teint blême, qui paraissait ne pas avoir dormi de la nuit, avec une fine moustache, était assis dans le fond de la voiture.

— Prince Ogolenski ? murmura-t-il.

— Lui-même. Et vous ?

— Capitaine Kodenski, du régiment de dragons Primorski…

— Je me souviens… L'offensive Broussilov… Vous arrivez de chez nous, camarade ? Est-ce que les oiseaux chantent encore dans la Russie rouge ?

— Je ne viens pas de Russie, répondit l'autre à voix basse, je viens de Pologne. De Kielce. J'ai remplacé quelqu'un

d’autre…

— Qui ?

— Le capitaine Skorgevski… Régiment d’infanterie Samurski.

— Je le connais… Un soldat courageux, dévoué à notre cause… Est-il encore en vie ?

Kodenski haussa les épaules.

— Lorsque je l’ai quitté, il était atteint du typhus… Il n’a d’ailleurs jamais eu beaucoup de chance… Quatre attentats… Il a même dû une fois sauter d’un train en marche, pour s’échapper… Je crois que ses nerfs ont craqué. J’ai voyagé sans encombre…

— Vraiment ?

— Je m’étais préparé au pire, mais mon voyage, bien que fatigant, s’est déroulé sans incident.

— C’est bien cela qui est grave. Il semble qu’ils aient changé de tactique. Ils ne s’intéressent plus à la miche de pain – ils veulent savoir à qui elle est destinée. Est-ce qu’on vous a suivi ? Vous n’avez rien remarqué ? Des visages suspects ? Parmi les autres voyageurs ou bien parmi le personnel ? Où logez-vous ?

— Tout près de la gare.

Avec un soupir de soulagement, il posa précautionneusement sur les genoux du prince la mallette de cuir que lui avait remise Skorgevski.

L’automobile, en passant derrière le Tonhalle, avait pris le chemin du lac. Elle roulait maintenant sur le quai Uto en direction de Zurichhorn.

Ogolenski guettait par les fenêtres et la lunette arrière.

Il ouvrit la mallette, tira son couteau de chasse et trancha la miche de pain devenue dure comme de la pierre. Une cassette métallique apparut. Ogolenski ouvrit sa chemise et détacha

une petite clef d'une chaînette d'or qu'il portait autour du cou. En ouvrant la cassette, il dit :

— Les voici enfin réunies… La cassette et la clef…

Les yeux du capitaine se remplirent de larmes…

— Le diadème de la Tsarine ! bredouilla-t-il. Par Dieu et tous les saints, le diadème de la Tsarine ! Une légende en Russie dit que le Tsar n'est pas mort. Et je ne connais qu'un seul homme au monde qui pourrait dire s'il ne s'agit pas simplement d'une légende. Cet homme, c'est vous, prince Ogolenski !

— C'est déjà beaucoup trop que quelqu'un le sache, camarade ! l'interrompit Ogolenski.

L'officier baissa la tête.

— Ma mission est-elle maintenant terminée ?

— Non, cher ami, il me faut encore abuser un peu de votre temps.

Ogolenski sortit une à une les différentes pièces en lesquelles le diadème avait été démonté. Ses doigts glissaient délicatement sur les joyaux : broches de diamants étincelant de mille feux, montés en feuillage, perles, saphirs et émeraudes rares, enchâssés avec art. Et pour couronner l'ensemble, un splendide diamant de l'eau la plus pure, presque aussi gros que celui connu dans le monde sous le nom d'« Etoile polaire ».

— Tout est parfait, poursuivit-il, mais ce trésor est un peu encombrant pour moi en ce moment. Je n'ai pas le temps de me colleter avec la meute qui va se lancer à mes trousses. Il faut que vous m'aidiez, camarade ! Vous allez suivre aveuglément mes instructions sans poser de question sur mes raisons. Dès que je vous aurai quitté, vous irez trouver Abadjan Dschahid, le négociant en tabac, sur l'Alpenquai… C'est un grand connaisseur en bijoux… Vous lui déposerez la cassette en gage…

Kodenski ne put réprimer un mouvement de surprise.

— En gage ?

Vous en demanderez douze mille francs.

— Douze mille francs pour le diadème de la Tsarine ?

— Je n'ai pas besoin de plus !

— Mais ce sont des bijoux qui valent au moins…

— Ils sont inestimables, je sais ! Les plus belles émeraudes issues des trésors des anciens princes tartares, des perles noires qui doivent venir des rois scythes… Ce sont autant de joyaux qui, pierre par pierre, nous racontent toute l'histoire de la sainte Russie !

— Et vous vous en débarrassez pour douze mille francs ?

— Non, je les offre en cadeau et on me les rendra pareillement. Vous avez parlé tout à l'heure de légendes… On dit aussi qu'il y a des bijoux qui portent malheur à leur propriétaire. Nous voulons faire l'expérience et vérifier si ces pierres ont véritablement un pouvoir… Dschahid se fera un plaisir de prêter douze mille francs sur le diadème de la Tsarine… Mais je ne suis pas sûr que celui-ci lui portera bonheur ! Et moi, camarade, j'ai bien besoin, en ce moment, des douze mille francs de Dschahid… Ne posez pas de question, faites ce que je vous dis !

Il serra encore une fois la main du capitaine Kodenski, ouvrit prudemment la portière de l'automobile, sauta sur la chaussée et disparut l'instant d'après dans les taillis qui bordent le lac.

Kodenski tapa à la vitre dans le dos du chauffeur et lui cria :

— Demi-tour ! Direction l'Alpenquai, dans les bureaux d'Abadjan Dschahid, négociant en tabac !

M. Repiquet est heureux…

Sur la pelouse à peine encore verte, devant le Grand Hôtel Dolder, les joueurs de golf avaient déballé leurs affaires pour la première fois de la saison.

De petits nuages blancs de printemps étaient accrochés dans un ciel bleu pâle et, au-dessus du bois qui fermait l'horizon tel un décor de théâtre repeint à neuf, flottait comme une lumière fraîche et radieuse.

Depuis le balcon de sa chambre, Lydia Thamaron pouvait encore apercevoir une bande étroite du lac qui scintillait en bas, dans la vallée, enveloppée par les vapeurs argentées des brumes matinales.

Le soleil répandait généreusement sa lumière et sa chaleur précoce sur les terrasses, les loggias et les parterres de l'hôtel.

Perdue dans ses pensées, Lydia observait les gentlemen qui, en culottes claires, poussaient devant eux avec sérieux et dignité leur petite balle blanche sur le gazon, soutenus dans leurs efforts pour passer ainsi le temps de façon saine et avisée par tout un groupe de jeunes femmes dont les vestes de laine multicolores, aux couleurs riantes, se détachaient sur le vert tendre de la pelouse.

Lydia portait une robe de chambre en dentelle de Bruxelles qui découvrait sa nuque royale et s'arrêtait au-dessus du coude sur ses bras gracieux.

Dans ses yeux profonds brillait une expression de sérénité et de confiance et sur ses joues habituellement d'une pâleur marmoréenne, le printemps avait peint comme un souffle rosé.

Nina sortit sur le balcon les fleurs en pot que le tout nouveau soupirant de Lydia, Abadjan Dschahid, avait fait livrer par le fleuriste le plus cher de la ville, afin que les délicates fleurs de lilas, les calices mouchetés des précieuses orchidées jouissent des rayons bienfaisants du soleil.

On frappa à la porte de la chambre et le boy annonça que M. Repiquet – l'imprésario de Madame – venait d'arriver et demandait si Madame pouvait le recevoir.

— Faites-le entrer ! s'écria aussitôt Lydia.

Le petit monsieur corpulent entra, un peu hors d'haleine, et baisa avec empressement la main de Lydia.

— J'arrive de la Riviera, fit-il, et je vous apporte d'excellentes nouvelles. J'ai décroché pour vous un superbe contrat…

— Sans me demander mon avis ? l'interrompit Lydia.

— Il fallait que je me décide tout de suite et j'ai sauté dans le premier train pour obtenir votre accord après coup… Ne m'infligez pas un nouveau désaveu… Ce serait une catastrophe… Un dédit d'un montant astronomique, à vous donner le vertige !

— Vous êtes bien imprudent, Repiquet, sourit Lydia, imaginez un instant que vous n'ayez pu me joindre à Zurich ?

— J'aurais pris le premier avion pour vous retrouver, n'importe où… Nous avons jusqu'au 20… Le 20 mars, vous chantez La Tosca à l'opéra de Monte-Carlo… Une occasion unique ! Une distribution exceptionnelle : Chaliapine dans le rôle de Scarpia, Gigli dans celui de Cavaradossi !… Un spectacle unique en Europe ! Vous ne pouvez pas refuser, remerciez-moi, signez !

Il sourit de toutes ses dents, ses petits yeux s'allumèrent d'une lumière humide et sans éclat. Il sortit le contrat de sa poche et le tendit à Lydia. Sans y jeter un œil, la cantatrice dit aussitôt d'un ton enjoué :

— Le 20 ? Parfait, j'y serai ! Nina, une plume et de l'encre !

L'imprésario la regarda, d'un air stupéfait. Depuis qu'il avait l'honneur de travailler avec Lydia, il ne l'avait jamais trouvée aussi accommodante… La cantatrice la plus extraordinaire, mais la femme la plus fantasque et lunatique qu'il ait jamais rencontrée ! Depuis deux ans, il s'était usé les nerfs à chercher des compromis avec elle et tout l'argent qu'il avait gagné était passé en frais de justice, d'avocat, en amendes conventionnelles…

— Vous avez signé… bredouilla-t-il en regardant, incrédule, l'écriture encore fraîche, Lydia Thamaron ? Vous gardez vraiment ce nom ? Vous ne m'obligez donc pas à trouver pour Monte-Carlo un nouveau nom de guerre [2] ?

— Non, fit simplement la cantatrice. Mme Thamaron me convient. Personne ne pourrait plus m'empêcher de continuer à porter ce nom qui sonne si bien…

Repiquet avait replié vivement le contrat pour le remettre dans sa poche, comme s'il craignait qu'elle puisse revenir sur sa parole. Son visage ridé rayonnait de satisfaction. Il avait presque des larmes de joie dans les yeux.

— Vous faites de moi un homme heureux… un homme comblé…

— Quand dois-je être là-bas ? demanda Lydia.

— La répétition de l'orchestre est fixée au 19… (Il lui baisa la main avec fougue.) Tout est pour le mieux ! J'ai une petite idée derrière la tête, pour après… Je ne peux encore rien dire, mais je songe à une tournée aux États-Unis… Promettez-moi de…

— Ne faites pas trop de projets, Repiquet ! interrompit-elle, contentez-vous pour l'instant de savoir que je serai le 19 à Monte-Carlo…

En guerre avec la Russie

— Monsieur le Président, demanda très humblement le secrétaire de Dschahid, puis-je vous présenter les rapports télégraphiés de Vahan Issakides sur l'avancée victorieuse du mouvement communiste en Azerbaïdjan ?

— Allez au diable ! pesta Dschahid dans un nuage bleu ciel de fumée de cigarette, sans lever les yeux des journaux étalés sur son bureau.

— La première décision de la nouvelle République des Soviets a été la nationalisation sans dédommagement de tous les puits de pétrole et mines de manganèse… poursuivit imperturbablement le secrétaire.

Pour toute réponse, il assista à un accès de fureur comme il n'en avait encore jamais vu chez Dschahid. Celui-ci chiffonna tous les journaux en boule, les jeta à la figure du jeune homme. Ses dents grinçaient sous sa moustache noire, ses yeux injectés de sang, exorbités, sortaient de son visage rouge de colère.

— Je sais ! hurla-t-il, et toutes nos actions de manganèse caucasien sont tombées à zéro à la Bourse de Paris et de Londres ! C'était inévitable !

— Je n'arrive pas à saisir exactement le sens de votre stratégie, monsieur le Président, reprit le secrétaire d'un ton posé, je me garderai donc de porter un jugement qui…

— Que le diable emporte tous les communistes ! Que la peste noire s'abatte sur Vahan Issakides, avec tout son gouvernement et toute la ville de Bakou !

Le secrétaire s'inclina en signe d'assentiment.

— Comme vous voulez, reprit-il poliment avant de changer de sujet. Le capitaine Ferid Bei a téléphoné pour les fusils Mauser…

— Dire que c'est avec eux que j'ai conquis l'Azerbaïdjan pour les bolcheviques ! soupira Dschahid en frappant des deux poings sur la table, faisant flamboyer les brillants sur ses doigts épais. Ne me regardez pas avec un air si insolent, ou je vous chasse sur-le-champ !

Le secrétaire rentra la tête comme un chien battu.

— Je pars après-demain pour quatre jours sur la Riviera, poursuivit Dschahid après un moment, d'un ton un peu plus calme, vous expédierez les affaires courantes en mon absence. Je ne vous laisse pas d'adresse, je ne veux pas être dérangé… Je ne resterai pas plus de cinq jours, en tout cas…

Le boy entra, ferma la porte derrière lui et annonça dans les formes :

— Son Altesse, le prince Ogolenski, présente ses respects et demande audience.

Dschahid se renversa dans son fauteuil.

— Son Altesse ! s'écria-t-il en faisant claquer sa langue de contentement, voilà une nouvelle qui me réjouit le cœur, qui a pour moi un parfum suave… (Il fît signe à son secrétaire d'approcher et poursuivit d'un ton enthousiaste : Voilà une victoire qui me dédommage de cette maudite affaire de Bakou ! Je le tiens à ma merci. Il est venu, il vient en solliciteur ! Non, vous n'avez pas besoin de vous retirer – restez ! Vous allez voir combien ce grand monsieur est devenu humble, modeste… Je le savais !… La faim fait sortir le loup : c'est la meilleure tactique. Il vient se rendre… Le maudit prince tartare accepte une reddition complète… Nous allons lui dicter nos conditions… L'argent ne fait pas le bonheur… A condition de cela chez les autres ! Un bon vivant, un noceur comme lui ne peut pas supporter longtemps d'être sans argent… Eh bien, qu'attends-tu ? (Debout près de la porte, le boy attendait respectueusement les ordres.) Ouvre tout grand,

mon fils, fais entrer Son Altesse avec tous les honneurs dûs à son rang…

Le serviteur obéit.

Ogolenski entra et s'arrêta sur le seuil.

Dschahid le salua en se frottant les mains.

— Je suis heureux, Altesse, de constater que vous avez réfléchi. Je n'ai jamais douté que vous viendriez me soumettre vos propositions. Je respecte mes engagements. Prenez place, Altesse ! Cela ne vous gêne pas si mon secrétaire assiste à notre entretien – comme témoin ? Nous disions donc… Vous avez besoin d'argent, n'est-ce pas ? Vous en aurez… Naturellement, vous ne pouvez pas avoir, dans votre situation, de trop grosses exigences… Restez modeste, très modeste ! Combien vous faut-il ? Discutons de la somme…

Ogolenski s'était assis en face de lui.

— Cent dix-sept francs, dit-il sans sourciller.

Dschahid eut un sourire hésitant. Etait-ce une plaisanterie ? Une provocation ?

— Que dites-vous ? demanda-t-il.

— C'est exactement la somme, reprit Ogolenski, que vous avez eu la bonté de m'avancer. Je suis en mesure de vous rembourser dès aujourd'hui ma petite dette.

Dschahid le regarda tout interdit.

— Et c'est pour cela, s'écria-t-il, que vous êtes venu ?

— Exclusivement pour cela, confirma Ogolenski en déposant l'argent sur la table, j'aime les comptes justes…

Le regard de Dschahid tomba sur son secrétaire, qui attira aussitôt sur lui la foudre de sa colère :

— Vous n'avez donc rien d'autre à faire, vociféra-t-il, qu'à rester planté là ? Vous n'êtes vraiment qu'un bon à rien…

— Mais c'est vous-même, monsieur le Président, qui m'avez ordonné de…

— Je vous ordonne d'aller au diable ! Son Altesse et moi-même avons un entretien privé ! Vous n'apprendrez donc jamais…

Le secrétaire disparut, comme englouti sous la terre.

— Hélas ! soupira Ogolenski, les gens n'ont plus d'éducation, aujourd'hui !

Dschahid passa ses dix doigts dans sa chevelure noir corbeau. Il plissa les yeux, comme aux aguets, et dit d'un ton aimable :

— Votre situation matérielle s'est donc à nouveau améliorée ?

— Je suis sorti d'affaire, acquiesça Ogolenski, j'ai de bons amis…

Il remarqua à cet instant les morceaux de journaux déchirés et chiffonnés. Il sourit :

— Comme je vois, vous avez déjà eu aujourd'hui un accès de mauvaise humeur. De mauvaises nouvelles ?… Les cours de la Bourse ?…

Dschahid tripotait nerveusement un nouveau chapelet d'ambre, dans sa poche gauche de pantalon.

— Quelques soucis, fit-il vaguement, quelques désagréments… De toutes sortes… La nuit dernière, dans ma villa du parc Belvoir, il s'est passé quelque chose de très étrange : une fausse alerte à l'incendie… Les domestiques dormaient déjà, j'étais encore en ville. Soudain les pompiers sont arrivés, avec leurs échelles et leurs lances, ont commencé à arroser le toit et les conduits de fumée, puis ont inspecté toutes les cheminées, dans toute la maison, et en ont profité pour fracturer armoires, tables et tiroirs, pour arracher les lambris des murs : même mon coffre-fort a été forcé…

— Par les pourpiers ?

— Ce sont donc probablement des voleurs. Est-ce qu'ils ont emporté quelque chose ?

— Je me suis renseigné en téléphonant directement a la caserne centrale : il n'y a eu aucune alerte de toute la nuit, et aucune voiture n'est sortie..,

— Non, et c'est bien là ce qui est curieux. Ils ont tout retourné et n'ont rien volé. Pas la moindre babiole.

— Et que dit la police ?

— Fichez-moi la paix avec la police ! Est-ce que j'ai besoin de ces fouinards en uniforme ? Je suis ma propre police. Je trouverai bien tout seul qui m'a joué ce vilain tour… Tenez, regardez ce que j'ai découvert… (Il sortit un mégot de cigarette, avec un embout de carton.) Je vais faire analyser ce corpus delicti par mon ingénieur chimiste ! Il n'aura pas de mal à me dire de quel tabac il s'agit. On peut tirer des conclusions très précises, à partir d'une simple cigarette : sur la classe sociale, la nationalité, le caractère du fumeur…

Ogolenski resta un moment songeur.

— Ne vous donnez pas la peine de consulter votre ingénieur, je vais vous dire cela tout de suite. Vous avez du feu ?

Il alluma le bout de cigarette, souffla la fumée par le nez, puis demanda sans transition :

— Dites-moi, Dschahid, qu'avez-vous à faire avec la Russie soviétique ?

— La Russie soviétique ? (Dschahid balança sa lourde tête.) J'ai des relations commerciales… excellentes, du reste…

— Si excellentes pour que l'on vienne visiter nuitamment votre villa ?

— Une authentique cigarette russe… reprit Dschahid en regardant son interlocuteur d'un air méfiant, vraiment très étrange…

Auriez-vous quelque chose en votre possession qui puisse intéresser les émissaires du gouvernement soviétique ?

— Par Dieu ! Maintenant que vous m'y faites penser… J'ai pris en gage il y a deux jours le diadème de la Tsarine… Pour une somme dérisoire.

— Malheureux ! Vous avez chez vous un trésor, et vous vous étonnez d'exciter des convoitises ? Vous n'aurez plus une seule minute de repos…

— J'en ai donné douze mille francs… Il en vaut vingt fois plus ! Le client – un Polonais – m'a affirmé n'avoir besoin d'argent que pour quelques jours. Il n'en a pas exigé davantage.

— Je le crois bien ! Il était trop heureux de se débarrasser de ce bijou funeste. Ce diadème vous portera malheur, Dschahid ! Vous êtes dans de beaux draps !

— Ils n'ont qu'à essayer ! Ils ne le trouveront pas. Ils ont tout fouillé – s'ils n'ont pas trouvé cette nuit mon tiroir secret, ils ne le trouveront pas plus facilement demain, les chiens ! Je vais d'ailleurs prendre toutes mes précautions… La nuit prochaine, je vais poster une douzaine de gens sûrs, armés de revolvers, dans le parc, avec ordre de tirer au moindre bruit. Et ils n'auront pas le front d'essayer de cambrioler chez moi en plein jour !

— Vous pouvez être rassuré, dans ces conditions, dit Ogolenski en se levant. Mais vous me paraissez quand même encore un peu pâle, Dschahid. Vous devriez vous reposer, faire un petit voyage d'agrément. Je vous conseille la Riviera…

— Merci du conseil, fit Dschahid, mais j'y avais déjà pensé tout seul.

La police intervient et Dschahid part en voyage

Deux jours plus tard, on put lire l'information suivante, dans Le Journal de Zurich :

« Le célèbre industriel turc Abadjan Dschahid a été victime, pour la deuxième fois cette semaine, d'une bande de cambrioleurs, cette fois-ci dans ses propres bureaux. Les bandits ont pénétré à l'intérieur du bâtiment par la façade arrière, donnant sur la Gotthardstrasse ; ils ont neutralisé avec du chloroforme le concierge qui a sa loge à l'entresol, assommé le veilleur de nuit et pu disposer ainsi de plusieurs heures pour opérer en toute quiétude. Toutes les armoires, tous les tiroirs, les bureaux, dans chaque pièce, à chaque étage, ont été soit fracturés, soit ouverts avec des passe-partout et complètement fouillés. Tous les coffres blindés de la salle du trésor ont été forcés avec un matériel d'effraction très sophistiqué et leur contenu – titres, valeurs, livres de comptes – répandu pêle-mêle sur le sol. D'après les premières recherches effectuées par les employés de la maison, il semble cependant que rien n'a été volé au cours de ce cambriolage à grande échelle. Les dégâts matériels sont bien entendu très importants. Les autorités sont confrontées à une énigme. L'état de santé du concierge et du veilleur de nuit n'inspire pas d'inquiétude. »

Entouré de journalistes, de détectives, de fonctionnaires des compagnies d'assurances, de ses propres employés qui se répandaient en lamentations, Dschahid se trouvait dans le grand hall de ses bureaux.

Toutes les entrées étaient bloquées par des agents de police. La rédaction du procès-verbal d'état des lieux, l'audition des employés se prolongèrent jusque dans l'après-

midi. Il ne se trouva aucun indice permettant d'identifier les cambrioleurs, bien que ceux-ci ne se soient pas donné la peine d'effacer les traces de leur passage. On put facilement suivre le chemin qu'ils avaient emprunté. Une voiture les avait attendus dehors. On suivit sa trace jusque la Bahnhofstrasse, où les chiens policiers la perdirent.

Dschahid était furieux. Furieux de voir ses bureaux dévastés, furieux que l'on accapare indûment son temps et furieux surtout que le zèle intempestif d'un de ses employés lui ait valu la visite de la police, qui restait à ses yeux une institution aussi superflue qu'indiscrète.

— Il ne manque rien, absolument rien, assura-t-il au commissaire en agitant nerveusement les bras en l'air. Il est complètement inutile de poursuivre vos investigations. Je ne considère pas, messieurs, que j'ai subi un préjudice…

— Ce n'est pas la question. On a pénétré chez vous par effraction et il est de notre devoir de rechercher les coupables, qu'ils aient ou non trouvé chez vous ce qu'ils cherchaient.

— De quels « coupables » parlez-vous ? Personne n'est entré chez moi. Mes livres de comptes, mes papiers sont un peu en désordre et aussitôt vous voyez là l'œuvre de criminels !

— Mais qui, d'après vous, a fait sauter les dispositifs de sécurité ? Qui a forcé les tiroirs ? Qui a renversé cette armoire, là-bas ?

— Est-ce que je sais ? Un tremblement de terre, peut-être…

J'apprends avec intérêt, fit le commissaire dans un éclat de rire, que nous habitons une région volcanique ! Non, monsieur ! Nous vivons dans un Etat de droit et cette affaire sera éclaircie !

— Un Etat de droit ! s'égosilla Dschahid, occupez-vous plutôt des bolcheviques qui se sentent apparemment très à

l'aise dans votre Etat de droit ! C'est le conseil que je vous donne. Je n'ai rien d'autre à déclarer.

— Soyez convaincu, monsieur, que nous ferons notre devoir là aussi. La guerre a malheureusement eu pour conséquence de nous obliger à héberger un certain nombre d'étrangers indésirables. Nous les avons tous à l'œil – qu'ils viennent de Russie soviétique ou d'ailleurs. Sur ce point, monsieur, vous pouvez être tout-à-fait rassuré…

Dschahid resta seul avec son secrétaire dans son bureau.

— Écoutez, fit-il, j'ai décidé de prendre un peu de recul avec tout ceci, toutes ces affaires… Il faudra au moins une semaine pour que l'on ait remis de l'ordre dans cette maison et que l'on puisse reprendre le travail… Restez en contact permanent avec la compagnie d'assurances et veillez à ce que l'on ne perde pas de temps. Voilà, appelez-moi maintenant le Grand Hôtel Dolder !

Lydia avait déjà préparé ses bagages.

— Chère amie, lui dit Dschahid au téléphone, excusez-moi de ne pas aller vous chercher à votre hôtel… Vous avez certainement appris par les journaux le cambriolage qu'il y a eu chez moi… Non ? Vraiment pas ?… Un fâcheux contretemps, rien de plus… Mais j'ai encore quelques dispositions à prendre. Nous nous retrouverons ce soir à la gare. A sept heures quarante-cinq devant la porte du coupé réservé pour vous. Sept heures quarante-cinq précises ! Je vous baise la main !

Dschahid monta dans sa Cadillac bleu métallisé et rentra à sa villa pour préparer ses affaires de voyage.

— Philippe ! s'écria-t-il. J'ai été retenu longtemps. La police a été très méticuleuse. Ils ont pris note des antécédents de tous les employés, y compris moi. Quelle impudence ! Dépêchez-vous, maintenant !

— Monsieur le Président, fit respectueusement Philippe, la mairie a appelé ce midi pour savoir si vous étiez chez vous. On voulait vous poser encore quelques questions au sujet du

cambriolage de votre villa, avant-hier. Puis un commissaire en civil s'est présenté avec un autre agent et a pris une nouvelle fois ma déposition… Je n'avais évidemment rien à dire de nouveau…

— Quoi ? Encore la police ? C'est à devenir fou !

— Ils ont à nouveau examiné et photographié le coffre qui avait été forcé. Le commissaire a assuré que c'était de la plus grande importance. Puis ils ont visité toute la maison, fouillé toutes les pièces…

Dschahid sentit comme une contraction dans la région de l'estomac.

— Ici aussi ? Dans ma chambre ?

D'un bond il se rua sur le petit secrétaire Louis XVI, près de la cheminée, et ouvrit brutalement le tiroir secret. Il le vida de tout son contenu, jetant par terre tout ce qui lui tombait sous la main : boîtes de cigarettes, timbres-poste, boutons de manchettes, billets de banque… Il ne trouva pas ce qu'il cherchait. La cassette avec le diadème, qu'il avait emballée dans un vieux journal pour qu'elle n'attire pas l'attention avant de la ranger au fond du tiroir, la cassette avait disparu.

Un son étranglé sortit de la gorge de Dschahid et Philippe l'entendit soudain jurer dans une langue qu'il ne connaissait pas.

Puis il vit Dschahid fracasser le tiroir par terre, faire sauter les listeaux dorés, et se précipiter sans un mot hors de la chambre.

Abasourdi, Philippe saisit la valise de cuir du Président, son manteau, son chapeau et lui courut après dans l'escalier.

Dans le vestibule, Dschahid sembla recouvrer ses esprits. Il s'arrêta, regarda son serviteur en roulant les yeux et demanda :

— A quoi ressemblait-il, ce policier ?

— Il portait une barbe, comme tous les commissaires…

Au cours des dernières trente-six heures, Philippe avait vu défiler devant lui tant de policiers, d'agents, de pompiers, que tous ses souvenirs s'embrouillaient.

— C'est tout ce que tu peux dire ? hurla Dschahid.

— Peut-être… peut-être bien qu'il n'avait pas de barbe, bredouilla Philippe, la tête troublée, mais en tout cas, le deuxième, celui qui l'accompagnait, j'ai eu tout le temps de le voir, parce qu'il est resté avec moi dans l'antichambre pendant que le commissaire en personne fouillait la maison. Il boitait et il m'a paru relativement âgé – par rapport à l'autre. Il avait le visage grêlé et une moustache grise tombant sur sa bouche…

— Maudite bourrique ! s'exclama Dschahid, sans que Philippe pût deviner à qui il faisait ainsi allusion.

Puis il sortit, sauta dans son automobile, regarda sa montre et dit au chauffeur :

— Sur le chemin de la gare, arrêtez-vous devant la mairie ! Je dois régler certaines choses avec la police… Dépêchez-vous ! Roulez à tombeau ouvert !

Ce furent là les derniers mots, pendant longtemps, que Philippe eut l'occasion d'entendre de la bouche de son maître.

Au commissariat de police, le comportement de Dschahid provoqua un esclandre avec ses propos outrageants : il affirma en effet que des agents des services de sécurité étaient venus voler chez lui, dans un tiroir de son bureau, un bijou d'une valeur inestimable.

— Voler ?

— Parfaitement : voler !

— Mesurez bien vos paroles, monsieur, vous parlez d'agents assermentés !

— Très bien, disons : emporter, confisquer, mettre en lieu sûr… Peu importe le terme ! Je vous le demande : où se trouve maintenant ce bijou ?

— Vous vous trompez ! Vous ne voulez pas l'admettre ?

Dschahid opina, furibond.

— Alors ça ne peut être que ces bandits à la solde des bolcheviques !

— Monsieur, nous sommes à Zurich, ne l'oubliez pas, répliqua le commissaire, nos bolcheviques à nous ne s'attaquent pas à la propriété ! Ils organisent peut-être des soirées-débats dans des cercles privés, mais c'est la seule activité que nous tolérons de leur part…

— Vous croyez ? Alors je vous informe qu'aussi bien la descente des pompiers à mon domicile que le cambriolage de mon bureau sont l'œuvre de bolcheviques qui en voulaient au bijou dont je vous ai parlé.

— Mais de quel bijou s'agit-il ?

— Du diadème de la Tsarine.

Le commissaire de police secoua la tête. Un fou ! Un négociant en tabac devenu mégalomane ! En tout cas, un mauvais coucheur.

— Puis-je me permettre de vous demander comment vous êtes entré en possession du diadème de la Tsarine ?

— Un réfugié polonais l'a déposé en gage chez moi.

— Et vous êtes convaincu qu'il s'agit bien du diadème de la Tsarine ?

— Il n'y a pas de doute ! J'exige que vous consigniez toutes mes déclarations au procès-verbal, s'écria Dschahid, sinon je me plaindrai à Berne, directement auprès du président de la Confédération ! Je n'ai pas de temps à perdre ! Mon train part dans dix minutes… Je pars en voyage…

Le fonctionnaire, avec un sourire indulgent, accéda à son désir.

— Encore un de ces cinglés ! marmonna-t-il après que Dschahid eut quitté la pièce à grand bruit, avec force protestations, il n'y a que ça, avec ces étrangers…

Le soir était déjà tombé lorsque Dschahid remonta dans son automobile bleu métallisé.

— A la gare, vite ! ordonna-t-il au chauffeur.

L'automobile démarra sèchement, fila en trombe le long du Stadthausquai. Il restait encore cinq minutes. Réverbères et passants défilèrent, confondus dans le même flot. Le bâtiment entièrement éclairé de la gare centrale surgit devant eux. Les navettes des grands hôtels stationnaient le long du trottoir. Ils étaient du côté des arrivées ! La voiture de Dschahid dépassa la file de véhicules, braqua brusquement vers la droite. L'espace d'un instant, le passage souterrain de la gare gronda au-dessus de sa tête. Par la vitre de gauche, il aperçut les lampes à arc au-dessus du hangar des locomotives. La consigne des bagages. Puis, à nouveau, un brusque virage vers la droite… Son chauffeur était-il devenu fou ?

— Arrêtez ! Arrêtez ! hurla Dschahid dans le cornet qui le reliait au chauffeur, où allez-vous ? Vous êtes ivre ?

La large silhouette de l'homme assis devant lui, drapé dans sa pelisse, ne broncha pas. Inexorablement, à une vitesse vertigineuse, la voiture filait entre les grands arbres sombres du Sihlquai désert. Les maisons, de part et d'autre, devinrent de moins en moins bourgeoises… A droite, le long de la Sihl, les bâtiments municipaux des services d'entretien, de nettoyage… A gauche, des clôtures en planches…

Dschahid ouvrit la fenêtre et appela au secours. Personne ne l'entendit. D'un coup de poing, avec sa main droite gantée, il cassa la vitre qui le séparait de l'avant de la voiture. Des éclats de verre lui volèrent au visage. Il se jeta sur la banquette avant, attrapa le manteau du chauffeur.

Soudain, la voiture s'arrêta devant une grande bâtisse sombre. La portière s'ouvrit violemment. Quatre mains l'arrachèrent du siège.

Un homme au visage inconnu, portant une barbe, descendit de la place du chauffeur.

Dschahid fit mine d'appeler encore une fois au secours, mais le canon d'un revolver, braqué contre sa tempe pour lui imposer silence, lui fit ravaler son cri, qui s'étrangla en un borborygme de détresse.

— Prenez votre serviette et suivez-nous ! ordonna le chauffeur.

L'un des deux autres individus avait ouvert la porte du bâtiment – apparemment une usine désaffectée. Le second retourna le bras droit de Dschahid dans le dos et, tout en lui posant délicatement le canon froid de son arme contre la nuque, le poussa aussi poliment qu'énergiquement dans une pièce voûtée, faiblement éclairée.

— Ici vous pouvez parler tout haut, dit le chauffeur comme pour réconforter Dschahid, vous pouvez même crier si vous voulez, vous ne gênerez personne.

Au milieu de la cave, un homme en bras de chemise était assis devant une simple table, couverte de papiers. Il fit signe à Dschahid de s'approcher. Il avait un visage mince, d'une pâleur maladive, qu'une barbiche noire et un toupet frisé faisaient encore paraître plus long. Sur son nez busqué pendillait un lorgnon à travers lequel ses yeux myopes regardaient en coin.

— Vous nous donnez beaucoup de travail, monsieur Dschahid, fit-il avec un léger ton de reproche dans la voix. Du travail inutile ! Cette petite affaire de bijou pourrait déjà être réglée depuis longtemps ! Or nous voici contraints de vous faire venir personnellement pour que vous nous disiez où vous l'avez caché…

Dschahid le toisa d'un regard haineux.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? Vous me paierez cher, pour ce lâche enlèvement… ! Je vais vous envoyer la police et vous faire jeter tous en prison !

— Nous verrons cela plus tard, monsieur Dschahid.

— Pour l'instant, c'est vous qui êtes notre prisonnier et nous ne vous relâcherons que si vous nous livrez le bijou.

Nous l'avons vainement cherché chez vous.

— Voleurs, bandits, criminels !

— Nous ne faisons que récupérer notre bien – ce bijou appartient au peuple russe, à la République des ouvriers et des soldats. Nous ne prenons pas de gants avec les voleurs et les receleurs !

— Assassins !

— Je ne peux malheureusement pas entamer avec vous une discussion sur la légitimité des méthodes de combat politique… Êtes-vous prêt à nous restituer le bijou, oui ou non ?

— Je ne l'ai plus. Même si je voulais…

— Vous ne l'avez plus ? Exprimez-vous plus clairement ! Chez qui est-il ?

— Il m'a été volé !

— Quand ?

— Cet après-midi.

— Mais par qui ?

— Par vous ou par quelques-uns de vos sbires ! Chez moi, dans ma villa, dans un tiroir secret…

L'homme en bras de chemise sourit. Un sourire perfide, où ses yeux se plissèrent en deux petites fentes obliques, où son lorgnon glissa sur la pointe de son nez.

— Vous mentez, Dschahid ! dit-il en le menaçant de son index recourbé. Cela ne sert à rien et vous aggravez votre cas ! Le bijou n'était pas dans votre villa, sinon nous l'aurions trouvé… Assez de faux-fuyants ! Notre temps est précieux…

— Le mien aussi, éclata Dschahid, je devrais être à la gare… J'ai déjà raté l'express…

Il se retourna brusquement, comme pour partir. Mais entre lui et la porte se tenaient les trois hommes qui l'avaient escorté et qui lui lancèrent des regards menaçants.

— Ne vous donnez pas cette peine !

L'homme en bras de chemise alluma une cigarette munie d'un long embout de carton, tira quelques profondes bouffées et poursuivit d'un ton aimable :

— Je constate que vous désirez profiter de l'hospitalité que nous vous offrons… Très bien ! La chambre est un peu petite, la nourriture simple et frugale : lait de chèvre et pain noir. Mais étant donné votre embonpoint, cela ne peut vous faire que du bien…

Dschahid se prit la tête entre ses mains charnues.

— Je vous jure devant Dieu que…

— Dieu est aboli, l'interrompit l'autre d'un ton sec, nous faisons sans lui et cela marche très bien comme cela…

Il lança un ordre en russe aux hommes dans la pièce. L'instant d'après, Dschahid se retrouva dans un cagibi sombre, sentant l'humidité et le salpêtre.

— Au secours ! cria-t-il dans un râle. Ouvrez !

— Lorsque vous aurez décidé de nous révéler l'endroit où se trouve le bijou, vous n'aurez qu'à taper au mur. Mais jusque-là, ne nous dérangez pas, s'il vous plaît, dans notre travail. Nous ne pouvons quand même pas nous occuper exclusivement de vous. Nous avons d'autres choses à faire…

Départ

Pendant l'absence d'Ogolenski et d'Andruscha, le télégraphiste avait apporté une dépêche en provenance de Rome et qui disait :

« Rentrée sur scène le 20. Monte-Carlo. »

— Tonio nous est tout dévoué, fit Andruscha en s'asseyant, fatigué, sur la malle qui se trouvait entre les deux fenêtres.

— Oui, approuva Ogolenski, l'amour vole au secours de l'amour. Cette bonne Nina m'a déjà rendu sans le savoir d'appréciables services ! Mais cette fois-ci, il s'est donné de la peine pour rien. Je savais déjà que Lydia allait chanter à Monte-Carlo et je ne serai malheureusement pas là…

Andruscha, incrédule, resta bouche bée.

— Vous n'y serez pas, Monsieur ? Alors que nous avons déjà fait le tour du monde pour ne pas manquer une seule occasion d'entendre sa voix divine !

Ogolenski regardait fixement dans le lointain, pardessus les toits.

— Cette fois, c'est impossible…

— Votre Altesse ne part donc pas ? Je n'arrive pas à y croire… Comment tout cela va-t-il finir ?

— Cette fois, je dois m'en remettre à la chance,

Andruscha. Il faut que nous partions, cette nuit même, mais nous n'allons pas à Monte-Carlo.

— Que Dieu nous garde ! Lourd est notre fardeau… Et où allons-nous, cette fois, Votre Altesse ?

— Nous partons pour Groningue. L'heure a sonné, Andruscha…

L'express en direction de Nice était à quai, dans le grand hall de la gare principale de Zurich.

Des porteurs traînaient d'élégants sacs de voyage le long du train et à côté des chariots s'empilaient les malles.

Repiquet avait bourré les poches de son pardessus beige avec des revues et des journaux. Il portait une casquette plate, à carreaux, qui lui descendait sur le front jusqu'aux sourcils. Il retira fébrilement son gant pour aider Lydia à monter en voiture.

— Dschahid se fait attendre, dit-elle d'un ton un peu impatient. Ne croyez pas que j'ai envie de le voir. J'ai besoin de lui, c'est tout. Je ne comprends pas qu'il ne soit pas encore là. J'ai le pressentiment que quelque chose d'inattendu, de désagréable, de funeste pourrait être arrivé… Nina ! Tous mes sacs sont-ils bien dans le train ? Il y en a sept en tout ?

La tête brune de Nina apparut à la fenêtre du coupé.

— Oui, Madame, tout est en ordre…

— Montez donc enfin, pour l'amour de Dieu ! supplia Repiquet qui piétinait d'impatience devant le marchepied. Ayez pitié de mes nerfs ! Tant que vous ne serez pas installée dans le wagon, je tremblerai à la seule pensée du montant de l'amende conventionnelle ! Combien de fois déjà avez-vous rompu votre contrat au dernier moment !

Lydia regarda sa montre-bracelet.

— Nous avons encore deux minutes, dit-elle.

— Le train est bondé, balbutia Repiquet, il y a toujours de nouveaux voyageurs qui arrivent… On va prendre du retard. Mon Dieu, et la répétition… !

Dschahid n'est pas là… murmura la cantatrice, dont les ailes du nez vibraient d'émotion.

Elle leva des yeux tristes vers Nina et répéta, presque sur un ton de reproche :

— Il n'est pas là, il n'est pas là…

— Non, il n'est pas là ! bougonna Repiquet, il faut s'y résigner, nous ferons sans lui ! Ce genre de chose nous est déjà arrivé et il en faut davantage pour nous troubler, n'est-ce pas ? Gagnons nos places, maintenant !

— Madame ! s'écria Nina de sa voix claire, en tendant le bras, regardez !

Un commissionnaire de forte carrure s'était frayé un chemin à travers la haie de voyageurs qui se pressaient sur le quai pour faire leurs adieux. Il portait sur les bras un énorme bouquet qui n'était pas emballé et se voyait de loin : une vaste corbeille bourrée de cyclamens blancs.

Lydia l'avait aperçu. Un pressentiment la saisit et, sans prêter attention aux cris de protestation de Repiquet, elle se précipita vers le coursier.

— Madame Thamaron ! dit celui-ci d'une voix rauque et forte, à l'intention de madame Thamaron !

Lydia se jeta sur la corbeille et découvrit, entre les rubans de soie et les crosses de cyclamens, une lettre attachée à un fil d'or. Elle la saisit aussitôt d'un geste prompt et fit mine de l'ouvrir de ses doigts tremblants.

A cet instant, les portières du train claquèrent.

— En voiture ! Attention au départ !

Repiquet bondit auprès de Lydia, l'attrapa par la taille et, au prix d'un effort colossal, la souleva de terre, la passa par la porte du coupé et la projeta littéralement dans le couloir. Il avait encore un pied sur la marche que le sol commençait déjà à se dérober sous l'autre. A moitié inconscient, il fit un rétablissement en s'aidant de la barre de cuivre et retomba à l'intérieur contre la cloison, en poussant un soupir qui exprimait à la fois fureur, épuisement et soulagement.

Pressé par une foule de gens riant et vociférant, le commissionnaire était resté sur le quai avec ses fleurs.

— Ohé ! cria-t-il en agitant sa casquette rouge, Madame Thamaron… Vos cyclamens !

Mais Lydia ne l'entendait plus. Elle avait ouvert la lettre et la lisait, debout dans le couloir, les lèvres tremblantes, la main gauche appuyée contre son cœur qui battait à tout rompre :

« Ma chérie ! Ce n'est plus la peine que tu attendes… Dschahid ne viendra pas. Malheureusement, j'ai été moi-même empêché de m'occuper personnellement de lui et de lui offrir, comme j'en avais l'intention, une petite cure de repos à la campagne. J'ai dû confier le soin de sa santé aux camarades de l'autre bord qui en cette occasion, j'en suis persuadé, agiront exactement dans le même esprit que moi… Accepte, pour te consoler de son absence, les sentiments dévoués de ton…»

Elle avait lu toute la lettre à mi-voix. Elle laissa retomber, impuissante, sa main, avec le mot d'Ogolenski.

— Je le savais ! soupira Repiquet, adossé derrière elle, les jambes encore flageolantes, contre la cloison. Vous ne lui échapperez donc jamais !

La bague retrouvée

Bien que les portes des salles de jeu fussent ouvertes depuis longtemps, le ciel bleu et le temps radieux avaient retenu bon nombre de visiteurs dans le parc du casino, au moment où Lydia Thamaron, le lendemain de la représentation de La Tosca, entamait sa promenade matinale en compagnie de Nina, aux environs de midi.

Le soleil de mars dardait déjà des rayons d'été sur les jardins.

Les petits parasols blancs donnaient presque aussi peu d'ombre que les luxuriants palmiers au bord des parterres de fleurs multicolores.

Des jeunes filles en robe-chemisier attendaient sur les bancs, allongeant de temps à autre leurs longues jambes gainées de soie sur le gravier des allées, lançant des regards engageants aux messieurs qui, la lippe blasée et les épaules basses, se rendaient, indolents et fatigués par une nuit sans sommeil, à leur premier apéritif.

— Sous le buste de marbre d'Hector Berlioz, deux Italiens décatis, en costume élimé et chapeau de paille brûlé par le soleil, s'évertuaient, avec force gestes persuasifs et sentences graves, d'expliquer les énormes avantages de leur méthode de jeu à un monsieur barbu, d'allure aussi vénérable que cossue.

Adossé au mur de la terrasse, le visage à moitié tourné vers la mer, un jeune homme au teint blême se demandait s'il devait mettre sa dernière pièce de cinq francs encore une fois sur le rouge ou s'il ne serait pas plus rationnel de s'acheter tout de suite l'une de ces cordelettes douces et solides en

chanvre de Manille avec lesquelles les joueurs malchanceux ont l'habitude de mettre un terme à leur séjour à Monte-Carlo.

En contrebas, le long de la côte, un train serpentait paresseusement en direction de Menton tandis qu'un petit vapeur qui traversait la baie vers La Condamine laissait échapper sans vergogne, dans le ciel bleu, des nuages de fumée grise et roussâtre.

Le col à large revers de la robe en crêpe de Chine flamant rose de Lydia flottait gaiement dans le vent.

— Ainsi, M. Dschahid n'est pas venu ? fit Nina sans regret particulier, en respirant profondément le doux air marin qui caressait son petit nez de soubrette.

— Il ne viendra plus, maintenant, répondit Lydia calmement. Je ne le reverrai jamais —j'en suis absolument certaine. Il est sans doute déjà en route pour le Groenland ou pour les îles de la Sonde…

— Je suis contente que Madame ne prenne pas la chose trop au tragique, cette fois-ci… Mon Dieu, on s'habitue à tout ! Quand je pense combien Madame a été malheureuse, à Athènes… Et aussi au Caire…

— C'était tout-à-fait différent. Je n'ai jamais aimé Dschahid… pas un instant ! Au contraire, s'il avait vraiment été vainqueur, cela m'aurait mise dans une situation très délicate. Mais je dois dire que je ne m'attendais quand même pas à ce qu'un homme comme lui, ayant à sa disposition tous ses moyens, sa richesse, sa puissance et sa ruse, soit aussi vite vaincu…

— Je savais que cela finirait cette fois-ci comme toutes les autres fois… Nous voici à nouveau seules… Quelle superbe soirée, hier ! Signore Gigli a de très beaux yeux noirs… Il me rappelle quelqu'un, je ne sais plus qui… Il a une voix divine. Et quel tempérament ! Au moment où il a pressé Madame contre sa poitrine, cela m'a donné des frissons dans tout le corps…

— De l'autre côté, là-bas, sur le boulevard Perdra, il y a la bijouterie… Guichard… n'est-ce pas ? Nous pourrions leur porter tout de suite les perles…

Lydia sourit à sa petite camériste.

— Il a peut-être justement un peu trop de tempérament… Il m'a prise dans ses bras avec tant de réalisme qu'il a cassé mon collier de perles… Et j'en ai besoin ce soir.

Il y avait certes toujours des passants pour s'arrêter devant les fleuristes et les magasins de mode. Mais le principal centre d'intérêt, pour le public cosmopolite féminin, restait les vitrines des joailliers parisiens qui, pendant la saison, ouvraient ici, comme à Deauville, une succursale. Le scintillement de toutes ces pierres précieuses offertes aux regards subjuguait toutes les dames, les grisait en plein jour, tandis que les chiffres portés sur les étiquettes suscitaient un léger vertige. Les bijoutiers savaient ce qu'ils faisaient en exposant ici leurs pièces les plus précieuses. Pour une belle dame à laquelle la petite bille de la roulette avait directement ou indirectement porté chance, rien n'était trop cher, rien n'était trop beau. Les jeux tournaient, l'argent coulait, passait entre toutes les mains pour aboutir dans les caisses des honorables commerçants patentés qui ne mettaient jamais les pieds dans les salles du casino.

M. Maurice Guichard reconnut tout de suite Lydia Thamaron et la salua en s'inclinant profondément.

Son crâne pointu et chauve luisait comme s'il était huilé. Au creux de mille rides clignaient de petits yeux bleus mobiles qui inspiraient confiance. Sous son nez oblique pendait, comme oublié par le barbier, un rudiment de moustache, teinte en noir.

— Quel honneur, madame ! Entrez donc ! Asseyez-vous ! dit-il en se répandant en compliments, j'étais hier à l'opéra ! Divin ! Merveilleux ! Sublime ! Mme Guichard, à côté de moi, a même pleuré ! Quelle émotion !… Que puis-je faire pour vous ?

Dans le fond du magagin, un grand monsieur mince, l'air fatigué, se tenait dans l'ombre, appuyé sur sa canne.

Il venait juste de présenter au bijoutier une bague à vendre.

— Excusez-moi un instant, monsieur ! lui dit Guichard.

L'étranger se retira poliment, plissa sa fine moustache sombre en un sourire mélancolique, et attendit.

— Madame, poursuivit le bijoutier en se tournant vers Lydia, permettez-moi de vous présenter quelques…

La cantatrice l'interrompit en riant.

— Je ne suis pas venu pour vous acheter quelque chose.

Je vous apporte ces perles, mon partenaire a cassé mon collier. Il faudrait me le renfiler…

Les yeux du bijoutier s'illuminèrent de ravissement.

— Votre collier cassé, arraché de votre cou d'albâtre dans le feu de l'action ! Amour !… Passion !… Musique !… Que j'envie votre ténor ! Moi aussi, dans ma jeunesse, j'avais un beau petit brin de voix…

Lydia déballa son collier de perles sur la plaque de verre du comptoir, où se trouvait également la bague que l'étranger avait présentée à M. Guichard : un large anneau d'or, avec une seule grosse émeraude, dans une monture ancienne.

Lydia fixa un moment la bague des yeux, sans dire un mot, les lèvres blanches. Puis elle demanda d'une voix atone :

— D'où tenez-vous cette bague ?

Le bijoutier balança plusieurs fois par à-coups son crâne luisant.

— Elle ne m'appartient pas, madame : c'est ce monsieur qui veut me la vendre…

Lydia se retourna.

— D'où tenez-vous cette bague, monsieur ?

L'étranger eut un haussement d'épaules.

Excusez-moi, répondit-il d'un ton évasif, mais c'est mon affaire…

— Je veux vous l'acheter ! s'écria vivement Lydia en tendant la main.

M. Guichard ne put retenir, sous sa petite moustache teinte en noir, une moue de dédain.

— Comment, madame ? Vous ne voulez pas jeter un œil sur tous mes trésors… et c'est justement cette bague qui… ?

— Ce n'est pas pareil.

— Madame serait-elle venue pour me faire rater une affaire ? fit le bijoutier en manière de plaisanterie, tout en plissant ses yeux.

— Combien coûte cette bague ?

L'étranger regarda d'un air un peu embarrassé M. Guichard et ne dit mot.

— Elle n'est pas bon marché ! intervint ce dernier, monsieur en veut deux mille livres !

Lydia s'avança vers l'étranger.

— C'est d'accord ! Je n'ai pas d'argent sur moi. Voulez-vous, s'il vous plaît, avoir l'amabilité de m'accompagner chez moi, je vous ferai tout de suite un chèque – et vous, monsieur Guichard, dites-moi combien je vous dois pour la transaction ! Je ne veux pas vous porter préjudice ! Envoyez-moi les perles dès que possible à l'hôtel Métropole !

Le bijoutier s'inclina respectueusement, croisa les mains sur sa poitrine, cligna des yeux et prit son air le plus affable :

— Mais certainement, madame ! Vous pouvez compter sur moi… Je m'en occupe aujourd'hui ! Ma commission sur cette bague ? Ce n'est vraiment pas grand-chose… C est moi qui vous suis au contraire très reconnaissant…

L'étranger avait repassé la bague à l'index de sa main gauche. Il suivit Lydia, sans un mot.

— Prenez place, monsieur !… Nina, descends les stores, s'il te plaît, la lumière nous éblouit !… Vous êtes donc bien d'accord pour me vendre cette bague… Combien en voulez-vous ?

Le teint pâle, elle sortit d'une main fébrile son carnet de chèques de son sac à main.

L'étranger suivait tous ses gestes avec beaucoup d'attention. Quelle belle femme ! Décidée, volontaire, sûre d'elle-même… D'habitude, il n'aimait pas faire des affaires avec des femmes. Mais puisque celle-ci semblait avoir jeté son dévolu sur cette bague que, de toute façon, il lui fallait vendre, il passerait au-dessus de ses préjugés.

— Le bijoutier, chère madame, vous en a indiqué le prix…

Lydia hocha la tête.

— Entendu. Mais dites-moi, s'il vous plaît, d'où vous la tenez…

— Elle a appartenu à un émigré russe.

— Cela, je le sais. Son précédent propriétaire a donc dû s'en séparer ?

— Il a payé avec cette bague une ancienne dette…

— Une histoire de jeu, n'est-ce pas ?

— Si l'on veut ! Un jeu étrange, et j'ai perdu…

— Je ne comprends pas… C'est vous qui avez perdu et c'est lui qui paye une dette ?

— Nous n'avons pas joué pour de l'argent, madame.

— Mais alors pour quoi ?

Le visiteur de Lydia eut un rire amer. Une expression de refus passa sur son beau visage diaphane.

— Je ne veux pas en dire plus, fit-il en toussant dans son mouchoir.

— Si, je vous le demande, s'écria Lydia, tout ce que vous pouvez me dire à ce sujet est pour moi d'une extrême

importance. Cette bague appartenait au prince Ogolenski…

L'étranger ouvrit de grands yeux. Ses lèvres étaient devenues encore plus pâles.

— Gomment le savez-vous ?

— J'ai vu cette bague à son doigt.

— Vous connaissez le prince ?

Lydia eut un sourire glacé.

— C'était il y a longtemps. Il la portait au petit doigt de sa main droite. Il faut absolument que j'aie cette bague, voici votre chèque. Terminons-en…

L'étranger se leva. Il s'inclina légèrement devant Lydia et commença à enlever la bague de son doigt. Il avait beaucoup de mal, avec son bras gauche inerte, paralysé depuis l'épaule.

Lydia le remarqua. Elle le regarda avec compassion.

— Vous avez un bras paralysé ? Vous avez fait la guerre ?

— Cela aussi.

— Où avez-vous été blessé ?

— A Lugano. Dans un petit bois de marronniers au pied du Monte Bre.

— Ce n'était donc pas sur un champ de bataille…

— Non, au cours d'un duel.

Lydia, d'un mouvement de surprise, rejeta la tête en arrière. Lugano… Elle mit toutes ses forces à garder son calme. Dans un souffle, elle demanda :

— Un duel à Lugano… N'était-ce pas il y a deux ans… au mois d'avril… ?

— Oui, en avril. Mais comment… ?

— Vous vous êtes battu pour une femme… Pour quelle femme ?

— Je vous demande pardon, dit l'étranger d'un ton grave et détaché, mais cela ne concerne en rien notre affaire…

— Je vais vous le dire : pour la princesse Ogolenski !

— Puisque vous le savez, je n'ai plus besoin de vous le cacher…

Lydia éclata d'un rire nerveux.

Vexé, Xavier de la Trémolière recula d'un pas.

— Je ne comprends pas, madame… fit-il d'un ton réprobateur, ce qui peut motiver votre gaieté. Trouvez-vous plaisant de se battre en duel pour la princesse Ogolenski ?

— Mon pauvre ami, il faut que je vous enlève vos illusions ! Vous aussi, vous avez été trompé ! Vous ne vous êtes pas battu pour la princesse Ogolenski, mais pour une quelconque gamine ramassée dans le ruisseau et qui a été pendant quelques semaines la maîtresse de mon mari !

— De votre mari ?

— Eh oui ! Je suis – ou plutôt j'étais ! – la princesse Ogolenski. Et ce n'est pas pour moi que vous vous êtes battu en duel !

L'effet produit par les paroles de Lydia fut saisissant. Les traits de M. de la Trémolière se déformèrent en une grimace ; sa fine moustache parut se hérisser, son regard devint fixe et s'emplit de larmes. Un rire sec s'échappa de sa gorge. Il lança sur la table son seul bras valide et se cacha le visage dans son coude. Ses épaules, secouées par une quinte de toux, ballottaient en tous sens.

— Pour l'amour de Dieu ! Ressaisissez-vous ! murmura Lydia, bouleversée, en se penchant sur lui.

A moitié fou de rage et de douleur, M. de la Trémolière déchira son mouchoir de soie.

— Oh, madame ! Comme j'ai honte devant vous !…

— A moi aussi, on a fait du mal, monsieur de la Trémolière !

— Mais qu'est-ce que cela représente par rapport au jeu que l'on m'a fait jouer !

Il reprit petit à petit le contrôle de ses nerfs. Il s'efforça de se donner une attitude correcte.

— C'est maintenant seulement que je mesure combien j'ai été trompé… Conservez cette bague, princesse ! Je vous en prie… Faites-moi ce plaisir. Je vous l'offre. Le prince ne me paiera pas cette dette avec de l'argent…

Lydia effleura délicatement, du bout de ses jolis doigts, sa main amaigrie. On eût dit qu'elle cherchait elle aussi un soutien.

— Et si je vous la payais ? Moi, Lydia Ogolenski, réglant la dette de mon mari…

Il leva vers elle un regard interrogateur.

— Gomment dois-je comprendre ces mots ?

— La balle que vous avez reçue dans le bras doit avoir un sens… Vous vous serez effectivement battu pour la princesse Ogolenski… Je vous attends cet après-midi à quatre heures à la terrasse de l'hôtel.

Même le roi d'Espagne !

Encore un peu abasourdi, incertain et inconscient du tournant qu'allait prendre sa vie, Xavier de la Trémolière attendait à la terrasse de l'hôtel Métropole.

Il avait mal dans la poitrine. Un vent de terre soufflait, chargé d'odeurs de cuisine, saturé des poussières crayeuses soulevées par les automobiles, et qui lui donnait perpétuellement envie de tousser.

Le ciel lumineux étincelait d'un bleu profond.

Tout autour de M. de la Trémolière, on ne parlait que du casino. A la table voisine, un Portugais aux cheveux gris, avec des yeux de perroquet, racontait une aventure tragique à une dame très parfumée, d'un certain âge.

— Le 17 ! criaillait-il, le 17 est sorti cinq fois de suite… cinq fois…

La dame gloussa. Elle avait des cheveux permanentés rouge cuivré et s'était déjà maquillée pour le soir.

— Vous l'avez eu, alors ?

— Non, je ne joue toujours que les quatre premiers… Mais, à la cinquième fois, je me suis quand même décidé à tout mettre sur le 17…

— Et alors ?

— C'est le zéro qui est sorti.

La dame fardée laissa échapper un ricanement rauque et moqueur :

— Voilà ce qui arrive, quand on ne reste pas fidèle à ses principes… Moi, je ne calcule jamais…

A gauche de M. de la Trémolière, un gentleman d'allure mélancolique, aux ongles bombés, vendait à deux cocottes parisiennes des petits sachets de papier blanc avec de la cocaïne qu'il avait ramenée de France et très généreusement coupée de bicarbonate.

M. de la Trémolière repéra ici et là les visages connus, à moitié oubliés, de personnes rencontrées il y a des années… A Rome, à Bruxelles, à Lisbonne…

Mais personne ne semblait le reconnaître, lui.

Le commandant Lacoste, un camarade de Saint-Cyr et compagnon d'armes de Verdun et d'Ypres, détourna la tête d'un air gêné, lorsque leurs regards se croisèrent par hasard.

Dorothy Tabouriche qui, à l'époque où elle dansait encore au cabaret de l'Olympia, avait été sa maîtresse et qui était assise à une table voisine en compagnie d'un parlementaire anglais aux tempes grisonnantes et vénérables, ne lui accorda pas un regard.

Un murmure approbateur et admiratif s'éleva de toutes les tables lorsque le chah de Perse acheta à une petite bouquetière, pour un louis, une rose qu'il jeta, avec un geste de galanterie exotique dans le décolleté d'une actrice de cinéma berlinoise assise par hasard à ses côtés.

— Buxton ! Buxton !… entendit-on soudain s'élever de toutes parts.

Et c'est alors que, accompagné par quelques compatriotes et une nuée de favorites empressées à le protéger, apparut un petit homme desséché, avec un nez busqué dans un visage fruste de jockey, le cigare aux lèvres – l'Américain Buxton, qui avait fait sauter la banque hier.

Tous les yeux se tournèrent vers lui, pleins d'admiration, d'envie et de curiosité, vers le héros du jour, celui qui avait triomphé de la machine. Son monocle étincelait sur son nez. Dans son regard se lisaient le mépris, l'avidité insatiable, la conscience de son pouvoir.

Il s'arrêta et prit place au centre de la terrasse, avec toute sa bruyante garde personnelle.

— Whisky ! commanda-t-il.

Tous les serveurs se précipitèrent.

Les visages des messieurs se figèrent ; les dames captivées sourirent complaisamment.

— Buxton ! Buxton !

De toutes parts fusèrent des questions.

— Comment s'y prend-on pour faire sauter la banque ?

— I don 't know.

— Avez-vous un système de jeu particulier ?

— I don't know.

— Qu'allez-vous faire de tout cet argent ?

— I don 't know.

Alors – enfin – arriva Lydia Thamaron.

Sa toilette de l'après-midi, en liberty rouge bordeaux très souple, épousait étroitement sa fine silhouette, à chacun de ses pas. Autour du cou, sur ses épaules, scintillait un renard argenté ; un chapeau rond à large bord, en paille de Manille, cachait le regard anxieux qu'elle promenait autour d'elle.

M. de la Trémolière se leva et se précipita à sa rencontre.

— A quelle table êtes-vous ? fit Lydia, prenons-en une autre, là-bas… Au bout de la terrasse. Il y a moins de gens…

— Je n'arrive pas encore à comprendre, dit tout à coup M. de la Trémolière tandis que Lydia trempait ses lèvres dans sa tasse de thé, comment j'ai pu à l'époque prendre cette autre dame pour la princesse Ogolenski…

Lydia sourit.

— A quoi ressemblait-elle ?

— J'ai oublié.

— Mais vous devez quand même savoir si elle était grande ou petite, blonde ou brune ! Elle devait être en tout cas jolie !

— Je ne sais pas. Je vous jure que je ne sais pas. Depuis que je connais la vraie princesse Ogolenski, j'ai perdu tout souvenir de l'autre…

— Je voudrais savoir combien de temps cela durera jusqu'à ce que, moi aussi, vous me… Mon Dieu ! Mais qu'est-ce que c'est ? Là, en bas, sur la promenade…

Étonné, il suivit la direction de son regard.

— Un photographe, constata-t-il, il est en train d'installer son appareil et son assistant prépare les plaques… Cela vous effraye ?

— Vous ne comprenez donc pas ? dit la cantatrice au comble de l'émotion, vous ne comprenez donc pas ce que cela signifie ? C'est pour lui qu'ils travaillent ! Voilà encore de ses sbires ! Ils préparent un mauvais coup. Je ne sais quelle machination diabolique destinée à nous séparer l'un de l'autre… à faire votre malheur ! Garçon ! Appelez-moi le directeur !… C'est vous, le directeur ? Ce que je veux ? Vous voyez ce photographe, là-bas ? C'est intolérable ! Chassez-les tout de suite ! Faites-les arrêter… !

M. de la Trémolière leva la main pour essayer de la calmer.

— Je vous demande pardon, madame, fit le directeur d'un ton conciliant (il était depuis longtemps cuirassé contre les fantaisies de toutes sortes de la clientèle), je vous demande pardon, madame, mais c'est moi-même qui ai fait venir ce photographe. C'est M. Gasparin, 19, boulevard des Moulins… Je le connais personnellement… Nous avons besoin de photographies pour notre prochain dépliant publicitaire…

— Ce n'est pas vrai ! s'écria Lydia, cela cache quelque chose !

Le directeur haussa les épaules.

— Je peux vous assurer, madame… Dites-lui vous-même, monsieur…

— Je ne comprends vraiment pas. intervint M. de la Trémolière pour tenter d'arranger les choses.

— Mais moi. je comprends ! Je comprends trop bien ! Comment pouvez-vous permettre ; monsieur le directeur, qu'on importune ainsi vos clients…

Le directeur se tordait les mains.

— Il faut prendre la photographie de la terrasse au moment ou il y a du monde et où la lumière est la meilleure, entre quatre et cinq heures de l'après-midi. Si madame ne veut pas être dessus, je la prierai de reculer un peu ou tout simplement de tourner la tête.

— Non. je ne veux pas être photographiée ! Monsieur de la Trémolière. ne croyez pas un mot de ce qu'il raconte ! II est complice !

— Complice ? reprit M. de la Trémolière. interloqué, en suivant du regard le directeur qui s'était retiré avec un geste d'excuse.

— Ils sont tous complices ! Tous à sa solde !

— Mais à quoi leur servirait de… ?

— Je l'ignore. On le découvre toujours après, lorsqu'il est trop tard ! Vous devez vous en aller tout de suite !

— Moi ?… M'en aller ?

— Oui. tous les deux ! Partons chacun de notre côté… Vous allez rentrer chez vous, vous enfermer dans votre chambre, tirer les rideaux et faire savoir que vous n'êtes là pour personne ! Ou logez-vous ? Hôtel du Midi ? Parfait. Précisez bien au portier de ne laisser monter personne… jusqu'à ce que j'arrive. Je serai chez vous ce soir à neuf heures, nous souperons ensemble. Attendez-moi !…

Le photographe avait terminé ses préparatifs. Il frappa doucement dans ses mains et sourit de ses dents blanches en direction du public. Sa cravate noire flottait au vent.

— Attention ! dit-il pour lui-même en appuyant sur le déclencheur.

La plaque qu'il retira ne devait présenter qu'une nature morte : une tasse de thé, un verre de whisky à moitié vide, un bouquet de violettes et une canne oubliée là.

Lydia Thamaron et son compagnon avaient déjà disparu. Dans sa chambre, Lydia fut accueillie par son imprésario qui l'attendait avec la plus vive impatience.

— Vous ne pouvez pas dire non ! fit-il tout de go, promettez-moi de ne pas dire non !

Les poings serrés dans ses poches de pantalon, il faisait les cent pas entre la fenêtre et la porte.

— Que se passe-t-il ?

— Il faut absolument que vous chantiez – ce soir !

— Mais ce soir, on joue *La Dame de pique,* avec Elisabeth Rethberg !…

— Mme Rethberg ne chantera pas ! s'écria l'imprésario, elle s'est décommandée ! Un accident d'automobile… que sais-je ! En tout cas, quelque chose de grave. Elle a fait téléphoner depuis San Remo.

— Et vous croyez à cette histoire d'accident, monsieur Repiquet ? fit Lydia.

Repiquet leva les bras au plafond en signe de désespoir.

— Vous n'allez pas nous laisser tomber ! Vous ne voulez pas nous ruiner, moi et le directeur…

On frappa à la porte. Sans attendre qu'on lui dise d'entrer, le directeur de l'opéra se précipita dans la chambre. Il était au comble de l'excitation.

— Excusez-moi de faire ainsi irruption chez vous, dit-il en baisant la main de Lydia, mais j'ai absolument besoin de votre aide ! Mme Rethberg… Repiquet vous a déjà raconté ?… *La Dame de pique*... Il faut absolument que vous chantiez ce soir… Vous connaissez le rôle…

Sa maigre chevelure blanche se hérissa au-dessus de son front. Les grandes poches, sous ses yeux cerclés de rouge, se gonflèrent : il semblait près d'éclater en sanglots.

— Je suis vraiment désolée, fit Lydia, mais il est absolument exclu que je chante ce soir !

Repiquet se prit la tête entre les mains, eut un rictus.

— Elle ne chantera pas ! dit-il d'une voix étranglée.

— Elle ne veut pas chanter ! répéta le directeur d'une voix sourde.

Lydia les regarda tous les deux avec des yeux furibonds.

— Je ne crois pas à cette histoire d'accident ! C'est une ruse, un complot dirigé contre moi !

— Que demandez-vous ? gémit le directeur, je vous accorde tout ce que vous voulez… Je double votre cachet !

— Vous aussi, vous êtes complices ? éclata Lydia.

— Que dites-vous ? geignit Repiquet, complices de qui ?

Quelques larmes coulèrent alors véritablement sur les joues parcheminées du directeur.

— Sauvez-moi, nous jouons à guichets fermés !

— Cela m'est égal… Annulez la représentation et remboursez les gens !

— C'est impossible… impossible ! Le roi d'Espagne a annoncé sa venue… Il vient tout exprès de Nice…

— Sa Majesté, le roi Alphonse XIII, répéta Repiquet d'un air recueilli, ainsi que Sa Majesté la reine…

— C'est vrai ?

— Dieu du ciel ! Je vous règle tout de suite le double de votre cachet…

— Je m'en occupe ! s'écria l'imprésario qui conservait toute sa présence d'esprit.

— Si vous saviez quel sacrifice je fais pour vous…

— L'important est que vous le fassiez ! Pour l'amour de l'art… du public… de votre vieux directeur éternellement reconnaissant…

— Dois-je vraiment ? murmura la cantatrice, d'une voix hésitante, en regardant Repiquet d'un air désespéré.

— Vous posez encore la question ? balbutia celui-ci, ne me rendez pas complètement fou ! Tout est arrangé… !

Il baisa avec fougue ses deux mains.

— Nous vous attendons pour la répétition générale,

madame Thamaron, conclut le directeur, je pars devant vous.

Et moi, je cours à l'imprimerie, s'écria Repiquet, pour faire les affiches… En grosses lettres… Sur tous les murs…

— Il y a quelque chose qui n'est pas normal, dit Lydia d'un ton songeur à Nina, lorsque les deux autres furent partis.

Nina acquiesça, avec un regard anxieux.

— Je suis certaine que c'est lui qui est là-dessous…

— Cet accident de voiture… C'est son œuvre. Si tant est qu'il s'agisse d'un accident. Peut-être a-t-il tout manigancé avec cette Rethberg ou même directement avec le directeur. Je n'aurais pas dû accepter.

Nina soupira.

— Quelle robe mettez-vous, Madame ?

— N'importe laquelle. Celle que tu veux… Je n'aurais pas dû céder…

— Le malheur n'est pas bien grand… Vous retrouverez M. le marquis après la représentation…

Lydia baissa la tête.

— Le pauvre ! Il eût mieux valu pour lui ne m'avoir jamais rencontrée ! Dans quelle catastrophe vais-je l'entraîner…

Nina avait sorti de la malle une robe du soir couleur champagne et la tendait d'un air interrogateur.

— C'est très bien, dit Lydia avec impatience, tu vas aller tout de suite trouver M. de la Trémolière à l'Hôtel du Midi et lui raconter tout ce qui s'est passé. Je ne peux évidemment pas le rejoindre après le spectacle. Qu'il m'attende au Carlton. Dis-lui que je pouvais difficilement refuser et que j'ai dû aller tout de suite à la répétition…

La salle du théâtre du casino de Monte-Carlo était tout illuminée.

Entre les fracs noirs et les plastrons blancs scintillaient,

dans toutes les couleurs à la mode de l'arc-en-ciel, les plus superbes toilettes, créations des grands couturiers parisiens.

A toutes les places du parterre, dans les loges, au balcon, pierres précieuses, bijoux et parures d'or rehaussaient de leur éclat la peau rosée, délicatement poudrée des dames.

Dans la loge d'honneur, le roi et la reine d'Espagne assistaient à la représentation. Ils étaient assis légèrement en arrière, dans l'ombre, pour ne pas détourner l'attention du public de la scène.

Un spectacle superbe, merveilleux. Jamais Lydia Thamaron n'avait chanté avec autant de flamme et de fougue. Au deuxième acte, un tonnerre d'applaudissements retentit dans la salle. Les rappels n'en finissaient pas, obligeant la cantatrice à revenir devant le rideau pour saluer. L'avant-scène était jonchée de fleurs.

— On ne pourra pas terminer le spectacle, soupira Lydia.

Après qu'elle fut retournée pour la quinzième fois devant le public enthousiaste, le directeur apparut sur la scène et lui fit des grands signes. Son visage rayonnait.

— Madame Thamaron ! s'écria-t-il, fabuleux ! La salle est en délire ! Sa Majesté. Sa Majesté le roi d'Espagne a émis le désir de faire votre connaissance. Je vous mène dans sa loge.

Conduite par le directeur, Lydia pénétra dans la loge royale.

— Que Votre Majesté me permette de lui présenter Mme Lydia Thamaron, dit le directeur sans une hésitation dans la voix.

Lydia exécuta la révérence de rigueur à la cour de Saint-Pétersbourg.

Le roi se leva – un homme grand et mince, avec des cheveux noir bleuté, un front dégarni et un nez imposant dans un visage jaune mat. Il fixa ses grands yeux étonnés droit sur la cantatrice.

Je suis très heureux, dit-il lentement, en détachant chaque mot.

Puis il présenta la cantatrice a la reine qui, enveloppée dans une auréole de dentelles et de parfum, était restée assise dans le fond de la loge. La reine exprima sa satisfaction et alla même plus loin que son noble mari, en disant :

— Je suis ravie, madame Thamaron.

— Sa Majesté est connaisseuse, remarqua le roi, nous avons déjà écouté beaucoup d'opéras…

— Beaucoup, beaucoup, confirma la reine, et dire que Caruso est mort !

— Et Mistinguett ! fit le roi pour la consoler. Il faut absolument que vous veniez chanter chez nous, à Madrid, vous aurez beaucoup de succès. Le public madrilène est très exigeant, mais aussi très reconnaissant.

Puis il pencha la tête sur le côté, avança une lippe magnanime et sourit :

— Sa Majesté la reine et moi-même serions très heureux si vous acceptiez de souper ce soir avec nous. En privé.

La reine acquiesça avec obligeance.

Lydia resta comme figée, sans savoir que répondre.

— C’est avec plaisir et reconnaissance que Mme Thamaron accepte l’invitation de Votre Majesté, intervint le directeur à sa place, en lui offrant son bras.

L’audience était terminée.

Lydia sortit de la loge royale comme perdue dans un rêve. Elle regagna les coulisses, appuyée sur le directeur.

Repiquet voulut la féliciter. Elle le repoussa.

— Rentrons ! cria-t-elle à Nina.

— Mais le troisième acte ? s’écria le directeur, et l’invitation de Sa Majesté ? Vous avez perdu la raison, madame ?

— Non, ce n’est pas moi qui ai perdu la raison, c’est le monde entier. Le monde entier s’est ligué contre moi. Et maintenant, il y a même…

De ses mains tremblantes, elle balaya poudriers et boîtes de maquillage de la table de toilette, frappa des deux poings contre le miroir et fut prise d’une crise de larmes.

On dut appeler le médecin de service ; Repiquet, le directeur, Nina, les habilleuses, le coiffeur – tous s’empressèrent autour d’elle, l’aspergèrent de vinaigre et de camphre, pour essayer de sauver le troisième acte.

— Mon Dieu, mon Dieu ! sanglotait Lydia dans son désespoir hystérique, même le roi d’Espagne est complice !

Le Tsar est mort…

Un matin de printemps morne et pluvieux, un monsieur grand et svelte, avec des cheveux blancs, portant des lunettes cerclées d'or, se trouvait dans la loge du portier de l'ancienne et célèbre auberge Zum Wapen van Zuiidholland, à Groningue. Son compagnon, plus petit, d'allure plus insignifiante, avait une moustache grise et boitait. Tous deux s'inscrivirent dans le registre sous les noms de Pr Sartorius et Dr Krusemann, de Bingen sur le Rhin ; ils demandèrent deux chambres communicantes, qui leur furent attribuées au premier étage de la maison.

Lorsque le garçon qui avait monté leur simple bagage fut sorti, ils fermèrent soigneusement la porte derrière lui. Ogolenski ôta sa perruque blanche et ses lunettes.

— Déballe les affaires, Andruscha ! commanda-t-il en se recoiffant, dépêche-toi !

Andruscha s'exécuta.

— Cela fait maintenant des années, marmonna-t-il, de longues années que nous étions ici, dans cette ville du bout du monde, perdue dans les brumes… Elle est toujours aussi triste qu'alors… Je crois qu'on n'y voit jamais le soleil… comme chez nous en Russie, autrefois…

Ogolenski acquiesça.

— Cela a été un voyage périlleux, par la Finlande et la Suède… Nous sommes arrivés à moitié morts. La salve d'Iekaterinbourg résonnait encore à mes oreilles… Et tous ces Hollandais méfiants à notre égard, bien que nous leur ayons fait voir que nous avions de l'argent… J'ai commencé à être un peu plus rassuré seulement après que Sa Majesté a été en

sécurité et que nous avons pu repartir sans que personne devine qui nous étions.

Andruscha déposa sur la table, avec précaution, la cassette d'acier contenant le diadème de la Tsarine.

— Les voici, s'écria-t-il, elles sont là, les pierres qu'on n'a pas pu nous prendre… Voici le trésor sacré de la Russie… Il va enfin trouver la place qui est la sienne…

Son visage ridé et grêlé eut une expression recueillie, presque transfigurée ; il joignit ses mains pleines de cals à force d'avoir travaillé.

— Dieu sait combien de larmes et de sang ont dû couler, ajouta-t-il, mais la volonté de Dieu s'est accomplie… Nous sommes aujourd'hui délivrés d'un grand poids…

Ogolenski s'étira. Ses yeux hardis, dans son visage hâlé, étincelaient d'ardeur.

— Ne te réjouis pas trop vite, Andruscha. Il faut aller au champ avant d'aller au bal. Le vrai combat, le grand combat n'a pas encore commencé.

— Je sais… !

— Mais nous vaincrons, Andruscha ! Et maintenant, je vais prendre le chemin de la petite maison qui cache entre ses murs le bonheur et l'avenir de la Russie ! Tu vas m'attendre ici…

Andruscha le regarda, stupéfait.

— Je dois vous attendre ici, mon maître ? Je ne peux pas venir ?

— Non, Andruscha, pas aujourd'hui. Prends patience. Allonge-toi et dors – tu es fatigué. Je t'appellerai quand j'aurai besoin de toi…

— Dieu vous garde ! murmura le vieux serviteur. Que Dieu soit avec vous…

Il avait cessé de pleuvoir.

Les rues offraient le spectacle de l'une de ces villes de province industrieuses, travailleuses, qui avaient amassé des richesses grâce à la politique de neutralité de leur pays durant la guerre et qui, un peu déstabilisées avec la paix revenue, retrouvaient lentement le rythme normal de leurs activités commerciales ancestrales.

La morne lumière d'un ciel d'après-midi uniformément couvert estompait les couleurs des vieilles maisons dans la grisaille.

Ogolenski traversa toute la ville, en passant par le Vischmarkt et le Zuiderpark, reconnut sur le Dosterweg la tête de Maure bariolée à l'endroit où il devait obliquer sur la droite, dans la ruelle tranquille, avec ses petits jardins idylliques devant les maisons à colombages, qui, avec leurs murs de briques rouges sillonnés de lignes blanches, semblaient sortir tout droit d'un livre de contes.

Il s'arrêta devant l'une de ces maisons.

Un chemin de gravillons trempés de pluie conduisait de la barrière du jardin jusqu'à l'entrée de la maison, au-dessus de laquelle pendait une enseigne de fer-blanc : Dirk Bloemskerck, horloger.

Lorsqu'il ouvrit la porte, un tintement cristallin parcourut gaiement toute la maison. Il dut baisser la tête en franchissant le seuil. Le magasin était vide.

Mais aussitôt, de la pièce de derrière, apparut une aimable matrone, avec un visage ridé tout souriant, des cheveux gris dépassant d'une petite coiffe blanche fraîchement amidonnée. Elle demanda :

— Monsieur désire ?

— Vous ne me reconnaissez pas ?

— Non, dit la femme en s'approchant plus près, non… Vous venez reprendre quelque chose ?

— Cela fait relativement longtemps que nous ne nous sommes pas vus. Plusieurs années. Mon nom est Scholz… Je

viens pour…

— Monsieur Scholz ! s'écria la vieille femme en tendant les deux mains, sous l'heureuse surprise, vers Ogolenski.

— Comment ne vous ai-je pas… ? J'ai vraiment la vue qui baisse de plus en plus… Et puis, il fait déjà presque noir, je vais allumer… Cela fait effectivement bien longtemps… Dirk, Dirk ! Viens voir qui est là !

Elle ouvrit la porte à petits carreaux, garnis de rideaux de mousseline, qui donnait dans l'atelier de l'horloger.

Dirk Bloemskerck arriva sans se presser. Un petit homme corpulent, avec un visage lisse bien potelé et des cheveux épais blancs comme la neige. Il releva sur son front les lunettes qu'il portait pour travailler, plissa les paupières et demanda d'une voix posée :

— Qu'est-ce qui se passe, Catherine ? Qui est là ?

— Monsieur Scholz, Dirk ! Monsieur Scholz, l'oncle de Charlotte…

L'horloger joignit les mains.

— Pour ça, c'est une surprise ! dit-il en ôtant son bonnet vert.

Puis il essuya soigneusement le bout de ses doigts à sa blouse claire et tendit la main au visiteur.

— Cela fait longtemps, monsieur Scholz… Eh oui… Il faut tout de suite qu'on… S'il vous plaît, entrez là, je vais fermer l'atelier… Hé ! Pieter ! Willem ! C'est fini pour aujourd'hui, vous pouvez partir… Fermez bien la porte de derrière ! Allez, au revoir !… Venez, monsieur Scholz, venez…

Les deux vieilles personnes conduisirent leur invité dans la salle de séjour.

M. Bloemskerck alluma la lumière.

La femme enleva sa broderie de la table ronde.

— Que puis-je vous offrir, dit-elle, un gâteau ? Un verre de lait ?

— Plutôt un bon schnaps ! intervint son mari, un petit verre de schiedamer jenever… ça vous réchauffe le cœur… n'est-ce pas ?

On sortit une bouteille de forme carrée, que l'on déboucha. Le maître de maison, qui avait remis son bonnet, servit dans les verres.

— A votre santé ! dit-il en trinquant.

— Comme Charlotte va être contente… dit maman Bloemskerck.

Ogolenski n'avait pas encore dit un seul mot.

— Elle n'est pas là ?

— Non, répondit l'horloger en jetant un regard embarrassé à sa femme, à cette heure-ci, elle n'est pas à la maison…

— Mais elle va arriver d'un moment à l'autre, monsieur Scholz.

Ogolenski eut tout à coup la très nette impression qu'on lui cachait quelque chose… Il jeta un coup d'œil inquiet autour de lui. Rien n'avait changé. Il y avait toujours aux murs des photographies de famille jaunies, un miroir auquel, visiblement, ne réussissait pas le climat, et beaucoup d'horloges de toutes sortes. Un bouquet de tulipes rouges décorait le large appui de fenêtre. Près de la cheminée, un fauteuil rembourré et sur la commode, quelques livres avec des reliures jaunes… des romans français qui, très probablement, lui appartenaient, à elle… Mme Bloemskerck remarqua son inquiétude.

— Ah ! s'empressa-t-elle d'ajouter, Charlotte va bien. Très bien. Et vous allez être surpris de voir comme elle a grandi, comme elle est devenue belle… Ce n'est plus une enfant… n'est-ce pas, Dirk ?

L'horloger secoua sa tête blanche d'un air pensif.

— Mon Dieu non, ce n'est plus une enfant. C'est une jeune fille. Nous lui avons laissé apprendre tout ce qui lui faisait plaisir, comme vous l'aviez souhaité, monsieur Scholz. Elle a pris des cours de chant, des cours de dessin avec un professeur… Nous avons toujours bien reçu vos mandats. On a même mis un peu d'argent de côté pour elle. Elle a aussi appris des choses pratiques… A relier des livres… Elle fait elle-même ses chapeaux. Elle est tellement douée !

— Elle lit beaucoup, reprit Mme Bloemskerck, beaucoup trop, de l'allemand, du français, de l'anglais… Quand on est jeune et jolie comme elle, on n'a pas besoin de lire autant…

— Et vous, monsieur Scholz, pourquoi ne vous a-t-on pas vu depuis si longtemps ? demanda l'horloger.

— Les affaires, fit Ogolenski, toutes sortes d'affaires. De longs voyages… On ne fait pas toujours ce qu'on veut…

L'horloger opina.

— Encore un petit verre ? A l'automne dernier, j'avais attrapé une pneumonie… Eh bien, rien qu'avec du genièvre…

— Pourvu que cela ne soit pas mauvais signe, l'interrompit sa femme, que vous soyez là aujourd'hui ! Vous n'allez quand même pas nous enlever Charlotte…

Ogolenski la rassura d'un geste de la main.

— Il n'en est pas question pour l'instant. Mais tôt ou tard…

La vieille femme commença à gémir.

— Vous ne pouvez pas nous faire cela… Nous avons appris à aimer cette enfant, nous l'aimons comme si c'était la nôtre… n'est-ce pas, Dirk ?

— Comme si c'était notre enfant, renchérit l'horloger.

Le tintement clair d'une clochette retentit dans la maison. On avait ouvert la porte du magasin. Et aussitôt après, une jeune fille en robe sombre montante apparut, qui resta comme clouée sur le seuil.

Un visage d'ivoire, aux formes douces, avec deux grands yeux bleus et une bouche enfantine et hautaine, ouverte de stupeur. Une petite tête brune de page. Une main fine, à l'élégance aristocratique, qui ne lâchait pas le bouton de porte… Voilà ce que vit Ogolenski dans le miroir sur le mur d'en face.

Il bondit.

Charlotte, s'écria Mme Bloemskerck, ton oncle… Mon Dieu, elle est toute chavirée par la surprise, la joie…

Ogolenski s'était précipité pour la retenir, l'empêcher de chanceler. Ce faisant, il avait respectueusement porté sa main droite à ses lèvres.

— Alors ? demanda l'horloger en avançant son fauteuil près de la table pour Charlotte. Est-ce qu'elle n'a pas bien grandi, notre petite fille ?

Il la regarda avec fierté.

— Elle avait à peine quatorze ans… Toute pâlotte et délicate… timide, toujours triste, dit la vieille femme, avec nous, elle a appris à rire…

— Tu parles trop, fit l'horloger d'un ton de reproche à sa femme, suis-moi ! Tu vas m'aider à mettre un peu d'ordre dans l'atelier. Ou bien occupe-toi de faire du thé. Charlotte a certainement beaucoup de choses à raconter à monsieur Scholz, tu ne crois pas ?

Un peu anxieux de voir l'état d'abattement de leur fille adoptive, l'horloger et sa femme se retirèrent.

Un profond silence régnait dans la pièce.

La jeune dame qui jusqu'alors n'avait pas prononcé un seul mot, émis un seul son, était assise toute droite dans le vieux fauteuil de Dirk Bloemskerck et regardait Ogolenski de ses grands yeux étonnés. Ses doigts minces agrippaient les deux bras du fauteuil. Sa poitrine battait.

Ogolenski la regarda avec émotion.

— Votre Majesté… dit-il à voix basse.

Charlotte tressaillit violemment.

— Pas si fort. On nous entend…

— Personne ne peut nous entendre.

Elle secoua la tête.

— Ici, je suis Charlotte Scholz…

— – Charlotte est devenue très belle, fit Ogolenski dans un sourire.

— ’ Hélas ! cher oncle, j’ai peur… dit la jeune fille.

— Peur ? De moi ?

— Oui, de vous ! Je suis heureuse de vous revoir et de pouvoir vous remercier… Mais j’ai peur de ce que vous allez me dire. Vous êtes comme un vent froid dans la douceur de ma chambre…

— Votre Majesté impériale semble se trouver très bien ici…

— Oui, je m’y sens bien, reprit vivement Charlotte, je ne saurais jamais assez vous remercier de m’avoir conduite ici, dans ce cadre pur et sain, chez ces braves gens. Et je vous assure, prince, qu’il n’y a que depuis que je suis devenue Charlotte Scholz que je sais ce que signifie le bonheur.

— Votre Grâce est trop indulgente. Ces gens simples font probablement tout ce qu’ils peuvent. Avoir vécu de près le bonheur et les soucis du petit peuple peut certainement vous être utile, dans la tâche qui vous attend. Peut-être que bientôt viendra…

La princesse, d’un geste enfantin, pressa ses doigts contre ses oreilles.

— Plus un mot ! Je ne veux en entendre davantage ! Rien ne doit changer. Je vous prie, pour l’amour du ciel, de…

Ogolenski sourit.

— Les jours et les années passent… Vous changerez d'avis, princesse…

— Non. Les années ont effacé le passé. Tout le passé ! Ne réveillez pas le souvenir des salles d'apparat glacées, des visages hypocrites déformés par la crainte et le respect, de l'étiquette qui commandait quand il fallait prier, sourire ou se taire… Jusqu'au moment où se produisit le plus épouvantable, le plus horrible… Parvenir à n'y plus penser ! C'est ici que, pour la première fois de ma vie, j'ai été heureuse… Les nuits où les ombres du passé me poursuivent, je n'arrive pas à dormir, je pleure encore… Que la vie est dure…

— Vous laisser… toujours ici ?

Ogolenski s'efforça de sourire poliment, sans y parvenir totalement.

— Vous ne parlez pas sérieusement, princesse… Votre naissance vous donne des devoirs qui dépassent la condition ordinaire du commun des mortels… N'oubliez pas non plus la vie qui vous attend…

La princesse secoua la tête.

— Moi seule je sais ce qui m'attend, moi seule je sais ce qui peut faire mon bonheur. Et il dépend de vous de me donner ce bonheur…

— J'ai voué toute ma vie à votre bonheur. Je n'ai reculé devant aucun sacrifice… (Il s'arrêta un moment.) Croyez bien que je vais tout mettre en œuvre pour vous aider à conquérir le bonheur auquel votre naissance vous donne un droit imprescriptible…

Elle enfouit son petit visage pâle dans son épaule et se mit a sangloter.

— Petite princesse, la vie a été dure avec vous, dit Ogolenski, mais ne pensez plus au passé – de grandes et belles choses vous attendent…

— Ce qui est grand est rarement beau. Je veux rester ici. Ne m'emmenez pas !

— Bien sûr que vous pouvez encore rester ici ! Nous avons encore beaucoup à faire, nous qui combattons pour la grande cause. Que vous soyez ici, que vous soyez en vie, princesse, voilà notre principal atout ! Je ne vais pas l'utiliser trop tôt. Et d'ici là, nous pouvons parfaitement conserver encore ce lieu d'exil…

— Qui parle d'exil ! s'écria Charlotte en levant le bras.

Elle se leva et s'approcha d'Ogolenski.

— Ogolenski, prince Ogolenski, vous étiez l'ami le plus intime de mon père. Me voulez-vous du bien ?

— Votre Majesté !

— Alors jurez-moi que vous me laisserez toujours ici !

— Assez ! Assez !… Je ne veux plus entendre parler de ce droit. J'y renonce…

— Ne prononcez pas ce mot ! Vous ne savez pas tout ce qui a déjà été consenti pour vous, pour notre cause. Vous pourriez le regretter, le jour – peut-être pas si éloigné – où vous rentrerez dans votre patrie…

La princesse rejeta sa tête en arrière d'un mouvement énergique et dit d'un ton sec et décidé :

— Ma patrie est ici.

— Vous vous trompez, Majesté : votre patrie est la grande, l'ancestrale, la sainte Russie. Qu'est-ce qui peut vous attacher ici ? Le paysage monotone, le brouillard humide, la petite vie bourgeoise – vous une princesse impériale, unique enfant vivante de notre tsar, l'espoir de la Russie…

La petite princesse serra ses poings.

— Je ne suis pas une princesse… je ne suis pas une fille de tsar ! fit-elle en sanglotant nerveusement et en jetant à Ogolenski un regard plein de haine.

Ses yeux étaient devenus très sombres.

— Majesté, dit Ogolenski d'un ton grave (avec une nuance d'impatience dans sa voix), Majesté ! J'ai le devoir pénible de vous rappeler humblement dans quelles conditions difficiles j'ai réussi à vous sauver la vie, à organiser votre fuite, à vous faire franchir la frontière. J'ai risqué – il faut que je vous le dise à cet instant – cent fois ma vie pour la fille de l'homme qui m'avait fait l'honneur de m'appeler son ami. Je n'ai fait tout ce que j'ai fait que pour la fille du Tsar. Au moment où, à Iekaterinbourg…

— Arrêtez ! s'écria-t-elle. Ne dites plus rien… Je ne le supporte pas ! Ne me rappelez pas toutes ces atrocités… Je voudrais tant vous être reconnaissante ! Ne m'obligez pas à vous haïr, en m'arrachant d'ici et en me ramenant dans ce pays malheureux d'où vous m'avez sauvée – dans ce pays dont la terre est trempée de sang, dont les fleuves n'arrivent plus à charrier les cadavres parce qu'il y en a trop… Tout va recommencer, la haine va renaître… Partout le feu et le sang… les coups de fusil… ils m assassineront, comme ils ont assassiné mes pauvres parents, mon frère et mes sœurs…

Elle se tut.

Ogolenski saisit solennellement ses deux mains glacées et tremblantes.

— Si vous rentrez dans votre patrie, Tatiana, on ne touchera pas à un seul de vos cheveux —je vous le jure devant Dieu tout-puissant. Vous ne franchirez pas la frondère clandestinement, mais en plein jour, à la tête d'une armée, drapeaux au vent. Le peuple se prosternera, vous acclamera le long des routes, les cloches des églises sonneront à toute volée… Voilà notre but. Et nous y parviendrons…

La princesse secoua la tête. Entre deux sanglots, elle répéta avec force :

— Je ne veux pas retourner, je ne veux pas rentrer en Russie… Je veux rester ici, là où j'ai trouvé le bonheur…

Ogolenski lâcha ses mains presque brutalement et recula d'un pas.

Après un moment de silence où l'on entendit le tic-tac de toutes les horloges sur les murs, il demanda d'une voix claire et dure comme l'acier :

— Sa Majesté daignera peut-être m'expliquer en quoi consiste ce bonheur qu'elle a trouvé ici ?

Tatiana releva aussitôt la tête. Sa petite bouche d'enfant tressaillit faiblement. Elle haussa les épaules, d'un air un peu gêné :

— Est-ce si difficile à deviner, prince Ogolenski ? fît-elle dans un souffle.

— C'est ce que j'ai tout de suite pensé…

Ogolenski marcha à grandes enjambées jusqu'à la cheminée, puis revint vers elle. Il fronça son front couvert de rides, eut un sourire ironique :

— On ne devrait jamais abandonner à soi-même une jeune fille…

Toute marque d'orgueil, de fierté avait disparu de son visage fin. Elle leva les yeux vers Ogolenski, comme pour demander pardon, et dit timidement :

— C'est un artiste…

— Ah ! vraiment ? Un peintre ? Un sculpteur ? Un ténor ?

Elle ne fit pas attention à la moquerie.

— Il écrit des poèmes, poursuivit-elle à voix basse, il a même écrit aussi une pièce de théâtre. Piet De Vues – c'était un pirate hollandais… Évidemment, il fait cela uniquement pendant ses loisirs. Il est rédacteur du journal De Strijd…

— De Strijd ?

— Oui, « Combat » !

— Ah bon, et pour quoi combat-il ?

— Pour ses frères déshérités et déchus de leurs droits…

Ogolenski s'appuya contre la cheminée, les bras croisés. Son œil de rapace la toisait, comme s'il était prêt à fondre sur

elle.

— Vous n'avez plus qu'à me dire maintenant qu'il est socialiste…

— Il l'est effectivement… Et il parle si merveilleusement bien, de façon si convaincante. Si vous pouviez l'écouter, dans les réunions…

— Merci, Votre Majesté !

— Pour la dernière fois, prince Ogolenski : il n'y a plus de Majesté impériale ! Je l'aime, nous allons nous marier… Un petit bonheur modeste… – mon bonheur ! N'essayez pas de me l'enlever. Vous n'y arriveriez pas, car j'ai moi aussi une volonté de fer… Si vous voulez vous y opposer, vous ne me reverrez plus jamais…

— Je vous crois sur parole !

— Eh bien, vous savez tout, maintenant ! Chaque matin, en me réveillant, j'ai tremblé de vous voir arriver. Mais vous ne ferez pas de difficultés, n'est-ce pas ?… Vous me laisserez en paix, pour l'amour de mon père, dont vous étiez l'ami…

Il y eut un moment de silence. Ogolenski baissa la tête, respira profondément. Puis il dit doucement :

— Je suis à vos ordres. Je vais partir… Mais encore une chose, avant que je m'en aille…

Il sortit la cassette et la posa sur la table.

— Qu'est-ce que c'est, pour l'amour de Dieu ?

— Une partie des bijoux de la couronne… Destinés au futur tsar de Russie. Il n'y a plus de tsar, il n'y en aura plus jamais. Ce diadème vous appartient. Si vous saviez tous les efforts, tous les sacrifices qu'il a fallu pour l'amener jusqu'ici… !

Sa voix s'enroua. Il ouvrit le petit coffret dans un bruit de cliquetis, souleva le couvercle : diamants, saphirs, perles et émeraudes…

Tatiana se cacha le visage dans les mains.

— Emmenez-les, emmenez-les ! Reprenez-les avec vous !

— Je ne peux pas, ils sont à vous !

— Je n'en veux pas, je n'en ai pas besoin !

— Prenez-les comme souvenir de l'existence véritablement vôtre que vous avez rejetée !

— C'est impossible ! Comment pourrais-je expliquer à mon fiancé que je possède une telle fortune ?

— Pourquoi ? Il ne sait pas qui vous êtes ?

— Je suis Charlotte Scholz et le resterai tant que je vivrai.

Ogolenski eut un sourire résigné.

— S'il vous plaît. Faites-en ce que vous voudrez. Mettez-les dans une vitrine de votre salle à manger et racontez à votre jeune combattant de la liberté qu'ils sont tous faux. Je ne doute pas qu'il croira cela aussi.

Elle ne comprit pas ce qu'il voulait dire. Elle sentit seulement son ton rude et sévère – mais dans sa petite tête amoureuse, il n'y avait pas place, à cet instant, pour d'ambitieuses pensées touchant l'avenir du monde. Elle aimait et elle était prête à suivre l'homme qu'elle avait choisi. Telle était sa destinée, sa vocation. Tout le reste ne comptait plus.

Ogolenski reprit encore une fois la parole :

— Il faut que je vous dise, mademoiselle Scholz, que vous avez été la plus grande déception de ma vie… Tatiana Alexandrovna Romanov, la dernière fille du Tsar, épousant un journaliste socialiste… Combien aurais-je pu m'épargner de souffrances, ces derniers mois, si j'avais pu prévoir cette issue, pour la question russe…

L'horloger et sa femme entrèrent prudemment, en souriant.

— Eh bien, monsieur Scholz, demanda Mme Bloemskerck, est-ce que la chère enfant a vidé son cœur devant vous ? Qu'en dites-vous ? Vous n'avez pas d'objections, n'est-ce pas ?

Et le vieux Bloemskerck ajouta :

— C'est un brave garçon. Nous ne sommes pas toujours d'accord sur les questions politiques – mais je ne peux dire honnêtement que du bien de lui. Hendrik Vanderwerk rendra sa femme heureuse…

— C'est le principal, dit sèchement Ogolenski, je vous remercie pour toute la peine que vous avez prise et je peux repartir content…

— Vous voulez déjà nous quitter ? Et Charlotte ?

Charlotte retint un instant les mains d'Ogolenski entre les siennes. Elle tourna vers lui son visage pâle, avec un air désemparé.

Il lui sourit gentiment.

— Sois heureuse, Charlotte !…

— Mais pour la noce ? demanda Mme Bloemskerck, qui gardait son sens pratique. Reviendrez-vous pour la noce ?

— Si on m'invite. Vous n'aurez qu'à télégraphier… Adieu…

Il embrassa la pièce d'un dernier regard. Charlotte était dans le fauteuil. Les couleurs vives des tulipes étincelaient sur l'appui de fenêtre. Sur le milieu de table en dentelle blanche, était posée, mystérieuse et menaçante comme le boîtier d'acier d'une machine infernale, la cassette avec le diadème de la Tsarine. Mme Bloemskerck se pencha au-dessus avec curiosité.

L'horloger ouvrit la porte. Un tintement cristallin retentit et Ogolenski se retrouva sous le ciel brumeux d'une nuit hollandaise.

Andruscha l'attendait.

— Vous l'avez vue, petit père ?

— Oui, je l'ai vue.

— Elle est devenue très belle, n'est-ce pas ?

— Très belle, Andruscha.

— Et… ?

Ogolenski s'approcha tout près de lui, laissa tomber lourdement ses deux mains sur ses épaules :

— Le Tsar est mort, Andruscha. Rentrons à la maison.

Tu ne m'as pas facilité la tâche…

— C'est vous, Trémolière ? Enfin vous voici ! Dieu merci… J'imaginais déjà… Ecoutez-moi, au nom du ciel écoutez-moi, ne m'interrompez pas ! Certes… Quelque chose de grave… Ce n'est pas votre faute, non… mais j'ai… Quoi ? Nous revoir ? Justement : nous ne devons plus nous revoir, jamais plus ! C'est fini entre nous. Suivez mon conseil, c'est la seule chose que je puisse encore faire pour vous, une dernière marque d'amitié. Notre destin… Non, je vous en prie, je vous en conjure !… Surtout pas cela !… Il est là… Évidemment… C'est la raison pour laquelle je n'ai pas pu… Il m'en a empêchée… Vous ? Vous, lui demander raison ? Malheureux !… Vous imaginez être de sa force ? Lui qui… Je ne peux pas savoir ce qu'il a l'intention de faire de vous au cas où… Non, non ! Ce serait de la folie, ce serait du suicide !… Nous n'aurions jamais dû… Croyez-moi, cher ami, après tout ce qui s'est passé hier… Le monde entier est à son service, ils sont tous achetés par lui ! Tous des complices ! Même la Rethberg ! Jusqu'au roi d'Espagne… Comment ?… Je n'en sais rien ! Je ne me l'explique pas. Mais je le connais. Hier, il était apparemment encore d'humeur clémente – comme j'ai été heureuse d'entendre votre voix au téléphone ! Je croyais déjà que vous étiez en route pour les Célèbes ou bien, que sais-je ? – il n'y a que lui pour le savoir – pour Téhéran. Oh ! il y a encore bien plus grave ! Il a une imagination débordante, des moyens illimités… Non, ne pensez pas qu'il connaisse la pitié ! Il poursuit son but et lorsque… Non, cela ne sert à rien ! Séparons-nous ! Nous ne devons pas nous revoir. Dans votre intérêt à vous —je vous dois bien cela. Vous avez déjà payé assez cher d'avoir croisé mon chemin. C'était une idée stupide de ma part d'essayer de me venger de lui. Il a des hommes à

lui partout… Pensez donc, à partir du moment où même un souverain… Non, non, je ne veux plus entendre. Finissons-en. Je sais, vous avez passé des heures à m'attendre, à vous languir…

Je sais… Mais remerciez le Seigneur qu'il ne soit encore rien arrivé… Non, plus jamais !… Un autre ? Ne soyez pas puéril ! Je vous jure qu'il n'y a personne d'autre… Il n'y aura plus jamais quelqu'un d'autre… Ma décision est prise… Une décision irrévocable… Non, cela non plus… Plus jamais, jamais, jamais ! Adieu…

Lydia se retourna et laissa retomber l'écouteur, en poussant un cri.

Derrière elle, dans un grand manteau gris, se tenait Ogolenski. Il lui souriait de ses yeux clairs, avec un petit air moqueur :

— Mon Dieu, voilà un adieu un peu brusque, dit-il calmement en reposant l'écouteur sur l'appareil, le pauvre… il a eu beaucoup de peine ?

Le cœur de Lydia battait à tout rompre. Elle se retrouvait soudain en face de lui après si longtemps ! En plein jour ! – ce n'était pas une vision ! Elle entendait sa voix, qui n'avait rien perdu de son pouvoir sur elle, regardait son visage qui lui avait été si cher autrefois. Elle essaya de se contrôler, mais ses lèvres tremblèrent lorsque, s'efforçant de faire bonne contenance, elle répliqua :

— Oui, un adieu. Je vous ai devancé. Je n'ai pas l'intention de livrer une nouvelle victime à votre vindicte…

— Vous n'avez pas cette intention ? répondit aimablement Ogolenski. Voilà qui est sage, vous avez appris, avec les années…

— Après tout ce qui s'est passé ici hier… après la nouvelle démonstration de votre pouvoir que vous m'avez encore une fois donnée, j'abandonne le combat. Quelle audace, d'ailleurs, de votre part que de…

Ogolenski leva les sourcils.

— Hier ? demanda-t-il avec curiosité. Je n'ai aucune idée, cher ange, de ce qui s'est passé ici hier. J'étais à l'étranger, je viens d'arriver.

— Et je devrais vous croire ? J'ai la preuve que vous étiez là.

— Vous m'intéressez beaucoup…

— Ne faites pas l'innocent ! Nierez-vous que vous avez mis sur pied toute une machination compliquée pour me contraindre à me produire sur scène le soir ?… Que Mme Rethberg, même le roi d'Espagne étaient de mèche avec vous ?…

— Le roi d'Espagne ? (La voix d'Ogolenski avait pris un accent de sincérité.) Vous êtes injuste avec le souverain d'Espagne, très chère. Sa Majesté ignore complètement mon existence – quant à Mme Rethberg, je ne connais d'elle que la photographie parue dans le supplément illustré du New York Times. Comme j'ai déjà eu l'honneur de vous l'assurer, je viens de passer trente-six heures dans le train pour venir vous voir, parler avec vous… Arriverais-je trop tard ? Peut-être pouvez-vous encore joindre ce monsieur dont vous venez de prendre congé ?

La sonnerie du téléphone l'interrompit.

Lydia décrocha d'un geste hésitant, à contrecœur, tout en ne quittant pas des yeux Ogolenski.

— Oui… c'est moi… Vous êtes encore là ?… Non, rien… Rien du tout… Crié, moi ?… Pourquoi aurais-je crié ?

Ogolenski remarqua son embarras. Il saisit un vase posé sur le piano et fit mine de le jeter par terre, en lui faisant un signe de tête.

— Pour quelle raison ?… Un vase !… Nina, ma femme de chambre, a cassé un vase… Oui, évidemment… Non, rien d'autre… rien du tout. Ne vous faites pas de souci pour moi. Adieu !

Ogolenski eut un sourire de satisfaction.

— Vous voyez, dit Lydia vivement, je suis sérieuse. Je ne reverrai jamais cet homme. Vous n'avez aucune raison de l'envoyer à Singapour…

— Singapour… répéta Ogolenski en songeant durant quelques secondes aux eaux bleu sombre du port, avec sa multitude de voiliers malais, sous le soleil brûlant. Singapour… c'est une idée ! Mais je vous jure que je n'ai pas la moindre idée de l'identité de l'homme à qui vous venez de parler.

Les yeux de Lydia brillèrent de colère.

— Cessez donc enfin de nier ! C'est indigne de vous. Vous avez intrigué pour faire en sorte que je chante à la place de cette Rethberg et que je sois obligée d'accepter ensuite une invitation qui me mette au désespoir.

— Non, mon enfant, je ne peux pas vous le dire, même avec la meilleure volonté. Je ne suis absolument pour rien dans tout cela ! Caprices du destin !… Petites interventions du ciel dans vos affaires privées… Coïncidences stupides – si tant est que le hasard existe !

Il éclata de rire, d'un grand rire franc et gai. Lydia se souvenait de ce rire. Aucun homme ne pouvait rire comme lui. Son âme vibra comme elle n'avait pas senti depuis longtemps, très longtemps. Mais sa rancune était encore trop forte.

— Vous n'y êtes jamais pour rien ! s'écria-t-elle. Vous n'êtes pour rien, peut-être, dans l'accident qui est arrivé à Naples à l'ingénieur Mac Cauley, ou encore à celui du champion de tennis Gaston Roquillard ? Ce n'est pas vous, par hasard, qui avez envoyé au fin fond de la Russie le pauvre docteur Hamersvelt… Et le petit attaché de l'ambassade du Danemark, à Athènes…

— Pardon, l'interrompit doucement Ogolenski, je suis effectivement pour quelque chose dans toutes ces affaires. Je ne l'ai d'ailleurs jamais nié.

— Et ici, à Monte-Carlo, vous n'aviez personne à votre solde ? Aucun complice ?

— J’ai compté seulement sur ma chance…

Il avança d’un pas, l’enveloppa d’un regard encore éclairé de son rire sonore.

— Mais ce n’est pas pour vous parler de cela que je suis ici. Je suis venu pour ouvrir la cage et rendre sa liberté au petit oiseau chanteur que je voulais garder pour moi.

— La liberté ? balbutia Lydia, maintenant, après tant d’années de captivité… Votre décision est si inattendue pour moi…

— Pour moi également, reprit Ogolenski, mais il y a des raisons à ce revirement. Avant que je vienne vous rejoindre, j’ai vécu une expérience déterminante… Une expérience étrange qui m’a laissé songeur. J’ai appris qu’il était stupide et vain de vouloir jouer le rôle du Destin. J’ai compris que le cœur d’une femme ne peut obéir à aucune directive !

— Est-il indiscret de ma part de vous demander quelle femme vous a donné cette leçon ? Peut-être s’agit-il de cette dame à laquelle vous avez octroyé mon nom et pour laquelle vous vous êtes battu en duel ? Si c’est elle, je me réjouis de votre petite déception…

— Il ne s’agit pas de cette dame. Cela n’aurait d’ailleurs pas été une déception…

— De qui s’agit-il, alors ?

— Un rêve s’est brisé.

— Je ne vous ai jamais tenu pour un rêveur.

— Ce n’était pas mon rêve à moi – c’était le rêve de tout un pays – notre patrie.

Il prit un air grave et sombre.

— Le rêve de notre patrie ? Que dois-je comprendre ?

’ Tsar est mort, fit Ogolenski avec une grande tristesse dans la voix.

— Et vous le savez seulement depuis hier ?

— Cela n'est vrai que depuis hier. C'est depuis hier seulement que j'ai irrévocablement perdu la partie. Quant à ma propre partie – je crains de l'avoir perdue depuis longtemps. Tu es libre, Lydia, tu peux aller où tu veux, où ton cœur désire. Je ne te mettrai plus d'obstacle – je voudrais seulement te dire encore quelque chose, maintenant que je peux enfin parler.

— Eh bien, monsieur, qu'avez-vous à me dire ?

Lydia écouta avec surprise le ton de sa propre voix qu'elle ne reconnaissait pas, qui franchissait ses lèvres chargée de crainte et d'espoir.

— Que tu es une petite fille bien sotte ! Comment as-tu pu croire une seule seconde que je te trompais…

— Tu n'as pas pris une chambre à Lugano avec ta maîtresse, en la faisant passer pour moi ? Je ne sais quelle cocotte !

— Elle n'a jamais été ma maîtresse, jamais ! Je l'ai fait passer pour ma femme, c'est vrai, mais je n'avais pas le choix ! Ou bien aurais-je dû quand même te confier ce rôle – attirer l'ennemi sur une fausse piste, au prix d'un risque inouï ? Elle a joué son rôle avec talent et succès, puis elle a suivi son chemin, lorsque je n'avais plus rien à faire pour elle.

— Mais auparavant, tu t'étais encore battu pour elle !

— Pas pour elle – pour la princesse Ogolenski, pour toi, puisqu'elle portait ton nom. Crois-tu que j'avais affaire à un naïf ? Jamais le Français n'aurait cru qu'elle était ma femme si je n'avais défendu son honneur… Et il fallait le convaincre qu'il avait réussi à arracher à la princesse Ogolenski le secret que je gardais pour le monde entier.

_ Ton secret ? Le Tsar était-il encore vivant à l'époque ?

— Oui et non. Aujourd'hui, je peux te dire la vérité. Il y a quelqu'un de la famille impériale qui a échappé à l'horrible massacre dans la cave de la caserne d'Iekaterinbourg… Tu l'as connue, la petite Tatiana… avec ses cheveux bruns et ses grands yeux bleus… Tu ne la reverras plus jamais. C'est la fin des Romanov. Quelques princes peuvent bien encore batailler

pour la couronne, peu m'importe ! Le Tsar est mort. J'ai combattu pendant cinq ans pour sa cause – et tu ne m'as pas facilité la tâche, Lydia. Quand as-tu commencé à douter de mon amour ? Tu étais couchée, malade, à Stockholm, et je n'étais pas auprès de toi. Tu m'as appelé et je ne suis pas venu. Tu ne me l'as jamais pardonné. Mais à ce moment-là, j'étais à Iekaterinbourg et j'entendais les coups de feu…

— Et pourquoi ne m'as-tu pas dit tout cela plus tôt ?

— Je n'avais le droit d'en parler à personne, pas même à toi ! Il y avait beaucoup trop de choses qui étaient en jeu… Aujourd'hui, je suis libre… Libre pour toi, si tu veux encore essayer de revenir avec moi…

Lydia chancela. Un tremblement parcourut tout son corps juvénile, ses lèvres s'entrouvrirent de désir.

— Tu m'appartiens, dis-tu – mais pour combien de temps ? Dans un mois, tu seras à nouveau repris par d'autres aventures… Promets-moi, Sergoscha…

Mais il la tenait déjà dans ses bras et à nouveau éclata son grand rire païen, si fort que Nina, qui écoutait derrière la porte, fut effrayée et s'en alla.

— Non, ma colombe, tu ne me retiendras pas… Je ne te promets rien. Tu dois me prendre comme je suis !

Ses baisers, qu'elle avait tant désirés depuis des années, étouffèrent sur ses lèvres et dans son cœur tous ses scrupules et ses réserves.

— Une chose, pourtant… souffla-t-elle, il faut que tu me racontes…

— Pas maintenant, dit Ogolenski, je suis si fatigué…

Après toutes ces heures de train… Je voudrais pendant une demi-heure…

Lydia lui caressa tendrement les cheveux.

— Dormir, très cher… ?

— Non, nager ! s'écria-t-il. (Il l'attira à la fenêtre ouverte.) Regarde, comme la mer est belle… Bleue comme le ciel… Je plongerais volontiers d'ici…

Au bout du boulevard des Bas-Moulins, vers Larvoto, se trouve la plage des galets de Monte-Carlo. Elle est déserte en cette saison, les habitants jugeant inconsidéré et imprudent de s'exposer au risque d'un bain en plein air avant le début de juillet et les étrangers passant tout leur temps au casino.

Lydia était en bas, sur un rocher.

La brise de l'après-midi rafraîchissait son visage et soufflait des parcelles d'écume sur ses chaussures. Protégeant ses yeux de la main contre les rayons du soleil, elle regardait en souriant la mer où Serguéi Ogolenski revenait à grandes et puissantes brasses vers la côte. A chaque mouvement, sa large poitrine et ses épaules hâlées sortaient hors de l'eau. Il lançait ses deux bras en avant tout en lui souriant de ses yeux clairs à travers les embruns perlés. Un moment, il s'arrêta à un rocher contre lequel les vagues venaient se briser doucement, puis se redressa de toute sa hauteur – un dieu de bronze, se détachant sur l'azur du ciel, sous une pluie de gouttelettes scintillantes…

Puis il replongea avec un cri d'allégresse dans les flots bordés d'écume blanche et nagea vers la plage.

— Lydia ! Pourquoi ris-tu ? A quoi penses-tu ?

— Je ne sais pas… Je pense à ce Dschahid…

— Mon Dieu ! s'écria Ogolenski en se frappant le front de la main, j'avais encore quelque chose à faire : arracher ce poussah à son triste sort ! On n'est jamais tranquille…

Postface

A la fin des années vingt, L. Perutz, qui a perdu sa femme peu de temps après la naissance de son troisième enfant, doit faire face à de graves soucis matériels. Il a jeté l'ébauche du futur Cavalier suédois, mais, comme il l'écrit dans ses carnets, « le roman n'avance pas, mes autres livres ne se vendent plus et dans quatre mois, je n'aurai plus un sou ». C'est dans ce contexte que L. Perutz choisit de reprendre sa collaboration avec l'écrivain Paul Frank, avec lequel il a déjà publié, en 1916, Le Miracle du manguier. De cette coopération naît en 1927 le roman , conçu originellement comme scénario de film (tourné en 1935), ainsi qu'un projet de théâtre, Le Voyage à Presbourg (achevée seulement en 1930, avec le concours d'Hans Adler, la pièce fut effectivement jouée au Theater der Josefstadt, mais ne remporta pas le succès escompté).

Comme *Où roules-tu, petite pomme ?* (1928) ainsi que la nouvelle *Seigneur, ayez pitié de moi !* (1930), écrits dans ces jeunes années, *Le Cosaque et le Rossignol* porte la trace de l'expérience de la Russie révolutionnaire vécue par L. Perutz, comme correspondant de guerre, pendant plusieurs mois, en Ukraine, puis probablement confortée par un nouveau voyage en Union soviétique, dans les années 1926-1927. S'y ajoutent quelques impressions d'Afrique, laissées par un bref séjour, au printemps 1925, qui lui fait visiter Tunis, Sfax et Kairouan. Mais tout cela fait-il un roman ? Sans doute, Le Cosaque et le rossignol ne saurait revendiquer d'appartenir au même rayon que les grands romans « historiques » pérutziens. Il ne nous interdit pas de goûter, cependant, au plaisir d'une lecture au second degré.

Voici, comme dans La Troisième Balle, une vie dictée par une parole fatale, mais ici dépouillée de tout pathétique, trop banale, portée par une romance sentimentale du folklore russe. Voici, comme dans Où roules-tu, petite pomme ?, l'histoire d'une fuite sans fin, mais d'autant plus dérisoire qu'elle conduit de théâtre en théâtre, sous la houlette d'un imprésario ridicule. Voici, comme dans Le Marquis de Bolibar, un personnage de femme fatale, mais qui sème en quelque sorte malgré elle le malheur autour d'elle, qui déborde de bons sentiments. Enfin et surtout, derrière ces rocambolesques aventures d'un prince russe attaché, comme le baron von Malchin dans *La Neige de saint Pierre*, à restaurer dans ses droits une légitime dynastie, pointe la question fondamentale, soulevée dans *Turlupin* : à quoi tient l'Histoire ? Et plus précisément : à quoi tient ce que l'on prend, dans l'Histoire, pour une « révolution » ? A bien peu de chose en vérité : 1789 serait-il advenu sans la bévue d'un petit perruquier parisien, au temps de la Fronde ? Le bolchevisme aurait-il vaincu sans l'amourette de la princesse Anastasia, dans son exil hollandais ?

En 1931, Ian Fleming, le père de James Bond, écrivait à Léo Perutz pour lui dire toute son admiration. L'affinité entrevue trouve sa vérification dans le présent roman : *Le Cosaque et le rossignol* peut effectivement apparaître comme l'ébauche du roman d'espionnage ironique. Le mystère y est autant un piège de l'histoire qu'une ruse de ceux qui s'imaginent un temps pouvoir intervenir dans l'Histoire. L'un et l'autre joués, déjoués pour le seul plaisir de croire que la vie peut être une aventure, comme celle du rossignol provisoirement échappé.

J.-J. POLLET

La composition de cet ouvrage a été réalisée par l'Imprimerie BUSSIÈRE,

l’impression et le brochage ont été effectués sur presse CAMERON dans les ateliers de B.C.A.,

à Saint-Amand-Montrond (Cher),

pour le compte des Éditions Albin Michel.

Achevé d’imprimer en mars 1994.

N° d’édition : 13615. N° d’impression : 529-94/110. Dépôt légal : mars 1994.

Léo Perutz

Le cosaque et le rossignol traduit de l'allemand par Jean-darques Follet

Avec Franz Kafka, Stefan Zweig et Arthur Schnitzler, Léo Perutz appartient à cette génération d'écrivains austro-hongrois qui a fait l'âge d'or littéraire de l'Europe d'avant-guerre. Conteur éblouissant, mêlant les ressorts du fantastique à une verve inimitable, l'auteur du Marquis de Bolibar est rapidement devenu l'un des écrivains de langue allemande les plus lus. Aussi la publication du Cosaque et le rossignol comme celle du Miracle du manguier, publiés dans les années 20 mais restés inédits depuis en français, sont-elles de vraies découvertes.

Jouant avec bonheur d'une intrigue policière et amoureuse loufoque, Léo Perutz nous entraîne ici dans les aventures rocambolesques d'un prince russe à la poursuite d'une cantatrice qui court théâtres et amants. Entre Athènes, Le Caire et Monte-Carlo, en passant par la Russie révolutionnaire et l'Ukraine où l'écrivain avait voyagé quelque temps plus tôt, ce « divertissement » multiplie les rebondissements et les mystères avec une virtuosité et une fantaisie toutes pérutziennes.

1

En français dans le texte. (N.d.T.)

2

En français dans le texte. (N.d.T.)